

L'homme de Griffintown

Tome 2 : **Le
Maître
des
Circonstances**

**M
A
R
K
U
S**



Table des matières

Dédicace	9
PARTIE 1 : Disparaître	11
PARTIE 2 Réapparaître	84

MARKUS

L'homme de Griffintown

Tome 2 : Le maître des circonstances



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'homme de Griffintown / Markus.

Noms : Markus, 1970- auteur. | Markus, 1970- Maître des circonstances.

Description : L'ouvrage complet comprendra 3 volumes. | Sommaire incomplet : [2]. Le maître des circonstances.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20189410191 | Canadiana (livre numérique) 20189410205 | ISBN 9782924849774 (couverture souple : vol. 2) |

ISBN 9782924849781 (PDF : vol. 2) | ISBN 9782924849798 (EPUB : vol. 2)

Classification : LCC PS8626.A7542 H65 2018 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Richard Deulceux

Facebook : Richard Deulceux Digital Painting Site : https://rms_art.artstation.com

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Markus, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2019

Dédicace

Je dédie cette seconde partie de «L’homme de Griffintown» à ma sœur Marie-Laure, avec laquelle je me suis tellement amusé lorsque nous étions enfants. On inventait des pièces de théâtre qui nous faisaient hurler de rire ! Adolescent, je t’admirais, car tu n’avais jamais peur de rien.

Je la dédie aussi à mon père, Jean-François, avec qui j’ai partagé de très nombreuses ballades sportives, gastronomiques et philosophiques aux quatre coins de la France ! Nous étions heureux comme père et fils.

À Georges Lucas et John Williams.

«Je ne sais pas comment la Troisième Guerre mondiale sera menée, mais je sais comment le sera la quatrième : avec des bâtons et des pierres.»

Albert Einstein

Cette histoire est basée sur des faits réels.

Douze mois plus tard.

PARTIE 1 : disparaître

Harry Winston était un homme petit et gros. Essentiellement du ventre. Ce jour-là, il profitait d'une superbe journée ensoleillée avec sa famille dans le nord de la France, sur les plages du débarquement de 1944. Un bout de littoral qu'il affectionnait beaucoup en raison de toute la symbolique des événements qui s'y étaient produits voilà soixante-quinze ans, annonçant la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Son plaisir, comme lors de chaque visite normande, consistait à déguster, dans un bon restaurant local, une spécialité de frites et de moules en sauce accompagnées d'un verre de blanc... ou deux... toujours bien frais. Il aimait ensuite aller marcher non loin de la plage *d'Omaha Beach*, sur les hauteurs d'Arromanches-les-Bains. Cette fin de semaine là, il n'avait pas dérogé à son habitude.

Mais cette visite serait sans nul doute la dernière, car son corps gisait maintenant au pied d'une falaise, parfaitement immobile. Après un plongeon de plusieurs dizaines de mètres, il avait frappé le sol de face, ventre en premier, de sorte qu'une bonne partie de son repas se trouvait désormais devant sa bouche ouverte et faisait le bonheur de quelques mouettes sans scrupules.

Cette triste chute n'était pas la première, dans la région, car les falaises peuvent souvent servir de dernier tremplin pour les personnes suicidaires. Dans le cas de monsieur Winston, elle revêtait toutefois une signification toute particulière, puisqu'il était le secrétaire général actuel de l'OTAN, l'Organisation du traité de l'Atlantique nord.

Son épouse et ses enfants avaient assisté à sa perte d'équilibre. Lorsque celle-ci survint, ils se trouvaient à seulement sept ou huit pas de lui et marchaient aussi au bord du précipice de manière tout à fait sécuritaire. Ils le virent d'abord vaciller vers le vide, puis tomber. Par la suite, ils entendirent son cri de détresse et une fois parvenus à sa hauteur, ils constatèrent avec effroi qu'il avait certainement perdu la vie après s'être fracassé sur le sable à grande vitesse.

Bien entendu, tous hurlèrent d'horreur et les autres touristes qui admiraient le paysage s'étaient précipités pour porter secours aux deux enfants et à leur mère, qui assurément, étaient en état de choc.

L'un des bons Samaritains appela très vite la police, qui arriva sur les lieux après seulement quelques minutes. En bas, des ambulanciers, brancards à la main, accouraient vers la victime. La scène était d'une violence inouïe ! Parmi les touristes qui avaient peut-être vu l'explicable se produire sous leurs yeux, certains pleuraient et des enfants criaient.

Les policiers menèrent la famille auprès de l'ambulance, tandis que des agents interrogeaient les témoins du drame, tout en s'efforçant de les calmer... Dans plusieurs cas, ils durent même les diriger vers des hôpitaux de la région pour traiter le choc émotionnel qui les avait si brutalement secoués en ce beau dimanche après-midi de printemps.

Ainsi donc, ce jour-là, un peu avant quinze heures, tout laissait croire que le secrétaire général de l'OTAN avait mis fin à ses jours, à la plus grande surprise de son entourage personnel. C'est d'ailleurs ce que vint confirmer, un peu plus tard dans la soirée, une lettre signée de sa main, imprimée sur le papier en-tête du secrétariat général de l'OTAN et envoyée au journal quotidien français, Le Figaro.

L'événement fit grand bruit en France, dans toute l'Europe (qui à elle seule, représente vingt-deux des vingt-neuf pays membres de l'OTAN) ainsi que dans quelques pays d'Europe centrale souhaitant adhérer à l'Alliance. Puis, très vite, la nouvelle sema l'émoi dans le monde entier. Chacun se demandait pourquoi monsieur Winston en était arrivé à pareille extrémité alors qu'il brillait dans ses fonctions internationales, bénéficiait d'une image superbe et d'une excellente réputation sur le plan professionnel ! Qui plus est, un très bon père de famille ! La lettre qui fut rendue publique dès le lendemain créa un choc mille fois plus puissant que la disparition de son auteur... Le Figaro avait décidé d'en publier les principaux points forts :

À tous mes proches, ma femme, mes enfants, ma famille, mes amis, je demande pardon pour mon geste. Pardon également aux représentants des pays membres qui m'ont fait confiance et qui m'ont élu. Maintenant que je ne suis plus des vôtres, je sais que je vous laisse dans la peine et la colère. Ma décision d'en finir, je l'ai réfléchi à maintes reprises au cours des derniers mois. Je suis heureux d'être parmi ces hommes courageux qui le siècle dernier, se sont sacrifiés lors du débarquement. Ceux qui ont donné leur vie pour ouvrir la voie à un monde meilleur.

Lorsque j'ai commencé mes fonctions, l'OTAN représentait

pour moi le symbole de la paix et de la liberté. Les États-Unis et l'Europe, unis, au lendemain de la guerre, face à la menace d'agressions de l'URSS et de ses alliés. Mais aujourd'hui, je me rends compte, après avoir subi une véritable persécution de la part de mes supérieurs américains afin que les pays membres augmentent leurs dépenses militaires, que l'OTAN n'est rien de plus qu'un terrible vendeur d'armes...

Finally, l'URSS a disparu et depuis la Libération, aucune agression militaire ne s'est produite. À l'exception de la Crimée qui, au final, voulait rejoindre la Russie. L'OTAN est une organisation dont la mission d'origine n'a plus aucune raison d'être aujourd'hui, à part celle de permettre aux Américains de vendre des armes qui ne leur servent plus... et d'encaisser 2% du PIB de chaque pays membre qui les achète pour les protéger d'agressions qui n'existent pas ! En 1994, l'Alliance a signé un partenariat pour la paix avec la Russie ! Toutes ces sommes d'argent issues de la vente massive d'armes, où vont-elles, exactement ? Personne ne le sait ! C'est un trou noir comptable ! Sans doute dans les poches des fabricants eux-mêmes, qui déposent ensuite sur des comptes secrets d'énormes commissions destinées à des hauts fonctionnaires bien protégés qui leur garantissent un service commercial efficace et à l'abri de tout soupçon !

La seule agression qui affaiblit aujourd'hui l'Europe est celle de l'expansionnisme américain et de son insatiable appétit. Dans sa course à l'enrichissement et son utilisation excessive des énergies fossiles qui détruisent notre planète et compromettent la vie des générations futures, l'Amérique affaiblit le monde entier.

Je ne peux plus, je ne veux plus vivre dans ce monde-là ! Je me trouve au cœur de la plus grande escroquerie de l'histoire, orchestrée par les États-Unis. Jusqu'à la dernière minute, j'en étais même l'un des principaux acteurs ! D'ailleurs, plusieurs pays membres l'ont compris et ne paient plus leurs redevances à cette vaste machine mafieuse... J'invite les autres états à les imiter, afin que cesse ce chantage à la sécurité et à la liberté. L'OTAN n'a plus sa place dans le monde actuel ! De toute façon, la guerre a changé de visage... Elle est informatique et satellitaire. La présence de troupes américaines sur le sol européen pour défendre qui ? De quelle menace ? Cela n'a plus aucun sens ! On dit que la Russie tente de faire pression sur la Turquie et les

trois pays baltes pour déstabiliser l'OTAN... C'est faux ! La Russie fait partie du G20 et agit comme tel !

En résumé, la lettre de monsieur Winston fit l'effet d'une bombe et vint fragiliser l'organisation internationale elle-même. Dès que son contenu fut publié dans le monde entier, l'image des États-Unis souffrit comme jamais auparavant. Ceux qui détestaient les Américains les voyaient désormais comme le diable et ceux qui ne les détestaient pas encore commençaient à avoir un sérieux doute.

En revanche, au plus haut niveau de commandement du pays, on essayait de déchiffrer l'événement, car aux yeux de l'élite militaire et politique américaine, monsieur Winston avait été, de manière indiscutable, victime d'un assassinat. Il fallait maintenant en faire la preuve.

Avant d'accéder à cette propriété du quartier le plus fortuné de Moscou, plusieurs arrêts à des postes militaires dotés de barrières de sécurité étaient nécessaires. L'immense maison devait abriter une personnalité de haut niveau pour justifier une telle protection ! La grille d'entrée était, elle aussi, gardée par deux militaires. Des caméras de surveillance filmaient l'action en continu, tant devant la façade que le long du grillage électrique entourant le parc et son habitation centrale. L'ensemble donnait la première impression mentionnée plus haut, mais à bien y penser, cela pouvait également suggérer que toutes ces mesures servaient à empêcher quelqu'un de sortir de la propriété...

Une fois à l'intérieur, on pouvait apercevoir une allée bordée d'arbres menant à un espace de stationnement comme on n'en voit que très rarement. En effet, sur le même parterre, on avait sous les yeux une *Rolls-Royce Phantom* bleu nuit, une *Lamborghini Diabolo* rouge sang, une *Aston Martin* (la même que James Bond) et une *Jeep Grand Cherokee Trackhawk* noir ténèbres. Ces quatre automobiles valaient la coquette somme d'un million et demi de dollars !

L'habitation ressemblait en tous points à celles que l'on imagine appartenir aux stars d'Hollywood. D'ailleurs, au pied des cinq marches précédant la porte d'entrée, deux *stormtroopers* de marbre blanc et de taille réelle étonnaient par la qualité de leurs détails. Leur seule présence était surprenante ! Les deux reproductions de soldats de l'Empire galactique de *Star Wars* étaient superbes.

La maison tout entière était un véritable musée consacré aux personnages des épisodes IV, V et VI de *La Guerre des étoiles*. Fait marquant, dans toute la maison, on ne trouvait que des statues des personnages obscurs de la trilogie... Pas de *Skywalker*, de *Solo*, de princesse... Aucun droïde, aucun *Jedi*. Pas de *Chewbacca* non plus. Sur les murs, des écrans de télévision géants jouaient les films de Georges Lucas en continu, tandis qu'un système de son très efficace diffusait la musique de John Williams !

L'une des nombreuses pièces abritait un magnifique billard français (pas de trous), une autre servait de salle de sport *high-tech*... Il y avait aussi une salle de cinéma d'une qualité absolue ! Sur les murs, on pouvait voir une collection d'affiches de vieux films, dont : *L'homme invisible*, *La vengeance de l'homme invisible*, *L'homme invisible contre la Gestapo* et, plus inattendu, *Les aventures amoureuses de l'homme invisible*, et enfin, *Frankenstein contre l'homme invisible* !

La cuisine était hallucinante ! Digne des plus grands restaurants de ce monde. Le propriétaire des lieux devait être immensément riche, car une telle pièce requiert un véritable personnel qualifié pour la faire fonctionner ! En peu de mots, tout, dans cette maison, était extraordinaire...

Jusqu'à la chambre principale qui dépassait l'entendement. C'est là, effectivement, que se trouvaient les statues grandeur nature de *Darth Vader* et de l'*Empereur*. Le premier était agenouillé devant le second qui lui, était assis sur son trône. De véritables œuvres d'art ! Étrangement, cette chambre était la seule pièce pouvant être fermée de l'intérieur. C'était également la seule qui n'était pas surveillée par une caméra.

Face au lit de quatre mètres sur quatre pouvant accueillir cinq ou six personnes, une large commode en bois précieux accueillait plusieurs montres de luxe étourdissantes. Une dizaine en tout... Plusieurs *Rolex*, *Chopard* et *Breitling*, pour une somme totale avoisinant le million de dollars. À n'en point douter, le propriétaire de l'endroit possédait une grande fortune !

Bizarrerie de la maison, il se trouvait une pièce dans laquelle des objets surprenants s'entassaient : un respirateur et son masque de silicone tout poussiéreux contre les apnées du sommeil, des livres à la tonne, des disques vinyles de groupes des années 80 et, fait parfaitement incompréhensible, des centaines de boîtes de conserve !

À l'extérieur, côté terrasse, une authentique piscine olympique scintillait de mille feux ! Autour, quelques lits à baldaquin et aussi, des meubles mobiles sur lesquels reposaient des fruits, des bouchées, des pâtisseries, des bouteilles de Champagne et d'eau... Un festin que du personnel masculin en habit conservait au frais pour les femmes au corps de rêve qui se baignaient tout en offrant leurs fabuleuses courbes aux rayons du soleil.

Le propriétaire des lieux, monsieur Georges Delson, que l'on surnommait plus familièrement l'homme de Griffintown, serait de retour dans les prochaines heures. En effet, il s'était absenté durant deux jours pour remplir une nouvelle mission visant à fragiliser les États-Unis, ennemi juré de son employeur. Cette fois, il devait assassiner le secrétaire général de l'OTAN et poster une supposée lettre de lui au quotidien français *Le Figaro*. Une lettre intégralement rédigée par le 1^{er} maréchal de la Fédération de Russie, monsieur Alekseï Kirilenko.

Entretien 12 (extraits) entre madame Sofia Makine, directrice de la recherche et du développement auprès de l'administration militaire (direction des grands projets) et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Madame Makine, à l'occasion de l'installation à Moscou de monsieur Georges Delson, votre patient et cobaye de Montréal (Canada), lequel présente la particularité d'être invisible, vous avez, dans un premier temps, projeté de construire une enveloppe corporelle jetable en métamatériaux. Après onze mois de recherche active et d'investissements financiers de la part de nos services, quel est l'état de vos travaux, aujourd'hui ?

SOFIA MAKINE : Malheureusement, malgré tous nos efforts et toutes les dépenses effectuées jusqu'à ce jour, nous ne parvenons pas à construire cette fameuse enveloppe et devons nous résoudre à explorer d'autres possibilités. Il faut préserver le patient en bonne santé afin d'en extraire une formule d'invisibilité ou utiliser son corps pour que la patrie conserve son immense espoir de conquête. Toute-

fois, grâce à un mélange de latex et de silicone, nous sommes parvenus à lui fournir un masque et des gants d'une qualité prodigieuse. Il peut ainsi aller et venir librement en portant des lentilles de contact et des vêtements. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout de même une avancée, car il peut désormais servir en tout temps, quelle que soit la température extérieure. Il peut donc honorer toutes les missions qui lui sont confiées par notre hiérarchie.

— Quelles sont vos nouvelles avenues de recherche ?

— Nous avons prélevé plusieurs échantillons de sa peau dans le but d'en faire une culture (comme pour les grands brûlés), afin d'obtenir une quantité suffisante pour en recouvrir une personne de taille moyenne, mais hélas, tout ce qui se détache de monsieur Delson réapparaît. Nous n'y sommes donc pas parvenus. Aussi, nous avons poussé très loin nos recherches sur les raisons qui l'ont rendu invisible. Nous avons tenté de comprendre les interactions entre son métabolisme et le produit qu'il s'est infiltré chaque jour en croyant qu'il s'agissait d'un médicament servant à faciliter la reconstruction osseuse, mais là encore, nous échouons. Nous avons également tenté d'utiliser son sperme pour produire des fécondations *in vitro*... Sans succès, une fois de plus, car monsieur Delson, sans l'être totalement, est très proche de la stérilité. Les quelques spermatozoïdes vivants que nous avons exploités n'ont survécu qu'un court moment. Comme un faible espoir de fertilité subsiste et que nous ne voulons écarter aucune possibilité, nous lui fournissons de très belles femmes à domicile dont le rôle est de satisfaire tous ses besoins sexuels. Nous avons remplacé leurs pilules contraceptives par des stimulants habituellement prescrits aux femmes qui ont du mal à tomber enceintes. Elles ne le savent pas, bien sûr ! Quant à monsieur Delson, à son insu, il ingère chaque jour des produits de notre fabrication dont l'objectif est d'augmenter la qualité de sa semence.

— Ces femmes savent donc qu'il est invisible ?

— Absolument ! Elles ont signé un contrat avec nous les contraignant à garder le silence. Nous les payons grassement pour leurs services et lorsqu'elles sortiront de la maison de monsieur Delson, soyez assuré qu'elles recevront un *briefing* très spécial pour les contraindre de bien réfléchir avant de parler... Et puis, de toute façon, entre vous et moi, monsieur Lazlov, qui croira des prostituées qui racontent leurs

histoires d'orgies avec un homme invisible ?

— Ce n'est pas faux... Madame Makine, monsieur Delson figurait parmi de très nombreux cobayes partout à travers le monde et lui seul a bien répondu à votre produit... Pourquoi ?

— C'est justement ce que nous cherchons à comprendre ! Notamment en recoupant les informations de notre base de données.

— C'est-à-dire ? De quelle base de données parlez-vous, plus précisément ?

— Toutes les données issues des cobayes que vous évoquez ont été regroupées afin d'établir le profil particulier de monsieur Delson. Mais lors de la comparaison, les statistiques ont démontré que dans son cas, rien ne différait des autres patients. Nous avons même poussé nos études plus loin que les analyses physiques en soumettant monsieur Delson à de nombreux tests psychologiques, y compris à forte teneur émotionnelle, pour explorer sa psyché et son éventuelle interaction avec nos produits. Nous avons ainsi travaillé en profondeur dans son âme, mais n'y avons trouvé rien de plus ou de moins que dans l'âme de tout un chacun. Nous ne savons pas, aujourd'hui, après onze mois d'étude réunissant les efforts de nombreux scientifiques utilisant les meilleures technologies et les plus grandes connaissances, la nature des raisons qui ont fait de Georges Delson un homme invisible... et qui le restera sans doute jusqu'à sa mort !

À ce propos, même si nous veillons à le tenir en forme afin de poursuivre nos recherches, nous savons qu'il a déjà été déclaré cliniquement mort une fois. C'était lors du dernier G7 qui s'est tenu l'an dernier au Canada. Son pouvoir d'invisibilité s'est interrompu quelques instants, puis est revenu suite à une série de chocs effectuée avec un défibrillateur. C'est ce qui l'a ramené à la vie. Comme vous le savez, j'ai moi-même effectué cette procédure, puisque j'étais au Manoir Richelieu pour organiser son exfiltration avec l'aide de plusieurs agents.

— L'abandon des premiers projets d'enveloppe corporelle ajouté à votre quasi totale incompréhension du phénomène met-il en péril les espoirs que vous fondez pour l'avenir ? Car monsieur Delson, qui est âgé de presque 50 ans, n'est pas immortel... Sans compter que nous ignorons tout de son futur médical ! Quelles sont les prochaines étapes dans cette étude qui est sans doute l'embryon du plus grand projet militaire de l'histoire de l'humanité ?

— Nous tentons de le cloner. Nous sommes en 2019 et le premier clonage d'un mammifère, la brebis Dolly, date de 1996. Nous pensons que s'il y a une formule magique pour rendre un être invisible, nous ne la trouverons pas de si tôt. Nous continuerons de la chercher tant et aussi longtemps que le corps vivant ou mort de Georges Delson sera à notre disposition. Mais simultanément, et c'est notre nouvelle priorité, nous travaillons sur d'autres plans visant à le photocopier, ou plutôt, à le reproduire de manière artificielle. Les technologies existent, les expériences et les résultats ont été publiés... Nos amis et partenaires chinois sont parvenus à cloner toutes sortes d'espèces animales, y compris des primates, il y a quelques mois.

— Vous pensez donc que si nous pouvons cloner des primates qui sont, par leur constitution, très proches de l'être humain, nous pourrons le faire avec Georges Delson ?

— Je ne le crois pas... j'en suis sûre ! Notre seule difficulté, qui n'est pas des moindres, sera de trouver des mères porteuses capables de mener leur grossesse à terme. Il en faudra beaucoup, car les chances de succès d'une telle entreprise sont très faibles, inférieures à 2 %. De plus, nous devons travailler fort pour comprendre, dans ce contexte, le fonctionnement particulier des télomères dont la diminution de la taille cause le vieillissement. Car les enfants qui naîtront... enfin... peut-être... auront des cellules vieilles de 49 ans. C'est en tout cas ce que nous croyons, même si certaines déclarations scientifiques récentes prétendent le contraire. Comme vous pouvez aisément l'imaginer, monsieur Lazlov, dans ce domaine, il y a beaucoup d'informations et autant de questions sans réponses.

— Ce projet ne pose-t-il pas de graves questions éthiques et morales, du fait que vous envisagez de mettre sur pied une véritable industrie de clonage en vue de construire une armée ?

— Je pense que l'on peut voir les choses de différentes manières. Oui, au premier abord, cela peut sembler terrifiant... Mais la mise en œuvre de cette politique aura des effets bénéfiques extraordinaires ! D'abord thérapeutiques, car si nous parvenons à cloner Georges Delson, nous pourrons cloner n'importe qui. Ce qui veut dire que chaque personne pourra compter sur un double en cas de maladie grave ou incurable. Par exemple, si un individu a besoin d'un nouveau cœur, il pourra utiliser celui de son clone sans craindre un rejet de greffe, car son nouveau cœur aura été conçu à partir de son propre ADN ! Des ef-

fets reproductifs, aussi : imaginez deux personnes qui ne peuvent pas avoir d'enfants... nous pourrons leur en fabriquer un avec leur ADN !

— Mais présentement, madame Makine, vous et moi évoquons l'idée d'un clonage humain de grande ampleur, et ce, dans un dessein militaire... Ce n'est pas tout à fait la même chose, n'est-ce pas ?

— Monsieur Lazlov, au lieu de craindre le jugement de Dieu, pensez plutôt à ce que ferait n'importe quelle grande puissance actuelle de ce monde si elle détenait un homme doté d'un pouvoir tel que celui de monsieur Delson. Une fois que vous aurez la réponse à cette question, demandez-vous à qui d'autre que nous Dieu donnerait ce pouvoir.

— Mais si vous parvenez à leur donner vie, tous ces clones de Georges Delson seront des esclaves, des sous-humains. N'est-ce pas dangereux ?

— Non, car grâce à leur sacrifice, ces copies feront avancer l'espèce humaine. Nous pourrons, en les étudiant et en les utilisant, faire progresser la science et augmenter l'espérance de vie de nos compatriotes ! Mieux : nous pourrons travailler sur leur ADN en vue de modifier nos enfants à naître. Comme cette expérience sur des souris, que vous avez sans doute vue, auxquelles on a enlevé le sentiment de la peur et qui dansent au milieu des chats. C'est extraordinaire ! Si nous réussissons, nous créerons un peuple supérieur à tous les autres. Nous créerons une nouvelle espèce d'êtres humains et régnerons sur l'ancienne. De nombreux collègues scientifiques envisagent ces possibilités inédites dans leurs déclarations évoquant des surhumains dotés d'une plus grande mémoire, d'une plus grande intelligence, d'une plus grande force et d'une plus grande rapidité. De même, ils bénéficieraient d'une plus grande espérance de vie. Quelques-uns de ces génies des sciences estiment que ces nouveaux êtres représenteront un jour une menace pour l'humanité, mais pour ma part, je pense le contraire. (...)

« Je suis retenu contre mon gré à Moscou, aidez-moi. GD ».
Lorsqu'elle avait reçu le message texte, la première réaction de Stéphane Laroche avait été d'appeler Joren Leendert, au Journal de Montréal. Mais la discussion avec lui avait été très courte et parfaitement

inutile. Le journaliste lui avait précisé ne pas comprendre qui avait bien pu lui envoyer ce message et conseillé de ne pas interférer dans les affaires de l'État. Aussi, il lui avait rappelé qu'elle s'était hautement distinguée, dans cette histoire, et qu'elle devait maintenant tourner la page une bonne fois pour toutes.

Depuis le G7 de La Malbaie, la policière du SPVM avait accepté un compromis proposé par ses supérieurs. En effet, sa petite escapade dans Charlevoix-Est avec une voiture de patrouille de Montréal en l'absence complète d'autorisation avait suscité bien des énervements. Craignant faire rire d'elle en évoquant l'histoire d'un homme invisible poursuivi par la CIA, Stéphane avait expliqué son geste en prétendant qu'elle avait eu une envie subite de s'éloigner du cadre de son agression antérieure. Se souvenant de cette attaque survenue chez elle et conscient de la difficulté à se remettre d'un tel choc, son supérieur immédiat, qui l'avait en affection, lui avait offert de prendre une année sabbatique afin de laisser retomber la poussière. Stéphane avait accepté l'offre qui tirait aujourd'hui à sa fin, puisqu'elle devait réintégrer ses fonctions dans quelques jours.

Tout ce temps sans emploi, elle l'avait passé à se reposer, à lire, à regarder des films... et à penser à Georges ! À se souvenir des moments extraordinaires passés avec lui, et ce, même s'ils n'avaient pas été très nombreux. Cette histoire, leur histoire, lui paraissait comme un véritable conte de fées... Dramatique, fantastique, mais aussi, romantique ! Lorsqu'elle se perdait dans ses pensées nostalgiques et revenait à elle quelques instants plus tard, elle songeait au ridicule de la situation et s'ordonnait d'arrêter de délirer. Mais chaque fois, elle replongeait, tant elle était incapable d'oublier tout ce qui s'était passé avec l'homme invisible !

C'est pourquoi, reconnectée à Georges Delson suite à cet étrange message texte, elle avait fait une demande de visa touristique au consulat de Russie de Montréal et s'était acheté un billet, avant de s'envoler vers Moscou, où son avion venait tout juste de se poser. Elle n'avait aucune piste, aucune idée, et ignorait par où commencer, mais elle était sur place. Elle avait hésité longtemps avant de prendre cette folle décision. Le souvenir de la lettre que Georges avait déposée pour elle au commissariat central en juin 2018 lui avait rappelé qu'une fois à La Malbaie, c'est lui qui l'avait contactée. Stéphane vérifiait donc son téléphone cellulaire toutes les dix secondes pour voir si un nou-

veau message texte de Georges n'était pas entré dans sa boîte, maintenant qu'elle avait gagné le sol russe.

En compagnie d'une foule de passagers, elle marchait le long des couloirs menant à la douane. L'aéroport était surpeuplé et les files d'attente, interminables. Le personnel était débordé. Beaucoup de voyageurs se plaignaient, tandis que d'autres prenaient leur mal en patience, sûrs que le moment de la délivrance finirait bien par venir.

On entendit un message prononcé en russe, puis en anglais. Certains passagers allaient être orientés vers d'autres postes de douane situés à l'extérieur de l'aéroport, afin de désengorger celui qui se trouvait à l'intérieur. Ayant reconnu le numéro de son vol, Stéphane quitta la longue file d'attente avec une cinquantaine d'autres passagers. On leur demanda de remettre leur passeport ainsi que leur billet. Chacun s'exécuta, puis monta dans le bus conduit par un homme portant le même uniforme que les douaniers. Pareillement vêtu, celui qui avait contrôlé les billets monta dans le véhicule, qui prit aussitôt la direction de l'autoroute. Le temps était pluvieux et il faisait déjà très noir.

Après une vingtaine de minutes, on fit un premier arrêt. L'un des douaniers appela plusieurs personnes qui quittèrent l'autobus pour entrer dans ce qui, selon Stéphane Laroche, ressemblait à un commissariat de police... Il y eut un second arrêt, suivi d'un troisième. Le temps commençait à être long et le bus de plus en plus désert. Après le quatrième arrêt, alors qu'on redémarrait, Stéphane commençait à s'inquiéter, car elle était désormais la seule passagère et, malgré la fatigue, cela ne lui semblait pas normal du tout... Quelque chose se préparait ! Aussi, en regardant les douaniers, elle avait l'impression qu'ils chuchotaient entre eux. De plus, celui qui ne conduisait pas la regardait de temps en temps avec un air bizarre.

Pensant qu'elle s'imaginait des choses un peu farfelues en raison de la fatigue due au voyage, Stéphane interpela l'accompagnateur, qui lui répondit qu'ils arriveraient au prochain bureau dans une ou deux minutes. Stéphane regarda dehors et vit que le paysage urbain avait changé... Cela ressemblait davantage à une zone industrielle qu'à un centre-ville. Son cœur commença à battre la chamade lorsqu'elle vit qu'une camionnette noire, qui n'était pas là avant, suivait de très près l'autobus. Elle regarda autour d'elle, à la recherche d'un moyen de quitter ce véhicule au plus vite. Il y avait une porte avant, une porte arrière, un bouton pressoir pour signaler un problème et une petite

hache pour casser une vitre en cas de nécessité.

En un éclair, elle se leva, pressa sur le bouton et saisit la hache. Alors qu'elle allait fracasser la vitre, elle remarqua que le bus était en train de s'immobiliser et que le bouton sur lequel elle avait appuyé servait à ouvrir la porte-accordéon arrière ! Lorsque le véhicule fut à l'arrêt, elle se précipita dehors et se mit à courir à toute vitesse dans le sens opposé du bus et de la camionnette. Sans se retourner, elle entendit des hommes crier et le moteur de la fourgonnette vrombir. Bientôt, voyant que les phares jaunes émettaient de la lumière devant elle, elle devina que ses poursuivants n'étaient pas loin et emprunta la première rue à gauche pour tenter de les semer. La camionnette suivit...

Durant quelques minutes, la poursuite s'intensifia et Stéphane commençait à s'épuiser physiquement. Elle avait un point au côté gauche et n'arrivait presque plus à respirer. Au bord de l'étouffement, elle s'immobilisa. Ses pupilles étaient dilatées et elle avait très peur... Profitant de l'arrêt de la camionnette et tandis que les deux portes avant s'ouvraient pour laisser sortir deux hommes cagoulés, elle reprit sa course. Cette fois, les deux hommes la pourchassèrent à pied... Au son de leurs chaussures, elle comprenait qu'ils se rapprochaient très vite !

Soudain, à un croisement de routes, une moto stoppa la course de la Montréalaise...

— Montez ! Vite ! Montez !

La femme qui pilotait était entièrement vêtue de noir. Une superbe combinaison en un seul morceau ! Son casque était noir lui aussi. Avec un léger accent, elle s'adressait à Stéphane en français. N'ayant qu'une seconde pour penser, cette dernière monta derrière et s'accrocha à celle qui venait d'apparaître comme par miracle ! Trois ou quatre secondes après, les poursuivants n'étaient déjà plus visibles. La moto avait effectué un démarrage ahurissant et Stéphane, qui voulait s'enquérir de l'identité de sa salvatrice, n'y était même pas parvenue tant elles roulaient vite.

Au terme d'une dizaine de minutes, la moto s'arrêta près de ce qui ressemblait beaucoup à une gare de trains. Sans retirer son casque, la pilote ouvrit le haut de sa combinaison et y prit une enveloppe qu'elle tendit à sa passagère, qui était maintenant descendue de la puissante *Kawasaki 1300*...

— Dans cette enveloppe, vous trouverez un passeport français,

des roubles et un billet pour le Transsibérien qui part dans deux heures.

—Mais qui êtes-vous ? interrogea Stéphane. Qui étaient ces hommes ?

Sans répondre, la motocycliste remonta sur son engin et démarra le moteur. Puis, se tournant vers son interlocutrice, elle dit : « C'est lui qui vous trouvera. » Ensuite, elle partit dans un bruit de tonnerre.

Sous le choc, la hache du bus à la main, Stéphane demeura debout. Ces dix dernières minutes avaient été les plus stressantes de sa vie. Son cerveau était tout bouleversé. Elle pensa au guépard, le félin le plus rapide qui peut courir à plus de 100 km/h durant une dizaine de secondes, mais qui mourrait s'il courait une seconde ou deux de plus à la même vitesse. Stéphane s'allongea sur le sol.

Un peu plus loin de cette scène, à environ une dizaine de minutes, la *Kawasaki 1300* stoppa sa course près du bus qui transportait Stéphane. Les deux douaniers étaient toujours là, à fumer paisiblement une cigarette. La camionnette et ses deux passagers cagoulés étaient également présents. La pilote coupa le moteur de sa grosse cylindrée japonaise et enleva son casque, duquel s'échappa un panache de cheveux blonds. S'adressant aux quatre hommes, l'agent Kira Koursk leur sourit et dit en russe : « C'est fait ! »

Le verrou se ferma comme par magie. La mission normande de Georges était terminée. Il était de retour chez lui, dans cette somptueuse maison de luxe. Une fois dans sa chambre, il enleva ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon, son caleçon et sa chemise. Face à lui, dans le miroir, on ne voyait plus que deux mains et une tête chauve. La main droite et la main gauche disparurent bientôt, un peu comme des gants qu'on enlève, puis ce fut au tour de la tête. Les morceaux de fausse peau furent déposés dans des tiroirs où on en retrouvait déjà plusieurs. De nouveau complètement invisible, Georges se dirigea vers son immense lit et s'allongea.

« Je suis un meurtrier, se dit-il. Je suis un homme invisible, comme Dieu. Personne ne me voit et je vois tout le monde. J'ai droit de vie et de mort sur tout un chacun. Je peux être n'importe où à n'importe quel moment. Je peux aimer mon prochain ou l'exterminer. Semblable à Dieu, je fais ce que je veux. Comme lui, je peux dispa-

raître et ne jamais réapparaître ! »

Sur l'une des tables de chevet, un *iPad* s'alluma et vint se placer sur le matelas. La page à l'écran était un extrait de la Bible : *Alors le secret fut révélé à Daniel dans une vision pendant la nuit. Et Daniel bénit le Dieu des cieux. Daniel prit la parole et dit : Béni soit le nom de Dieu, d'éternité en éternité ! À lui appartiennent la sagesse et la force. C'est lui qui change les temps et les circonstances, qui renverse et qui établit les rois, qui donne la sagesse aux sages et la science à ceux qui ont de l'intelligence. Il révèle ce qui est profond et caché, il connaît ce qui est dans les ténèbres, et la lumière demeure avec lui.*

Georges se dirigea vers la fenêtre. Un peu plus bas, dans la piscine, des femmes nageaient, riaient et s'éclaboussaient, tandis que d'autres, restées sur le bord, s'enivraient et mangeaient. Elles étaient toutes très belles. Aucune ne connaissait son histoire. Dans un instant, il les rejoindrait et remonterait à la chambre avec plusieurs d'entre elles. Les choses allaient ainsi pour lui depuis des mois. Sa vie paradisiaque était régulièrement interrompue par des missions très particulières ou des tests médicaux. Les deux étaient très pénibles, mais son employeur se disait satisfait de ses services et de sa coopération.

Les missions consistaient à faire peur, à blesser ou à tuer. Georges avait ainsi effrayé des politiciens, ainsi que des gens d'affaires... Autant des Russes que des étrangers. Utilisant tous les moyens à sa disposition pour parvenir à ses fins, y compris les menaces les plus graves sur les enfants et les proches de ses victimes. Lorsque sa visite ne devait pas conduire à un assassinat, ses cibles vivaient un moment de peur atroce assez horrible pour les contraindre à renoncer à tout agissement jugé contraire aux desseins de ses patrons. L'homme invisible torturait psychologiquement tous ceux et celles qu'il rencontrait. Ses mises en scènes théâtrales étaient spectaculaires et flanquaient chaque fois une peur bleue à ses victimes. Ses missions étaient toujours d'une terrible simplicité : comment ne pas être effrayé par une voix qui vous menace chez vous, par un être surnaturel capable de projeter des objets sur vous et de vous frapper sans être vu ? Quelquefois, il fallait tuer, puis maquiller cette mort en suicide ou en accident. Et Georges le faisait pour la cause de ceux qui le couvraient d'or.

Les tests médicaux qu'il devait subir étaient parfois très difficiles. En particulier les injections des produits confectionnés par madame Makine, leurs effets secondaires douloureux et les analyses de sang et

de moelle épinière effectuées peu après. Tous ces tests le fatiguaient beaucoup. Parfois, il lui arrivait de se sentir extrêmement mal physiquement. Certains produits lui avaient causé de lourds dommages et à plusieurs reprises, il avait perdu connaissance quelques heures après l'injection... Paralysie partielle du visage, douleurs osseuses, coma, vomissements et même, perte de la première couche superficielle de la peau ! Les tests psychologiques pouvaient, eux aussi, être très intenses : les mises en danger de mort immédiate avaient été d'une rare intensité... chute, noyade, étouffement, isolement, torture par la lumière, le son et le gaz... Tout y était passé pour des raisons que Georges ignorait. Comme il ignorait pourquoi on lui avait commandé d'assassiner de sang-froid un inconnu qui était attaché, le visage découvert, dans une pièce sans fenêtre, avec pour tout témoin le colonel Aliocha. Celui-ci était le seul à pouvoir le calmer lors de ces tests très éprouvants.

La vie montréalaise de l'homme invisible était très loin derrière lui. Depuis son arrivée en Russie, il avait perdu vingt kilos et ses apnées du sommeil n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Aussi, son ostéoporose avait été stabilisée temporairement grâce à un programme initialement prévu pour les cosmonautes et à la prise de bisphosphonates qui provoquaient, chez lui, des nausées. Il avait appris le russe qu'il parlait presque à la perfection et suivi un entraînement sportif qui lui permettait de disposer d'une véritable armure musculaire, ce qui revêt toute son importance lorsqu'on a des os dont la densité est très faible et que l'on craint la moindre chute. Enfin, il avait rempli quelques dizaines de missions, comme celle qui l'avait amené à *Omaha Beach* au cours des jours précédents. Pour la plupart, elles se déroulaient dans divers pays voisins souhaitant adhérer à l'OTAN.

Bien sûr, ses agissements, au début, le mettaient très mal à l'aise, vu son éducation catholique. Mais au fil du temps et des discussions avec le colonel Aliocha, la peur du Jugement dernier l'avait complètement quitté. À force de lectures, Georges en était venu à penser que si Dieu avait créé l'homme à son image, il était un imbécile, au même titre que des milliards d'humains. Aussi, il estimait que si l'ignorance engendrait la barbarie, comme dit l'adage, la religion était l'ignorance, car responsable de la plupart des guerres depuis la Création.

Dieu était une invention humaine offerte aux peureux incapables d'être libres. L'épisode du Veau d'or, selon lui, démontrait que Dieu

était un dictateur qui ne supportait pas la concurrence et qui tuait ses égaux (les hommes créés à son image) pour leur faire comprendre combien il tenait à son pouvoir qu'il entendait conserver pour lui seul. Enfin, Georges, métaphore ou pas, ne comprenait pas un Dieu capable d'abandonner à la mort son fils cloué à une croix. En résumé, pour l'homme invisible, Dieu était à l'opposé de la paix, de la liberté et de l'amour. Ou bien alors, c'était Satan qui avait créé le peuple à son image ! Pour l'homme de Griffintown, la foi était un trouble du comportement et l'exercice de la religion, la manifestation de la maladie mentale liée à ce symptôme. Selon lui, tous les lieux de cultes devraient être détruits, de même que tous les croyants devraient être regroupés en un seul et même endroit afin d'être stérilisés. Ainsi, ils cesseraient de freiner le progrès humain.

Aux dires même du Colonel Aliocha, Georges se verrait confier sa plus importante mission jusque-là dans quelques jours. Celle-ci était prévue à Osaka, lors du G20. Dans ce cas-ci, il apprendrait le nom de sa cible à la dernière seconde. Au fond, il ne pouvait craindre l'Apocalypse, puisqu'il agissait comme son créateur ! Mais pour le moment, il devait se concentrer sur les baigneuses et plus particulièrement, sur sa préférée : Svetlana, la superbe brune de Saint-Petersbourg.

Victor Lazlov était un homme dans la trentaine avancée. Sa façon de s'habiller était toujours un peu austère : costume trois-pièces, chemise parfaitement collée à la peau et boutonnée jusqu'au sommet, chaussures impeccables et cheveux noirs gominés à l'arrière... l'agent du gouvernement russe semblait tendu de la tête aux pieds !

En dehors de son travail, il n'était pas aussi sévère, mais soignait tout de même sa présentation pour plaire à sa mère qui l'adorait et avec qui il partageait un modeste appartement. Handicapée, cette dernière, qui n'avait eu qu'un seul enfant, constituait son unique famille et il était parfaitement heureux d'en prendre soin. Il faut dire qu'elle avait très bien rempli son devoir maternel envers lui. Aussi, lui qui approchait trente-six ans, s'était juré de veiller sur sa maman jusqu'à la fin de ses jours.

Au chapitre de ses relations amoureuses, Victor demeurait très discret. Au travail, il était celui auquel il ne fallait pas poser trop de

questions sur sa vie personnelle et que l'on taquinait volontiers pour voir apparaître son air gêné sur ses joues. Monsieur Lazlov, comme tout le monde l'appelait, était un vieux garçon. Mais ce que tous ignoraient, c'est qu'il avait vécu une intense histoire d'amour lorsque, plus jeune, il étudiait à Paris, à l'université de la Sorbonne. D'abord en droit, puis en histoire politique du XX^e siècle.

L'histoire, qui remontait à quinze ans, s'était hélas terminée brutalement et dramatiquement par une rupture. Victor était homosexuel. Comme lui, son compagnon Dimitri vivait sa première passion sentimentale. Dans leur petit logement du huitième arrondissement, une chambre de bonne au neuvième étage sans ascenseur d'un immeuble haussmannien de la capitale, ils vivaient très heureux, tandis que les pigeons roucoulaient non loin du vasistas qui ouvrait sur le toit offrant une vue imprenable sur la Ville lumière.

Un jour, à la fin de l'année de maîtrise, la séparation s'effectua alors que Dimitri expliqua à Victor qu'il avait rencontré une femme extraordinaire et qu'il quittait l'université pour aller vivre avec elle dans la région des Pyrénées-Atlantiques, là où les plages n'ont pas de fin et où l'océan rugit d'une force réconfortante et se confond avec le ciel. « Si tu m'aimes et que tu veux mon bonheur, tu dois te réjouir de mon départ, car j'ai trouvé mon âme sœur et le sens de ma vie », lui avait-il dit. Cette nouvelle déchira littéralement le cœur de Victor, qui rentra à Moscou peu après, non sans se jurer que plus jamais on ne le ferait souffrir de la sorte. Il était donc resté célibataire depuis toutes ces années. Dimitri avait été son seul amant.

Sa mère ne lui parlait guère d'amour. Elle était heureuse avec lui et avait accepté son sacrifice. Et si, de temps en temps, une voisine venait les visiter un dimanche pour boire un café et grignoter quelques biscuits, elle plaisantait en parlant des petits-enfants que Victor lui donnerait un jour, elle savait bien que cela ne se produirait jamais, car son fils était différent. Elle savait en outre qu'en Russie, plus précisément à Moscou, la tolérance n'était pas la qualité la plus répandue et qu'étant donné ses fonctions au sein de l'administration centrale, Victor n'avait d'autre choix que de cacher sa préférence.

Le père, Kholia, avait succombé à un cancer qui avait débuté dans ses poumons, alors que Victor était âgé d'une vingtaine d'années. Deux paquets de cigarettes bon marché par jour et un milieu de travail débordant d'amiante avaient eu raison de sa santé en quelques

semaines à peine. L'ouvrier d'une usine aux conditions sanitaires très critiquables n'avait pas vécu jusqu'à cinquante ans. Sa disparition avait causé un véritable tremblement de terre dans la vie de Victor, car son paternel, même s'il œuvrait au bas de l'échelle, était un homme de livres, de culture et de philosophie. Leurs discussions père-fils avaient mené ce dernier à étudier à l'université pour joindre ses efforts à ceux de l'administration du pays et faire du monde un monde meilleur.

Malgré son image de vieux garçon, monsieur Lazlov était réputé et très respecté par ses collègues. Les responsabilités qui lui étaient confiées, vu son jeune âge, témoignaient de son immense compétence. Il était non seulement agent de communication interne des services de renseignement russes à la direction des archives nationales, mais également le conseiller de plusieurs politiciens de premier plan. À quelques reprises, son avis avait même été sollicité par le cabinet du président. Chacun l'admirait donc pour son intelligence et ses talents.

Actuellement, toute l'attention de Victor était portée sur le grand projet militaire et scientifique lié au développement des capacités de Georges Delson. Ce Canadien que nul ne pouvait voir et qui nourrissait hautement l'espoir de la docteure Sofia Makine et de son équipe de techniciens plus que qualifiés... Même chose dans le cas du 1^{er} Maréchal de la Fédération de Russie, monsieur Alekseï Kirilenko, une véritable légende qui ne comptait plus les médailles sur sa poitrine et que tout le monde, y compris les citoyens russes, appelait affectueusement par son surnom, colonel Aliocha.

Entretien 15 (extraits) entre monsieur Alekseï Kirilenko, « colonel Aliocha », 1^{er} Maréchal de la Fédération de Russie et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Colonel Aliocha, suite à la découverte de monsieur Georges Delson et de ses capacités surnaturelles, vous menez des actions dont très peu de nos compatriotes connaissent l'existence, hormis la présidence à son plus haut niveau, les services de madame Makine et quelques-uns de vos proches. De quoi s'agit-il, plus précisément ?

COLONEL ALIOCHA: Je ne m'en cache pas, Victor, je suis un amoureux de notre patrie. Depuis mon plus jeune âge, je lui accorde toute mon attention, tous mes efforts et tout mon amour. Aujourd'hui, grâce aux recherches de nos services scientifiques, nous détenons un pouvoir immense. Et comme vous le savez, un pouvoir immense s'accompagne toujours d'énormes responsabilités. Le monde dans lequel nous vivons court à sa perte. Le système qui a été choisi par les plus grandes puissances et imposé aux plus petites est un suicide programmé. En effet, le capitalisme trouve ses bornes dans les limites de ce que notre planète peut lui offrir ! Nous usons les terres à force de les cultiver à outrance, nous empoisonnons les nappes phréatiques avec des engrais chimiques agressifs, nous rendons l'air irrespirable et continuons dans ce sens avec de plus en plus de productions et de dépenses d'énergie.

Bref, je ne vous ferai par un long discours. Les États-Unis et leurs alliés sont en train de détruire notre environnement naturel, la Terre, et en tant qu'habitant de celle-ci, je ne peux laisser cette folie meurtrière se poursuivre sans réagir... Nos océans sont remplis de plastique, nous mangeons du plastique ! Les Américains n'en ont jamais assez ! Vous leur donneriez le Sahara que dans quelques jours, ils auraient besoin de sable ! Chaque semaine, nous déplorons l'extinction de nouvelles espèces... chaque fois qu'un être vivant disparaît, c'est une partie de nous qui meurt avec lui ! L'homme est responsable de toutes ces disparitions et au fil du temps, les effets de celles-ci se retournent contre nous. La Terre est notre espace de vie à tous, notre maison commune. Nous la partageons ! Et nous ne pouvons plus rester les bras croisés, à regarder les États-Unis la détruire jour après jour, et ce, dans le mépris le plus total des générations futures et des peuples qui y vivent actuellement ! Ceux-là mêmes qui ne demandent rien d'autre que la paix et qui ne bénéficient en rien des productions américaines qui exigent de notre planète tellement de ressources, que cette dernière n'est pas en mesure de les fournir.

Si tout le monde consommait comme un Américain, monsieur Lazlov, il nous faudrait disposer de cinq planètes ! Il est donc temps de mettre un terme à cette hégémonie malpropre, à ce pillage éhonté ! Car un jour, l'espace libre, l'eau pure et l'air non pollué manqueront ! Je pense que les droits de l'homme prennent fin lorsque leurs pratiques

nuisent à l'existence des autres espèces. L'homme étant devenu sa propre cible, je crois que le temps est venu pour les justes de réagir !

— Comment comptez-vous agir pour inverser ce phénomène ?

— Il faut faire reculer les États-Unis partout ! Dans un premier temps, plus proche de nous, il faut amener les pays de l'ex-URSS, de l'Europe centrale et de l'Ouest, à renoncer à l'aide américaine. La Russie est un grand pays ! Nous pouvons aider nos voisins à cheminer à nos côtés et à tirer profit de la grandeur de nos actions et de nos décisions. Nous n'avons pas besoin d'un étranger sous notre toit pour nous dire quoi faire ! Identitairement, historiquement et culturellement, les pays de l'ex-URSS et de l'Europe centrale sont beaucoup plus près de nous que des États-Unis. Bien entendu, des erreurs ont été commises, par le passé, mais nous avons appris de celles-ci et sommes prêts, aujourd'hui, à interpréter le premier rôle sur la scène planétaire, forts de nos différences et de nos richesses, unis pour préserver notre monde qui est en flammes !

Les choses ne sont pas si différentes avec l'Europe de l'Ouest ! Je crois que nous partageons avec elle les blessures toujours ouvertes des guerres qui ont déchiré notre continent. Les forces que nous y puisons, nous les avons en commun ! Dirigeons-les vers un même dessein humaniste, propre, respectueux, libre de toute folie commerciale ! Nous avons la chance, grâce à madame Makine, de pouvoir désormais compter sur ce que vous qualifiez de phénomène surnaturel, ce fameux monsieur Delson du Canada. Utilisons-le pour remédier à cette course effrénée de l'humain vers sa perte, telle que programmée par les Américains ! Nous avons pu voir la puissance de cette arme invisible qu'est monsieur Delson lorsqu'il s'en est pris au secrétaire général de l'OTAN au cours des derniers jours ! La disparition d'Harry Winston a perturbé le monde et suscité des milliers de réactions... Cela va dans le bon sens ! Continuons !

— Monsieur Winston a été assassiné par monsieur Delson à votre demande. Ne voyez-vous pas, ici, un grave problème éthique ?

— Non, jeune Victor Lazlov... Bien au contraire ! Nous sommes en guerre contre le mal ! Il n'y a pas cinquante façons de redonner à notre monde son juste équilibre, et ce, dans le respect de la nature humaine. Dois-je vous rappeler que pour conquérir toute l'Europe et y étendre son pouvoir militaire et économique, les États-Unis n'ont pas hésité à sacrifier tous leurs enfants sur les plages de Normandie et à

laisser leurs parents dans une douleur incommensurable et une peine inconsolable...

— On apprend, à l'école, qu'il s'agissait d'un immense sacrifice américain pour sauver la liberté et mettre un terme à la barbarie...

— Les livres d'école, monsieur Lazlov, qui les écrit ? L'histoire, qui la repense ? Regardez l'OTAN de plus près, mon jeune ami, et vous y verrez l'ombre du diable sur l'Europe...

— Quelles seront les prochaines actions à être menées par monsieur Delson ?

— L'avantage, avec ce monsieur qui semble très bien avoir compris et accepté son rôle, c'est qu'il peut agir en toute impunité, bien entendu, mais surtout, dans l'ignorance complète de tous, mis à part ceux qui connaissent son existence, c'est-à-dire nous, un ex-agent Américain de la CIA à la retraite et une ex-policière Canadienne qui se trouve d'ailleurs sur notre territoire au moment où je vous parle. Bien sûr, ces deux derniers ignorent totalement la nature des actions qui sont menées actuellement par monsieur Delson. Dans les prochains jours, nous allons frapper un grand coup à l'occasion du sommet du G20 à Osaka. Puisqu'il est trop tôt pour vous en parler, nous y reviendrons au cours d'une prochaine rencontre. Pour le moment, nous allons examiner attentivement les conséquences de la disparition de monsieur Winston...

Plusieurs États membres de l'OTAN sont mécontents et ne respectent pas les ententes avec les États-Unis, dont le président même a déclaré vouloir quitter l'organisation. C'est ce que nous voulons ! Le retrait de l'OTAN du Vieux Continent, le retour des frontières pour délimiter chacun de ces pays qui au fond, ne veulent plus tant d'un monde globalisé ou, devrais-je dire, *américanisé*. Ils lui préfèrent la conservation des identités nationales... C'est cela la force de l'Europe ! Et puis, souvenez-vous des pays qui affirment ne pas savoir où va l'argent qu'ils payent à l'OTAN et auxquels l'OTAN répond qu'il sert à la lutte contre le terrorisme...

Je vous pose la question, Victor : l'OTAN a-t-il empêché les attentats de Belgique, d'Allemagne, de France et du Royaume-Uni ? Non ! Pourquoi ? Parce que l'argent des pays membres va engraisser les comptes *offshores* des riches capitalistes du Nouveau Continent qui n'en ont jamais assez ! L'absence de frontières, l'illusion d'une sécurité organisée par les Américains permettent aux terroristes de cir-

culer librement dans toute l'Europe avec des *Kalachnikovs* dans leurs sacs de voyage ! Toute cette mascarade doit cesser ! (...)

La photo sur le passeport français qu'elle tenait entre ses mains était la même que celle figurant sur son passeport canadien. Son nom, en revanche, était différent : Florence Carrel. Stéphane était encore sous le choc. Montée à bord du Transsibérien sur le conseil d'une inconnue à moto surgie de la nuit, elle regardait, par la fenêtre, les gens déambuler sur le quai, tout en s'interrogeant sur les événements survenus au cours des dernières heures.

Qui étaient les personnes qui l'avaient fait sortir de l'aéroport sans qu'elle eût à franchir la douane ? Et ceux dans la camionnette ? Et cette femme qui parlait français avec ce drôle d'accent ? Qu'allait-il advenir d'elle, à présent ? Elle n'avait plus de bagages... Ses seules possessions se limitaient désormais à ses vêtements et cette maigre enveloppe. N'ayant pas eu le temps de manger et de se reposer, ses pensées se perdaient un peu et ses paupières se faisaient lourdes. À quelques minutes du départ, dans la cabine qui comptait cinq lits, elle était toujours la seule occupante et cela lui convenait très bien.

Dans son esprit, une chose ne faisait aucun doute : Georges était en Russie. Cette constatation apportait son lot d'incompréhension... Joren Leendert était-il incontestablement un agent secret canadien ? Si oui, comment Georges avait-il pu se retrouver à Moscou ? Si non, comment Leendert avait-il réussi à faire sortir Georges du territoire canadien sans que personne n'y voie rien ? Avec l'aide de qui ? Lors de sa courte discussion avec lui, le journaliste lui avait semblé surpris d'apprendre qu'elle avait reçu un message texte de la part de l'homme invisible, mais en même temps, il était resté calme et serein. Stéphane nageait en plein brouillard. De plus, comme la Russie ne faisait plus partie du G7 et que conséquemment, elle n'avait pu être représentée à La Malbaie lors du Sommet, comment avait-elle pu mettre la main sur Georges ?

D'autres pensées jaillissaient en désordre... « Les gens qui m'ont demandé de quitter l'aéroport étaient au courant de ma venue et voulaient m'emmener dans un endroit où j'aurais été seule avec eux. Ils savaient que je venais, car le consulat russe de Montréal a entré

mon nom dans leur système administratif lorsque j'ai demandé mon visa touristique. Ce visa, je l'ai obtenu sans difficulté, ce qui peut vouloir dire qu'on souhaitait que je vienne à Moscou. Et puisque je n'ai pas franchi la douane, tant pour les Russes que pour les Canadiens, je suis montée dans l'avion, mais n'en suis jamais sortie ! Pour eux, c'est comme si j'étais disparue quelque part dans les airs, entre les deux continents... Ce qui est certain, c'est que la Russie m'a accordé un visa, mais en même temps, elle peut prétendre que je ne suis jamais arrivée. Par contre, le Canada peut témoigner que je suis bien montée dans l'avion. On me verra sur les vidéos. Conclusion : considérant qu'on ne peut pas ouvrir les portes d'un avion en altitude, le Canada pourra décréter que j'ai disparu à l'aéroport de Moscou...

Aussi, ces gens qui m'attendaient à l'aéroport connaissent, tout comme moi, l'existence de Georges... C'est pour cette raison que leurs supérieurs les ont chargés de venir me chercher. Mais ils ne m'ont pas dit ce qu'ils attendaient de moi, car j'ai réussi à fuir. Avec leurs cagoules, les deux gars de la camionnette démontrent que cette petite escouade ne me voulait aucun bien. Pourquoi ? S'ils pensent que je suis venue pour récupérer Georges, cela signifie qu'ils s'y opposent. Si tel est le cas, il aurait été plus simple de ne pas m'accorder de visa ! Ainsi, je ne serais jamais venue et toute cette mise en scène aurait pu être évitée. Ont-ils découvert que j'étais après l'émission du visa ? Difficile à croire... Donc, ils ont autorisé ma venue, pour ensuite me kidnapper... Ça ne peut être que ça, car il est clair que mes assaillants n'étaient pas très amicaux. Il n'y a donc qu'une seule hypothèse qui tienne : ils voulaient me tuer parce que je sais tout sur Georges et de ce fait, je représente une menace pour eux !

Mais il n'y avait pas qu'eux qui m'attendaient ! Qui est cette femme sortie de nulle part qui m'a sauvée ? Quelqu'un qui n'est pas du côté des méchants, de toute évidence. Quelqu'un, aussi, qui savait que je venais... Et si cette personne était un agent secret canadien contacté par Joren Leendert pour me protéger ? L'hypothèse a du sens, car pour me sauver, cette personne devait être très bien renseignée. Sûrement qu'elle m'a suivie depuis mon départ de l'aéroport. Si elle savait qu'on essaierait de m'enlever, c'est donc dire qu'elle sait pourquoi je suis ici, elle aussi. Est-ce que cela signifierait qu'elle cherche Georges également ? Mieux : elle sait où il est, car elle a précisé que c'est lui qui me trouverait... Mon Dieu... mais qui est-elle ? Elle parle

français, elle me remet un passeport... Qui peut fabriquer un faux passeport d'une telle qualité? Comment sait-elle que c'est Georges qui me trouvera? Pourquoi pense-t-elle que je suis plus en sécurité dans le Transsibérien?»

Stéphane n'était pas très rassurée. Elle était surtout très fatiguée. Dans un petit espace de rangement, sous la fenêtre de sa cabine, elle trouva un dépliant touristique. On y voyait, en couverture, l'un des trains les plus célèbres au monde, le Transsibérien. Une traversée complète de la Russie... de la place Rouge à la mer du Japon. Plus de neuf mille kilomètres à parcourir... Un voyage de presque quinze jours jusqu'à la célèbre ville de Vladivostok, à la vitesse vertigineuse de 60 km/h. Des paysages à couper le souffle, bien sûr, mais plus Stéphane avançait dans sa lecture, plus elle avait envie de descendre. Sur la carte, on voyait qu'il était possible, un peu après Irkoutsk, d'emprunter un autre train au nom moins flatteur, le Transmongolien. Et un peu plus loin encore, elle avait la possibilité de monter à bord du Transmandchourien. Ces deux trains terminaient leur course à Pékin, en Chine.

Soudain, Stéphane entendit un petit claquement et doucement, le Transsibérien entama son interminable voyage vers le soleil levant. Après quelques secondes, le dépliant tomba des mains de la jeune femme, qui venait elle-même de tomber dans les bras de Morphée...

Kira Kursk, une femme blonde dans la trentaine, n'avait pas d'amis. Elle était entièrement vouée à sa mission. Puissante, intelligente et dotée de capacités exceptionnelles, elle était titulaire d'un doctorat en droit émis par l'Université Harvard, près de Boston. Elle était également une combattante d'exception. Elle disposait en outre de tous les permis de conduire possibles : auto, moto, bateau, avion, camion et même, sous-marin de poche. Elle parlait plusieurs langues, dont le russe, l'anglais, le français et le chinois. Bref, elle était un agent indépendant au service du plus offrant ou de la cause correspondant le plus à ses aspirations.

Nul ne savait où elle habitait ni qui elle côtoyait. En deux mots, c'était James Bond, mais en version féminine. Née au Texas, aux

États-Unis, d'une mère immigrée de Russie travaillant comme femme de ménage et d'un père américain qui était postier et activiste syndical, elle se nommait Kira Manning avant de se rebaptiser elle-même Kira Koursk, en l'honneur du village où sa mère avait vu le jour.

Après avoir plus que brillé à Harvard, Kira avait entrepris une formation à l'école militaire West Point, dans l'État de New York. Loin de ses parents établis près de Dallas, elle avait appris la nouvelle du décès de sa mère en regardant la télévision. Battue par son époux, la pauvre femme n'avait pas survécu à ses blessures. Quelques jours après la cérémonie religieuse, Kira disparut et se retrouva sur la liste des personnes ne répondant plus à l'appel et fortement suspectées d'être décédées.

Quant à son père, on parla de lui aux nouvelles un peu plus tard. En effet, un assaillant en moto, tout de noir vêtu, avait fait irruption dans le commissariat de police où il était enfermé en attendant de passer devant le juge, avant de lui tirer une balle dans la tête et de prendre la fuite sous les yeux des policiers médusés... Ce meurtre ne fut jamais résolu. La principale suspecte manquait à l'appel et l'affaire avait fini par être tassée.

En résumé, on ne savait pas grand-chose au sujet de Kira. Elle avait sans doute tué son père pour venger sa mère et aujourd'hui, vivait davantage comme un mercenaire que comme un agent secret au service d'un pays.

Alors que le Transsibérien roulait paisiblement depuis deux jours vers l'est, à l'ouest, plus précisément sur la plage normande d'*Omaha Beach*, se tenait la cérémonie de commémoration du décès de monsieur Harry Winston, feu le secrétaire général de l'OTAN. Pour l'occasion, et afin de bien soigner son image durant cette période de crise, l'Alliance avait rassemblé les alliés sur la falaise. Aussi, les discours s'enchaînaient devant les caméras.

Bien entendu, les représentants de tous les États membres étaient présents. Les plus dépendants de l'Organisation du traité de l'Atlantique-nord étaient très élogieux et vantaient la grandeur du sacrifice fait par les Américains lors du débarquement de 1944 et des mois de combat qui suivirent. Pour les autres, considérant les mêmes

nobles faits du passé, l'Alliance se trouvait peut-être à la croisée des chemins et demandait sans doute à être repensée, soixante-dix ans après sa création. Le monde avait changé, se plaisait-on à dire.

Le secrétaire général de l'OTAN par intérim fut le premier à prendre la parole. Le président des États-Unis, pour sa part, s'exprima en dernier, comme il l'avait souhaité. Comme toujours, sa déclaration en surprit plus d'un ! Tout d'abord, il expliqua que le défunt monsieur Winston avait été un homme de très grande qualité et un secrétaire général qui avait marqué l'histoire et les esprits. Ayant voué son existence à l'Alliance et ayant multiplié les rencontres partout en Europe, il avait admirablement rempli sa fonction et fait honneur à la démocratie.

Aussi, le président américain précisa qu'il ne considérait pas la mort de ce fonctionnaire hors pair comme le résultat d'un suicide après un dernier repas. Il alla même jusqu'à préciser que selon les plus hautes autorités américaines, cette triste disparition était sans doute un meurtre. Malheureusement, il ajouta dans la phrase suivante que rien ne l'indiquait clairement, mais que tout serait fait pour le démontrer. Il évoqua aussi la lettre, la qualifiant d'injure *post mortem* à celui qui toute sa vie, avait tant fait pour la liberté et la paix. Le président précisa également que la punition, pour l'auteur de ces effroyables propos, serait impitoyable. Dans l'assistance, la réaction à cette déclaration-choc ne manqua pas de susciter un brouhaha que les micros des télévisions du monde entier n'avaient pas manqué de capter.

Enfin, le plus haut fonctionnaire américain revint sur les déclarations de ses homologues européens et lança un pic à toute l'assemblée lorsqu'il déclara que l'OTAN coûtait une sainte fortune aux États-Unis et que si les Européens voulaient faire face eux-mêmes à la menace des agressions qui pesaient sur eux, cela lui rendrait la tâche plus facile et moins onéreuse. Il ajouta par ailleurs que beaucoup de pays membres ne payaient pas le montant établi dans l'entente et que d'autres refusaient d'augmenter leur capacité militaire, alors que c'était prévu dans le traité d'origine.

Bien sûr, ces propos frappèrent les consciences. Le président n'en était pas à sa première déclaration spectaculaire, mais celle-ci n'était pas des moindres ! Avant de dire encore quelques mots pour honorer le défunt et faire plaisir à sa famille, il signifia qu'un agenda de retrait des forces américaines en Europe était à l'étude et que celui-ci

devrait coïncider, si telle était la volonté des alliés d'affronter seuls leur destin, avec un solide relèvement du niveau des armées et de leurs moyens, c'est-à-dire un accroissement substantiel des achats d'armement auprès des États-Unis.

Ainsi donc, les Européens et le monde étaient prévenus du fait que les Américains, avec leur président en tête, songaient à se retirer progressivement et laisser les alliés prendre leurs responsabilités. Parmi les gens présents, certains craignaient déjà ce départ à cause de leur proximité géographique avec la Russie, tandis que d'autres se réjouissaient de voir cette page d'histoire commencer à se tourner, en plus de voir l'idée de ce retrait d'un bon œil. Dans l'esprit de ceux-là, il n'y avait aucune raison de paniquer, car l'Europe devait grandir, créer sa propre défense et cesser d'être soutenue par l'Amérique, ce qui n'enlevait rien à la grandeur du sacrifice consenti par cette dernière pour libérer le Vieux Continent de l'horreur nazie.

La pluie commençant à tomber sur la falaise, toute l'assemblée se leva, alors que la cérémonie venait de se terminer. Des parapluies par dizaines se dirigèrent en grappes vers les voitures officielles, tandis que des techniciens se dépêchaient de couvrir leurs caméras de bâches pour les protéger de l'eau.

À quelques milliers de kilomètres de là, devant son écran de télévision, confortablement installé dans son fauteuil de velours rouge, le colonel Aliocha se servit un second verre de vodka.

Les cinq femmes qui habitaient la maison de Georges passaient leur temps à manger, boire du champagne, se baigner, sniffer de la cocaïne et s'amuser. Elles étaient toutes à la disposition de cet homme qu'elles ne pouvaient pas voir. Même s'il ignorait la véritable raison de leur présence, ce dernier y trouvait beaucoup de satisfaction. En réalité, il passait peu de temps avec elles et les considérait comme des divertissements. Il les observait toujours un certain moment avant de les rejoindre ou de solliciter leur présence dans son immense chambre.

Au début, il se montrait un peu timide... Mais elles l'avaient très vite aidé à mettre sa gêne de côté et depuis, il agissait, avec leurs encouragements, comme s'il les possédait corps et âme. C'est ainsi qu'elles s'exhibaient pour lui, dansaient nues, se caressaient et l'épui-

saient sexuellement. Les premières fois, l'invisibilité de Georges les avait laissées sous le choc, puis très vite, c'était devenu un jeu auquel chacune se livrait avec grand plaisir.

L'ex-petit assureur montréalais n'avait jamais connu une telle vie de débauche ! Il avait l'impression d'être au cœur d'un film pornographique. Ses partenaires étaient des professionnelles du sexe et n'eût été son invisibilité, elles auraient pu le voir rougir lors d'ébats allant souvent à la limite du convenable, mais qui l'excitaient au plus haut point. Pour lui, ces femmes étaient de véritables artistes de l'amour et il partageait avec elles toutes sortes de folies auxquelles il n'aurait auparavant jamais pensé et dont il ne pouvait plus se passer aujourd'hui, étant donné le très haut niveau de compétence de ces cinq prodiges.

Tous les jeux y passaient ! Georges ne portant que ses gants et son masque en train de courir dans les couloirs pour attraper les filles aussi ivres que lui... que ce soit une à la fois, deux ou encore, toutes à la fois ! Tandis qu'il était allongé sur son lit, elles lui offraient souvent un spectacle essentiellement féminin. Pour l'occasion, elles ne portaient que des chaussures à talons très hauts, et, à la demande de leur hôte, laissaient leurs longs cheveux libres. Georges était littéralement hypnotisé par les scènes qui se déroulaient devant lui.

Quelquefois, pour s'amuser, ses magnifiques partenaires ajoutaient de l'humour à leur show, en y impliquant les statues grandeur nature de *Darth Vader* et l'*Empereur* qui se trouvaient dans la chambre. Assise sur les genoux de l'Empereur, l'une frottait ses seins contre le visage impassible du Seigneur noir des *Siths*, tandis qu'une autre, penchée devant *Vader*, lui faisait goûter sa croupe. Des moments surréalistes dont Georges ne se lassait pas. La cocaïne, la musique de *U2*, de *Depeche Mode* et d'autres groupes des années 80... Tout cela lui faisait le plus grand bien !

C'était souvent Svetlana, la brune, qui restait avec lui pour la nuit. Non que les autres ne disposaient pas d'autant de talent qu'elle, mais bien parce que cette femme était excessivement belle. Depuis son arrivée, Georges avait couché des dizaines de fois avec les cinq femmes, mais Svetlana était de loin sa préférée. Ce qu'il aimait d'elle, en dehors de son corps hallucinant, c'était la fougue avec laquelle elle faisait l'amour... Lorsqu'elle s'asseyait sur lui avec ses longs cheveux bruns qui recouvraient un peu sa poitrine, elle gémissait de plaisir,

se caressait, se pliait sur lui, le mordait dans le cou, se touchait les seins... Elle utilisait Georges comme un objet sexuel et cela lui plaisait beaucoup ! Elle ne reculait devant absolument rien pour atteindre l'orgasme le plus fort.

L'homme de Griffintown vivait avec elle des instants de grande extase. Il adorait son visage, avec ses superbes lèvres et ses yeux foncés qui lui procuraient un charme fou. Surtout lorsque la cocaïne dilatait ses pupilles. En résumé, Georges était au paradis. En revanche, il n'avait pas de réel sentiment pour cette femme. Sur ce point, il vivait une sorte de blocage. Stéphane Laroche occupait toujours ses pensées, même s'il savait qu'il ne la reverrait sans doute jamais.

Enfin, l'histoire de la brune de Saint-Pétersbourg le touchait, car si les quatre autres femmes étaient des professionnelles du sexe par choix, Svetlana, elle, l'était par nécessité. Pas dupe, Georges savait qu'elles étaient payées pour s'offrir à lui, et ce, tant et aussi longtemps qu'il en voudrait. Mais il s'en fichait et en était très heureux. Pour lui, la question n'était pas de trouver l'âme sœur, mais d'être parfaitement comblé sur le plan sexuel, histoire d'honorer ses missions avec un esprit libre.

De Saint-Pétersbourg, Svetlana avait été abandonnée par ses parents dès sa naissance. Elle avait vécu dans plusieurs familles d'accueil successives jusqu'à l'âge de seize ans, et s'était fait maintes fois violer par ses deux derniers *pères* d'adoption, qui n'avaient pu résister à son corps diabolique. Fatiguée de subir ces agressions, elle s'était enfuie à Moscou. Après quelques semaines, alors qu'elle vivait dans la rue, elle fut recrutée par une grande maison œuvrant dans le domaine de la prostitution. Un *bordel* de luxe destiné aux hommes les plus riches. Là-bas, la jeune femme portait des dessous de grandes marques et disposait des produits de beauté et des parfums les plus chers. Elle avait son propre coiffeur, son propre habilleur et même, un conseiller financier. Le prix d'une nuit avec elle était de dix mille dollars américains. Grâce à son indescriptible talent, son agenda se remplissait une année à l'avance ! Ses clients, des Russes, bien sûr, mais aussi de fortunés touristes et hommes d'affaires étrangers, elle avait su les fidéliser d'un seul regard, et ce, pour le reste de leur vie.

Lorsque ses employeurs furent contactés pour fournir cinq femmes à un millionnaire inconnu de la capitale russe, ceux-ci, afin de pérenniser leur investissement, avaient placé la brune de

Saint-Pétersbourg en tête de liste... Svetlana la surdouée, la déesse de l'amour, était âgée de dix-sept ans.

Entretien 13 (extraits) entre madame Sofia Makine, directrice de la recherche et du développement auprès de l'administration militaire (direction des grands projets) et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Madame Makine, lors de notre précédent entretien, vous expliquiez que les chances de succès de votre projet de clonage humain à grande échelle étaient inférieures à 2 %. Quels seront les moyens mis en œuvre pour créer une armée d'hommes semblables à monsieur Delson ?

SOFIA MAKINE : La chose la plus importante est de conserver monsieur Delson dans le meilleur état possible le plus longtemps possible. C'est notre priorité numéro un. Tant qu'il sera vivant, notre grand projet le sera aussi. Aujourd'hui, nous sommes très fiers de pouvoir compter sur lui pour exécuter des missions de la plus grande valeur. Bien sûr, beaucoup d'individus se questionneraient sur la moralité liée à l'exercice d'un tel pouvoir sous les ordres d'une nation comme la nôtre. Quelle que soit cette nation, d'ailleurs. Mais Georges Delson est différent. Les travaux psychologiques menés sur lui, avec lui, nous permettent de poursuivre nos efforts en gardant espoir. Combien auraient pu encaisser aussi bien que lui tout ce qu'il a vécu au cours des derniers mois ? C'est fort difficile à dire, mais je suppose que la réponse est *très peu*. Je crois pouvoir affirmer que Georges est heureux avec nous. Bien entendu, il n'est pas au courant de notre projet militaire. Moins il en saura, et mieux ce sera pour lui. Nous ne pouvons risquer qu'il s'enlève la vie, ce qui réduirait à néant nos activités. C'est pourquoi le premier moyen à mettre en œuvre pour créer cette armée de clones humains est d'offrir à Georges la vie la plus heureuse qui soit, de lui donner tout ce qu'il veut et plus encore, afin que sa coopération soit totale.

— Très bien. Je comprends qu'il est l'élément essentiel de toute la démarche. Supposons que cette priorité des priorités soit parfaite-

ment respectée et que vous commenciez à agir sur les prélèvements de ses cellules afin de commencer le clonage... Vous aurez alors besoin de corps de femmes pour accueillir les embryons artificiellement créés et les mener jusqu'à leur terme en toute sécurité. Comment organiserez-vous cela ?

— Nous sommes à construire un immense hôpital pour accueillir des femmes qui y viendront sur la base du volontariat. Il s'agira pour elles d'une expérience médicale rémunérée. Nous regrouperons au même endroit les femmes veuves, les femmes sans abri, les femmes seules... Nous aurons recours à l'immigration, s'il le faut, ainsi qu'à l'aide de la Chine qui peut nous fournir des ventres en très grand nombre. Un projet de cette taille, monsieur Lazlov, nécessite des moyens colossaux... Tous les embryons cultivés seront implantés dans ces mères porteuses. Dès leur entrée dans le circuit de reproduction par clonage, ces femmes seront suivies par nos médecins et ne seront jamais mises au courant de la réalité. Officiellement, elles loueront leur ventre pour augmenter la démographie du pays. Une fois le clone venu au monde, elles pourront soit accepter de reconduire leur engagement pour une autre période de gestation, soit nous quitter. Elles ne verront jamais leur progéniture, qui demeurera la propriété de l'État. Une fois que les mères porteuses sortiront du circuit, elles ne devront en aucun cas divulguer l'existence de ce projet, sous peine de trahison et d'emprisonnement à vie, tant pour elles que pour les membres de leur famille respective. La sécurité de l'État n'a pas de prix.

— En fait, elles seront rémunérées comme s'il s'agissait d'un contrat de travail à durée déterminée... Est-ce bien cela ?

— Exactement ! Elles seront logées, nourries et soignées gratuitement. Elles recevront aussi une somme d'argent déposée dans un compte d'épargne dont le fruit ne leur sera versé que lorsqu'elles quitteront notre hôpital.

— Si vous dites que les chances de succès sont inférieures à 2 %, combien de mères porteuses seront nécessaires pour créer une dizaine de répliques de monsieur Delson, par exemple ?

— Selon les chiffres que nous connaissons, pour atteindre le résultat de dix clones en bonne santé, il faudra un minimum de cinq cents gestations, car la plupart se solderont par un échec... une fausse couche ou une monstruosité. Ainsi, pour obtenir cent clones, il ne

nous faudra pas moins que cinq mille gestations. Ces chiffres sont des approximations, car une fois encore, toutes les grossesses ne seront pas menées jusqu'à leur terme. Bien sûr, nous espérons que la mise en pratique sera plus heureuse que la théorie.

— Vos premières estimations donnent un aperçu de ce qui deviendra une véritable ville de femmes enceintes ! Car pour créer une armée adulte, elles devront toutes tomber enceintes en même temps. Donc, pour une troupe de mille hommes, il faudra cinquante-mille femmes ?

— Je vois que vous avez appris à compter, Victor, et je m'en réjouis pour vous. Actuellement, vous savez très peu de choses sur la manière dont nous nous y prendrons pour renverser les États-Unis et changer les pôles de pouvoir de ce monde... Voyez ce que monsieur Delson peut faire à lui seul... Tout ! Ou presque... Une armée dont chaque soldat serait semblable à lui n'aurait nul besoin d'être nombreuse pour parvenir à faire s'effondrer un régime totalitaire comme les États-Unis ! Quelques hommes suffiraient. Je ne peux parler avec vous du plan imaginé par le colonel Aliocha, car il doit demeurer secret, mais vous tomberiez par terre si je ne vous en disais que quelques mots. Aliocha est un génie ! Si vous ne le savez pas encore, moi je vous le dis.

— Quand débiteront les travaux de construction de cette mégastucture pouvant accueillir ces milliers de femmes ?

— Ils ont déjà débuté, et ce, dans le plus grand secret. À moins de deux mille kilomètres de Moscou, nous avons commencé l'aménagement de l'ancienne mine d'Iekaterinbourg, dont les vastes couloirs s'étendent sur des kilomètres. De plus, la mine se trouve à deux-cents mètres sous la surface du sol. L'endroit est spacieux et parfaitement indétectable. Nous y serons installés comme dans un véritable hôtel cinq étoiles ! Il ne sera même pas nécessaire de peindre les murs, car mère nature s'en est chargée pour nous et le décor est extraordinaire.

— Oui, j'ai déjà vu ce lieu. Effectivement, c'est très beau. Les murs sont de toutes les couleurs ! Mais il faudra en interdire l'accès pour garder le secret sur la nouvelle vocation de la mine...

— Nous y avons placé une belle affiche, il y a plusieurs mois : *Défense d'entrer. Risque d'éboulement de la mine.*

— Ah, parfait ! Et le recrutement des femmes est-il commencé, lui aussi ?

— Effectivement, si nous voulons respecter l'échéancier, nous devons synchroniser nos actions... Disposer du plus grand nombre de ventres dès que la Maison des Mères sera prête à les accueillir. Pour le moment, nous avons une centaine de mères sous surveillance. Nous avons introduit en chacune d'elles un embryon qui se porte très bien et qui pour l'instant, est invisible. Que dites-vous de cela ?

— C'est prodigieux ! Et les femmes n'en savent rien ?

— Absolument rien ! Monsieur Lazlov, il y a un point que vous oubliez d'aborder, un point qui concerne les bébés eux-mêmes.

— Ah oui, lequel ?

— L'éducation que nous leur prodiguerons.

— J'allais y venir... Excusez-moi de ne pas sembler vif d'esprit, mais étant donné que je découvre l'ampleur du projet au fil de notre discussion, j'essaie d'intégrer toutes ses particularités à mon rythme. Et je dois dire que c'est difficile, car avec tous ses conflits moraux, tous les tabous qu'il détruit, il dépasse l'entendement...

— Il n'y a pas de conflit, monsieur Lazlov. Il y a juste un avenir meilleur. Y compris pour les Américains dont nous nous soucions également dans notre démarche.

— Et donc, cette éducation ? Quels seront sa nature et son objectif ? Et quand cette armée sera-t-elle fonctionnelle ? Il faudra bien que ces soldats soient des adultes... et ils ne le seront pas avant l'âge de quinze ou seize ans ! Je comprends donc que l'objectif de votre projet est à des années devant nous...

— En effet, vous commencez à comprendre...

— Et alors, cette éducation ?

— Je laisserai au colonel Aliocha le soin de vous en parler...

Georges était seul dans son lit. Il s'était réveillé et n'arrivait plus à dormir. Il se leva afin de se diriger vers les toilettes, et s'assit sur la cuvette qui se trouvait devant le lavabo, face au miroir. Comme la chambre, la pièce était très sombre, mais tout doucement, ses pupilles commençaient à distinguer les choses autour de lui grâce au très faible faisceau de lumière qui jaillissait du détecteur de fumée collé au plafond du couloir voisin. C'est à ce moment que l'inattendu se

produisit : Georges pouvait voir son reflet dans le miroir !

Instinctivement, il toucha ses bras, sa tête et tout son corps pour être bien sûr de ce qu'il distinguait. Vite, il se leva et alluma la lampe murale... IL ÉTAIT LÀ ! En chair et en os, aussi visible que n'importe quel être humain. « Oh mon Dieu ! Mais que s'est-il passé ? » s'interrogea-t-il. Il était presque en état de choc... et heureux, car son cauchemar étant terminé, il allait enfin pouvoir reprendre une vie normale. Tout en examinant son dos et les autres parties de son être dans la glace, il souriait comme un enfant. Voilà deux ans qu'il n'avait pas vu son corps ! Alors, c'en était terminé. Le sort était brisé. Exultant, il voulait s'habiller, mettre l'une de ses plus belles montres et aller faire un tour dans sa *Lamborghini*, mais revint vite à la réalité...

En effet, ce soudain retour à la normale ne ferait sans doute pas l'affaire de tout le monde. Le temps d'un instant, Georges avait oublié qu'il n'était pas dans son condo de Griffintown à Montréal ou au *Queen Elizabeth*... Il était dans une prison dorée de Moscou, où on le retenait en otage. Il devait honorer les missions que lui confiait la Russie, des missions que seule son invisibilité lui permettait de mener à bien. Quelle serait son utilité maintenant qu'il ne pouvait plus compter sur cet avantage qui lui donnait tant de valeur aux yeux de ses géoliers ?

Il reprit le chemin du lit et s'allongea, non sans se féliciter d'avoir insisté pour que sa chambre ne soit pas surveillée. Autrement, on aurait sans doute déjà fait irruption dans la pièce pour se saisir de lui. « Et que m'aurait-on fait subir ? » se demanda-t-il. Sans son invisibilité, il devenait inutile pour ses patrons. Sofia Makine devrait mettre un terme à ses recherches... Le maréchal Alekseï Kirilenko verrait tous ses espoirs tomber à l'eau et l'intérêt de la grande Fédération de Russie pour monsieur Delson s'estomperait jusqu'à disparaître complètement.

Au final, le sourire et la joie de Georges n'avaient duré qu'une minute. Lorsque le soleil se lèverait, qu'adviendrait-il du riche maître des lieux, de ses montres, de ses voitures... de sa vie ? Il ne serait plus le bienvenu parmi son entourage qui misait tellement sur lui. Redevenu le commun des mortels, quel sort l'attendait ? Ils lui reprendraient tout, sans aucun doute, et tenteraient de comprendre l'origine de ce malheureux bouleversement. Ils feraient sur lui des

prélèvements, des piqûres et des analyses qui aboutiraient sûrement au néant. Ne représentant plus aucun intérêt pour eux, ils devraient s'en débarrasser...

À ce sujet, Georges ne se voyait pas être raccompagné à l'aéroport de Moscou avec sa valise et quelques beaux souvenirs achetés à la boutique, pas plus qu'il ne s'attendait à des embrassades de la part de madame Makine et du colonel Aliocha. Il lui paraissait très évident que les choses ne se passeraient pas du tout ainsi. L'homme de Griffintown paniquait à l'idée de ce qui l'attendait au cours des prochaines heures. « Sans doute la mort », redouta-t-il. Au terme de quelques heures de réflexion, résigné, il se tourna vers la fenêtre que les premiers rayons du jour traversaient. Au fil des minutes, alors qu'il avait éteint toutes les lumières pour ne plus le voir, son corps apparaissait... Musclé, mince, et désespérément visible. Il se livra au sommeil comme le condamné qui, ayant accepté son exécution prochaine, s'abandonne à la vie. C'en serait bientôt fini du petit assureur montréalais.

À peine deux heures plus tard, lorsqu'il se réveilla, le souvenir du drame qui s'était produit lui revint aussitôt à l'esprit. C'est pourquoi il se redressa vite sur le matelas, pendant que son drap glissait sur sa poitrine... Miracle ! Son corps n'était pas là ! « J'ai rêvé !!! J'ai rêvé !!!! » cria-t-il. Il était tellement soulagé qu'il en pleurait presque. De nouveau, il se leva et se posta devant le miroir de la salle de bain. Aucun reflet ! Il passa en revue tout son corps invisible... À sa très grande satisfaction, pas un centimètre de peau ne pouvait être vu.

Ce matin-là, il mangea comme un ogre. Après quoi, il plongea dans sa superbe piscine et s'endormit un peu au soleil avant d'aller couvrir ses mains et sa tête à l'aide des gants et du masque fabriqués pour lui par Sofia Makine. Un peu avant midi, il embarqua à bord de sa *Lamborghini*, regarda l'heure sur sa *Rolex* en or *Yacht Master II* sertie de diamants et quitta son château pour une promenade qui dura toute la journée. Il ne revint chez lui qu'à la tombée de la nuit.

Dans le courant de l'après-midi, il repensa à ce terrible cauchemar. Personne, y compris lui, ne connaissait l'origine de son invisibilité. Tout le monde, y compris lui, ignorait si elle était permanente ou pas... Cette question sans réponse le hanta longuement, jusqu'à ce qu'il eût l'idée de s'enfuir le plus rapidement possible, afin d'éviter que son cauchemar se réalise. Cette décision était d'autant plus pertinente qu'il n'avait pas rêvé. Son corps avait incontestablement

réapparu durant quelques heures... Le malheureux avait juste réussi à se convaincre du contraire.

Lors d'une nouvelle mission, Georges ouvrit la porte et trouva sa cible endormie. Lorsque celle-ci se réveilla, elle s'agita, puis se leva pour aller refermer. L'intrus avait eu le temps d'entrer sans la moindre difficulté. Il aurait pu aussi honorer sa mission et sauter sur sa cible sans plus attendre, mais il en avait été incapable... Stéphane Laroche se tenait debout devant lui. Dans cette cabine de train où il croyait trouver un inconnu, il était là, en plein devant elle, à se demander ce qu'elle faisait là et comment il pourrait se manifester pour lui signifier sa présence...

Stéphane se rallongea et tira la mince couverture sur elle. C'était le milieu de la nuit. Il y avait plusieurs jours, déjà, qu'elle était dans le train. Ses paupières se fermèrent. Georges choisit cet instant pour s'asseoir sur le bord de la couchette, juste à ses côtés. Il toucha ses cheveux, puis posa délicatement ses doigts sur le côté de sa tête et la caressa doucement... Elle rouvrit les yeux et posa sa main sur celle de son visiteur.

— Georges, c'est vous ?

— Oui.

Stéphane se redressa en position assise.

— Mais comment saviez-vous que j'étais ici ? Que faites-vous en Russie ? Comment allez-vous ? Qu'allons-nous faire ? Quelqu'un m'a dit que vous me trouveriez dans ce train...

— Stéphane, dit Georges, je suis tellement heureux de vous retrouver ! Nous avons tellement de choses à nous dire...

La passagère du Transsibérien étant maintenant bien réveillée, les deux Québécois entamèrent la discussion...

— Lorsque j'ai reçu votre message texte, expliqua Stéphane, j'ai tout de suite pensé que vous m'appeliez à l'aide !

— De quel message texte parlez-vous, Stéphane ?

— Celui dans lequel vous m'avez appris que vous étiez détenu en Russie contre votre volonté...

— Stéphane, je ne vous ai jamais envoyé de message texte ! Je ne comprends pas. Je suis prisonnier ici, en quelque sorte, parce que je

suis invisible, mais j'ai réalisé que je devais fuir, car je ne suis pas en sécurité... Qui a bien pu vous envoyer ce message? Je n'en ai aucune idée... Que faites-vous dans le Transsibérien?

Stéphane raconta l'épisode de son arrivée à Moscou et fournit le plus de détails possible sur la femme à moto qui l'avait sortie de son mauvais pas...

— Elle m'a dit que vous me trouveriez... Elle savait donc la raison de ma venue! Les autres aussi, d'ailleurs. La connaissez-vous? Une femme à moto qui parle français avec un fort accent et qui est au courant de votre existence...

Georges avait beau chercher dans sa mémoire, cette description ne lui disait absolument rien. Sans l'avouer à Stéphane, il se demandait pourquoi le colonel Aliocha voulait se débarrasser d'elle. Car c'était sa mission: Georges devait l'éliminer. Aliocha savait-il que ce dernier la connaissait et que de ce fait, il ne pourrait jamais la tuer? Était-ce un test de loyauté? Le cerveau de l'homme invisible était en ébullition...

— En tout cas, je suis heureuse de voir que vous êtes en bonne santé! Enfin, je ne choisis pas vraiment le bon verbe! plaisanta Stéphane.

Toujours assis sur le bord de la couchette, Georges l'enlaça tendrement. Elle posa sa tête sur son épaule, puis il l'embrassa plusieurs fois sur les cheveux.

Chacun se remémorait les événements du G7, à La Malbaie... Stéphane s'étonna de tout ce qui s'était passé depuis leur séparation au Manoir Richelieu. Que Georges ne fût pas devenu invisible par hasard, mais parce qu'il avait servi de cobaye lors d'une expérience russe menée en sol canadien. Elle n'en revenait pas! Georges lui parla de l'endroit où il vivait, de ses nombreuses possessions, des examens médicaux qui le fatiguaient, puis, écoutant son cœur, il lui confia qu'il pensait ne jamais la revoir.

— Vous avez tellement fait pour moi, Stéphane. Vous m'avez sauvé! Bien sûr, vous ne saviez pas ce qui allait m'arriver, car on vous mentait, mais vous avez pris tous les risques afin qu'aucun mal ne me soit fait. Je vous suis tellement redevable... Je ne vous remercierai jamais assez.

— Non, Georges, vous vous trompez... Au Manoir Richelieu, je n'ai pas réussi à vous sauver. Lorsque vous avez reçu une balle dans le dos et alors que vous étiez soigné par des gens qui prétendaient œuvrer

pour les Services secrets canadiens, vous m'avez demandé d'enlever votre masque et de tenir votre main... Vous êtes mort dans mes bras, Georges... Votre corps a réapparu. On vous a fait des électrochocs et votre cœur est reparti. C'est à ce moment qu'on m'a sommé de quitter les lieux. Je suis donc rentrée à Montréal. Lorsque j'ai reçu le message texte, j'ai cru que vous aviez besoin de moi et je n'ai pas hésité une seconde à venir jusqu'ici, parce que depuis notre séparation, je ne pense qu'à vous. Je me demande toujours où vous êtes, si tout va bien, si personne ne vous fait de mal...

Ému par ces confessions, Georges posa ses mains sur les joues de Stéphane et l'embrassa à plusieurs reprises. Il aimait le contact de ses lèvres. Il se souvenait des sentiments qu'il avait pour elle, l'année d'avant, alors qu'il était à des années-lumière d'imaginer ce qui l'attendait. Hans Baumann ne lui avait pas dit qu'il était mort dans ses bras... Les deux s'embrassèrent encore, puis Stéphane se rallongea, fit un peu de place à l'homme invisible et enleva le peu de vêtements qui la couvraient.

Quand les deux amants se réveillèrent au petit matin, Georges avoua qu'il était très heureux d'être là, avec elle. Stéphane aurait aimé le dévorer du regard, mais ne le pouvait pas, ce qui ne fut pas sans les faire rire. Elle utilisait donc ses mains pour remplacer ses yeux. Leurs échanges étaient chargés d'émotion et ils se touchaient presque constamment. Une manière de rattraper le temps perdu ou peut-être, de stocker de l'affection, eux qui ignoraient ce qu'il adviendrait au cours des prochaines heures...

La policière s'habilla pour aller acheter de quoi manger dans le wagon-restaurant du Transsibérien. Ce faisant, elle pria Georges d'excuser son allure, expliquant qu'elle n'avait plus aucun bagage, qu'elle portait les mêmes vêtements depuis presque une semaine et qu'elle devait les laver dans le microscopique lavabo des toilettes au fond du couloir. Lorsqu'elle rentra dans la cabine avec le petit déjeuner, une bonne vingtaine de minutes plus tard, une demi-douzaine de vêtements *empruntés* par Georges dans diverses cabines où les occupants dormaient encore reposaient sur le lit.

—Aujourd'hui, je ne serai pas tout seul à me promener nu ! s'exclama-t-il en riant de sa propre plaisanterie.

Au menu : café, tartines, confiture et croissants. Après ce festin,

Georges prit un air plus grave que Stéphane, bien entendu, ne pouvait déceler.

— Stéphane, dit-il, c'est moi qui ai poussé Kim Goyette par la fenêtre et qui ai contraint Jim Lambeer à tuer Réal Tanguay. Pour vous venger. C'est aussi moi qui ai tué le secrétaire général de l'OTAN... Je suis responsable de plusieurs crimes dont vous avez sans doute entendu parler.

— Mon Dieu, Georges... Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce qu'hier soir, je ne savais pas que je vous trouverais dans cette cabine...

Stéphane réfléchit quelques secondes avant de lancer :

— Vous êtes venu pour me tuer !!!

— Oui, avoua Georges, mais je ne le ferai pas, car je vous aime. Je suis prisonnier de ma condition et j'ai été enlevé par ce pays pour accomplir des missions servant ses intérêts. Je suis obligé... Sinon, Dieu sait ce qui va m'arriver. Pour le reste du monde, je n'existe pas ! Je suis porté disparu. Il y a deux jours, j'ai rêvé que je réapparais-sais... Que croyez-vous qu'il adviendra si jamais une telle chose se produit ! Je pense que je serais éliminé, d'une façon ou d'une autre. Je ne savais pas comment me sortir de cette situation, alors j'ai fini par l'accepter... Mais après ce cauchemar, j'ai eu comme un moment de lucidité. Je dois fuir le plus vite et le plus loin possible !

— Qui vous a demandé de me tuer ?

— Le maréchal Alekseï Kirilenko, un militaire qui veut faire s'effondrer l'Amérique, pour que la Russie prenne sa place.

— Sait-il que nous nous connaissons ?

— Je me suis posé la même question. Si c'est le cas, il teste peut-être ma loyauté... Mais je veux disparaître avec vous et ne plus jamais revoir ces gens. Le problème, c'est qu'on ne sait pas qui nous a réunis dans cette cabine...

— Réfléchissons... le colonel vous demande de me liquider, donc il me connaît. Comment sait-il que je suis à bord du Transsibérien ? C'est peut-être la femme à la moto qui le lui a dit ! Vous apparaissez et vous découvrez que je suis votre cible... C'est très confus, je ne comprends pas. Depuis quand êtes-vous dans le train ?

— Depuis hier soir. Je suis monté à Taïchet.

— Quelqu'un vous a déposé à la gare ?

— Oui.

—Est-ce que d'autres personnes que vous sont montées dans le train ?

—Non. Lors de chacune de mes missions, on me dépose à un endroit et on me récupère à un autre...

—Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres personnes qui étaient ici avant que vous montiez. Il faut descendre du train le plus rapidement possible, Georges. Quel est l'arrêt où on doit vous récupérer ?

—Irkoutsk. Nous y serons dans l'après-midi. Stéphane, je n'ai pas envie de tout cela après ce qui s'est passé entre nous hier. Nous devons trouver une solution pour nous enfuir sans laisser de traces.

—Le problème, c'est que nous ne savons pas précisément qui est à nos trousses...

—On sait que le colonel veut se débarrasser de vous. On ne sait pas qui est la femme à la moto et on ne sait pas si nous sommes seuls dans ce train. Finalement, tout ce que nous savons, c'est que je dois sortir à Irkoutsk et que vous devrez avoir disparu à ce moment-là...

—Pourquoi veut-on me tuer ?

—Parce que vous me connaissez, j'imagine, déplora Georges, visiblement dépité.

—En l'absence d'explications plus concrètes, nous devons organiser ma disparition, proposa Stéphane.

—Nous allons nous séparer, alors...

—Quel autre choix s'offre à nous ? Aucun... Pour ne pas éveiller les soupçons, il faut agir comme si votre mission était accomplie. Nous pourrions nous revoir après. Il faut élaborer un plan... Une fois que vous serez rentré à Moscou, quel sera votre programme ? Une nouvelle mission, j'imagine ! Où ? Qui sera la cible ?

—Le colonel m'a dit qu'une mission très importante m'attendait à Osaka dans un peu plus d'une semaine. Qui sera la cible ? Je ne le sais pas... Il m'a dit qu'il entrerait en contact avec moi et que j'aurais l'information cinq secondes avant d'agir.

—À Osaka... Oh, mon Dieu !

—Quoi ?

—Votre cible... c'est le président des États-Unis ! Il sera à Osaka pour le G20 !

Après une minute de silence, Stéphane reprit en disant :

— Vous vous rendrez au G20, comme prévu, et moi aussi. Nous nous retrouverons là-bas. J'ignore comment, mais je me manifesterai et vous me verrez. J'ai encore quelques jours pour réfléchir à la question. Lorsque le train s'arrêtera, vous en descendrez. Nous mettrons ma cabine en désordre et je monterai sur le toit du wagon. Vous direz que vous m'avez jetée hors du train durant la nuit. Ils ne sauront pas où chercher mon corps, car nous avons parcouru presque mille cinq cents kilomètres depuis que vous êtes monté à bord. Restez vague sur le temps qu'il vous aura fallu pour vous débarrasser de moi. Je descendrai du train à l'arrêt suivant et ensuite, je me rendrai à Vladivostok par mes propres moyens. Là, je trouverai un bateau pour gagner Osaka. Je sais que sur le papier, cela semble compliqué, mais il n'y a aucune raison que cette idée ne fonctionne pas. Quand nous nous retrouverons là-bas, j'aurai eu suffisamment de temps pour imaginer un plan efficace et mettre fin à cette situation.

— Vous avez raison... Reculons pour mieux bondir !

Georges saisit Stéphane et la serra dans ses bras. Ils s'étreignirent ainsi jusqu'à ce que le train arrive à la gare d'Irkoutsk. Avant l'arrêt, l'homme de Griffintown aida sa compagne à monter sur le toit du wagon. Comme à ce moment le Transsibérien, qui n'allait déjà pas très vite, avait ralenti sa course, il leur fut facile d'ouvrir la porte arrière du wagon sans faire de bruit, ce qui aurait pu alerter les rares occupants des cabines voisines. Avant de se séparer, le couple s'embrassa une dernière fois, puis dans un même souffle, les deux se dirent *Je t'aime*. « On se voit à Osaka ! Ça va fonctionner... On se voit dans quelques jours », promit Stéphane. Georges lui répondit qu'il la trouverait là-bas.

La gare approchant, Georges mit la chambre sens dessus dessous, comme il avait été convenu. Moins de dix minutes plus tard, le train s'arrêta à la gare d'Irkoutsk. D'en haut, Stéphane vit quelques personnes descendre avec leurs bagages. Si elle était persuadée que Georges était du nombre, elle faillit tomber à la renverse lorsqu'une *Kawasaki 1300* noire parvint à la hauteur du wagon. Elle se dit que Georges devait être tout aussi surpris, car elle lui avait bien décrit cette moto. Son étonnement redoubla lorsqu'elle entendit la même femme qu'elle avait vue à Moscou lancer à Georges : « Montez ! »

Sept heures plus tard, Stéphane quitta le Transsibérien, alors qu'il effectuait un arrêt à la gare d'Oulan Oude, après avoir contourné le sud du lac Baïkal. Elle avait réussi à dormir un peu. Malgré le stress engendré par les révélations de Georges, elle arrivait à garder un certain sang-froid. Se sentant désormais totalement liée à cet homme, elle savait que ses sentiments étaient partagés. Elle en avait la certitude, car leur nuit d'amour avait été très intense sur le plan émotionnel. Un moment parfait.

Maintenant qu'ils étaient séparés, elle songeait qu'il avait été reconduit à Moscou par ses protecteurs ou plutôt, ses ravisseurs. Il pensait sans doute à elle en se demandant où elle pouvait bien être, si elle était en sécurité et si elle parviendrait, comme ils se l'étaient promis, à le retrouver au Japon, en plein sommet international. Stéphane se posait les mêmes questions... Aussi, elle ne devait pas perdre de temps, car elle était très loin du lieu de rencontre.

Pour atteindre sa destination, elle devrait être en pleine possession de ses moyens. C'est pourquoi elle décida de s'accorder une bonne dizaine d'heures de sommeil profond, histoire d'être en pleine forme. Elle se rendit donc devant la gare d'Oulan Oude, où on trouvait plusieurs hôtels. Elle choisit celui qui semblait répondre le mieux à ses critères de confort. N'ayant pas de téléphone cellulaire pour consulter *TripAdvisor*, elle se fia à l'écriteau *English Spoken* collé sur la porte de l'établissement. Elle entra et quelques minutes après avoir payé sa chambre avec les billets remis par sa salvatrice, elle s'effondra d'épuisement sur le lit deux places.

Par précaution, elle avait empilé plusieurs objets fragiles près de la porte, tels cafetière, tasses et verres, de sorte que si un intrus avait l'idée de s'infiltrer dans sa chambre durant son sommeil, le fracas causé par la vaisselle tombant au sol la réveillerait. Dix heures plus tard, elle récupéra les composants de son système d'alarme improvisé et se fit un bon café.

La première étape de son plan consistait à utiliser le seul poste Internet mis à disposition, lequel se trouvait à l'entrée de l'hôtel, non loin de la réception et de la salle où étaient servis les petits déjeuners dès six heures le matin. S'approchant du poste informatique, Stéphane nota que les touristes étaient peu nombreux. En fait, elle était seule. La

réceptionniste, une femme au visage très rond et très rouge, la regardait en lui souriant. Elle donnait l'impression de la surveiller, un peu comme on examine un animal exotique dans un zoo. La Montréalaise cliqua sur *Google Chrome* et laissa son hôtesse l'observer librement.

Trois mille quatre cent soixante-dix-sept kilomètres séparaient Vladivostok d'Oulan Oude ! Stéphane ne s'attendait pas à autant... La pauvre était littéralement paumée au beau milieu de la Russie. Elle comprenait maintenant mieux la curiosité de la réceptionniste à son endroit. À partir de Vladivostok, un ferry permettait de traverser la mer du Japon et d'arriver au port de Sakaiminato, au pays du Soleil levant. Deux jours de traversée ! Ensuite, il fallait franchir deux cent soixante et onze kilomètres en voiture pour gagner Osaka, ville hôtesse du G20 de 2019.

Après un court calcul, Stéphane estima que son périple durerait toute une semaine. Autre problème : elle ne disposait pas d'un visa pour entrer librement au Japon. Les larmes lui vinrent aux yeux... Le G20 avait lieu dans neuf jours ! Elle n'y arriverait sans doute pas... Il lui fallait de plus une voiture et de l'essence, mais le montant d'argent contenu dans l'enveloppe fondait comme peau de chagrin. Elle prit quelques notes, puis remonta à la chambre, totalement déprimée.

Dès qu'elle y fut, elle décida de se recoucher. À nouveau, elle installa son système d'alarme de fortune, se dirigea vers le lit, s'allongea et s'endormit en quelques secondes à peine. Elle fut réveillée en pleine nuit, vers trois heures du matin, par un fracassement de verre et de porcelaine. Très vite, la lumière du couloir envahit la chambre et Stéphane se leva en criant : « Qui est là ? » Une femme lui répondit aussitôt en français :

— Oh, mon Dieu... Excusez-moi ! Pardon ! La réceptionniste m'a remis cette chambre et j'ai ouvert la porte en pensant qu'elle était libre. Vraiment pardon ! Rendormez-vous, madame, je vais retourner à la réception pour obtenir une autre chambre... Excusez-moi encore !

Sous le choc, Stéphane ne répondit pas. Après que la porte se fût doucement refermée, la jeune femme retrouva son calme et se glissa sous les draps. Fort peu de temps après, elle se rendormit. Trois ou quatre heures plus tard, ses paupières s'ouvrirent et elle était en pleine forme. Se sentant beaucoup mieux, elle avait les idées plus claires et était plus apte à raisonner et à faire face aux difficultés qui l'attendaient. En descendant l'escalier pour rejoindre la salle à manger, elle

se souvint de la visite inopinée qu'elle avait reçue au cours de la nuit. Du coup, elle s'étonna de ne pas avoir remarqué plus tôt que la femme s'était adressée à elle en français, ce qui lui semblait un heureux hasard vu l'endroit où elles se trouvaient. Comme elle pensait à cette dernière, elle reconnut sa voix lorsqu'elle l'entendit lui dire :

— Bonjour ! Excusez-moi encore pour cette nuit... Je suis désolée de vous avoir réveillée et aussi, de vous avoir effrayée !

Découvrant le visage de celle qui lui avait procuré toute une frousse, Stéphane lui répondit qu'il n'y avait pas de mal, que la réceptionniste s'était trompée et que ce genre de bévue pouvait survenir.

— S'il vous plaît, reprit l'étrangère, joignez-vous à moi et buvons un café ensemble... Vous me direz ce qui vous amène aussi loin de chez vous et je vous expliquerai la raison de ma présence ici...

Devant le sourire coupable de la femme d'une quarantaine d'années, Stéphane accepta l'invitation. Parler en français avec une personne sympathique lui faisait déjà beaucoup de bien. Elle alla donc se prendre une tasse de café, une cuillerée d'œufs brouillés et saisit l'orange qui trônait au sommet du plateau de fruits. Ce faisant, elle réfléchissait aux réponses qu'elle servirait dans un instant à son interlocutrice. Arrivée à la table, elle décida de parler la première.

— Qu'est-ce qui vous amène à Oulan Oude ? demanda-t-elle.

— Le climat et la joie de vivre !!! répondit la femme en riant

Réponse qui amusa Stéphane, car situé au beau milieu de nulle part, Oulan Oude était loin de correspondre à cette description.

— Et vous ? enchaîna la femme qui ressemblait étrangement à Madonna.

— Je suis ici par accident. J'étais dans le Transsibérien et j'ai dû descendre, car toutes mes affaires ont disparu ! Quelqu'un me les a sûrement volées pendant que je dormais. Lors d'un contrôle, on m'a demandé de rester à la gare afin d'acheter un nouveau billet et de déclarer la perte de mes trucs. On m'a dit que cela pourrait prendre quelques jours avant de pouvoir remonter dans un train. J'ai donc retenu une chambre ici en attendant que tout rentre dans l'ordre...

— Vous êtes une touriste canadienne, n'est-ce pas ? Je reconnais votre charmant petit accent ! Vous vouliez aller jusqu'à Vladivostok pour faire la grande traversée du Transsibérien ?

— Exactement ! confirma Stéphane.

— C'est un superbe voyage ! Vous avez eu raison !

— Et vous qui êtes Française, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— La même chose que vous. Je voyage.... Seule et en voiture ! Cela me permet de m'arrêter quand je veux et de rencontrer des gens. J'ai la chance d'avoir cette liberté, car je ne travaille pas... Je suis une héritière qui dépense les sous de ses parents sans compter ! Comment vous appelez-vous ?

— Florence Carrel, mentit Stéphane en citant le nom qui figurait sur son faux passeport. Et vous ?

— Valérie De Latour.

Les deux femmes passèrent toute la matinée ensemble. Bien entendu, Stéphane ne perdait pas de vue son objectif de rejoindre Georges à Osaka. Aussi, entendait-elle quitter Oulan Oude le lendemain, après avoir loué une voiture avec l'argent qui lui restait. Or, son plan prit une autre direction lorsque Valérie De Latour lui fit une proposition qu'elle ne put refuser, non sans se promettre de rester sur ses gardes. Après lui avoir appris qu'il y avait un consulat du Canada à Vladivostok, Valérie lui suggéra d'appeler là-bas pour déclarer la perte de ses effets et retenir un billet d'avion pour Montréal. De plus, elle offrit de lui prêter de l'argent, ce qu'elle avait en grande quantité, pour lui permettre de s'acheter des vêtements. Stéphane n'aurait qu'à la rembourser à son arrivée au consulat.

Enfin, Valérie lui offrit de voyager avec elle dans sa voiture, jusqu'à Vladivostok. Voyant cette proposition d'un très bon œil, Stéphane accepta. Les deux passèrent donc le reste de la journée à chercher quelques nouveaux vêtements et à s'amuser. Le soir venu, elles dînèrent ensemble, burent un peu trop et, avant de se quitter, se donnèrent rendez-vous à six heures le lendemain.

À l'heure dite, elles embarquèrent à bord de la *Porsche 911 Carrera 4S* rouge de Valérie. Après seulement quelques minutes, Oulan Oude était loin derrière elles. Toute la journée, elles discutèrent et se racontèrent leur vie. Bien entendu, dans le cas de Stéphane, tout était faux. Au beau milieu de la Toundra, le bolide allemand filait à toute allure. Il faut dire que les voitures n'étaient pas nombreuses.

Comme les deux femmes se relayaient au volant, le moteur put ronronner jusqu'à plus tard le soir, ce qui permettait à Stéphane de gagner du temps. Plus vite elle serait à Vladivostok, plus de temps elle aurait pour trouver une manière d'entrer au Japon. Ce périple en voiture de plus de trois mille kilomètres avait quelque chose de très

plaisant pour elle. C'était tout de même une sacrée aventure et elle remerciait le ciel d'avoir mis Valérie sur sa route pour l'aider à en finir avec toutes les difficultés qu'elle rencontrait depuis son arrivée en Russie. Elle était d'avis que sa nouvelle amie, qui n'éprouvait aucune crainte à traverser seule le plus grand pays du monde, était une femme incroyable, sans peur, très autonome, indépendante et très forte. Elle avait aussi un petit grain de folie qui ajoutait à son charme. Quant à sa ressemblance avec Madonna, elle était aussi frappante qu'amusante ! Bref, Stéphane venait de rencontrer une personne qu'elle estimait déjà beaucoup. Sans compter que cette même personne la conduisait sur les chapeaux de roues là où elle voulait aller.

Au bout de quatre jours de route au cours desquels des dizaines de paysages à couper le souffle s'étaient succédé, la *Porsche* stoppa sa course devant la porte du consulat du Canada à Vladivostok. Les deux voyageuses se regardèrent avec satisfaction, fières de leur accomplissement. Stéphane était pleine de reconnaissance envers Valérie, qui elle, la contemplait avec des yeux empreints de bonheur.

— Et voilà ! lança fièrement cette dernière.

— Je ne te remercierai jamais assez ! C'est incroyable ce que nous venons de faire ! Tu es incroyable, Valérie !

Cela dit, Stéphane la pria de l'attendre pendant qu'elle serait dans le consulat afin de signaler la perte de ses bagages et procéder à un retrait d'argent pour rembourser son prêt et sa part des dépenses depuis leur rencontre. Valérie promit d'attendre, mais lorsque Stéphane ressortit du consulat, la *Porsche* n'était plus là. Dommage... la Montréalaise aurait bien aimé prendre sa bienfaitrice dans ses bras et lui dire au revoir.

À l'agent consulaire, elle avait déclaré la perte de ses bagages et de ses vrais papiers, laissant ainsi une trace officielle de sa présence en sol russe. Elle était à nouveau seule, mais avait beaucoup progressé dans son projet de rejoindre Georges dans quatre jours à Osaka, pour ensuite disparaître avec lui.

Était-ce en raison de son année sabbatique ? De sa trop longue absence des milieux policiers ? Toujours est-il qu'à aucun moment, Stéphane n'avait pensé que le voyage jusqu'à Vladivostok avait été *organisé*. À aucun moment, elle ne s'était étonnée de cette coïncidence... Alors qu'elle n'avait plus rien et qu'elle se retrouvait devant un but inaccessible, voilà que la solution s'était présentée comme par

enchantement ! Jamais elle n'avait songé à remettre en cause ce troublant hasard.

Elle était à des années-lumière d'imaginer que sa nouvelle amie était l'une des personnes les plus dangereuses de Russie et qu'elle s'amusait avec elle comme un chat avec une souris. Il n'y avait pas de Valérie De Latour. Les billets contenus dans l'enveloppe qui lui avait été remise à Moscou étaient marqués. Aussi, dès qu'ils avaient été déposés à la banque par l'hôtel d'Oulan Oude, une petite lumière s'était allumée sur l'ordinateur de la femme à la *Porsche* rouge, Kira Kursk.

Assis seul au bord de la piscine, Georges contemplait l'eau claire dans laquelle le soleil déposait mille pépites d'or. Toutes ses pensées allaient vers Stéphane. Même s'il était inquiet, il savait qu'elle était très débrouillarde et que ses chances de réussite étaient grandes. Il avait raconté au colonel Aliocha qu'il s'était débarrassé d'elle en la jetant hors du train, ce qui n'était pas vérifiable par son employeur, évidemment, vu la trop grande distance à parcourir pour espérer retrouver le corps...

Georges envisageait toutes les difficultés que Stéphane était susceptible de rencontrer au cours de son voyage. Aurait-elle assez de temps ? D'argent ? De force ? Et si elle y parvenait, la retrouverait-il à Osaka ? Comment ? Bref, cent questions sans réponses tournaient en boucle dans son esprit. Heureusement, son invisibilité dissimulait son anxiété aux caméras thermiques qui suivaient ses moindres déplacements partout dans la propriété.

Plusieurs fois dans la journée, il élaborait toutes sortes de plans pour fuir. Il se disait, par exemple, qu'il n'était pas obligé d'attendre d'être à Osaka pour fuir. Il pouvait très bien monter dans son *Aston Martin*, sortir du parc, se rendre dans le centre de Moscou, abandonner l'automobile et disparaître... Il n'aurait qu'à se débarrasser de son masque, de ses gants et de ses vêtements pour fausser compagnie à ses employeurs. Mais où irait-il avec absolument rien sur le corps ? Il avait donc quelques scénarios en tête, mais aucun ne lui permettait d'atteindre ses objectifs, dont celui de vivre en paix avec Stéphane. Chaque fois, il abandonnait son plan pour revenir à celui de Stéphane,

dont il ignorait presque tout. Elle lui avait dit qu'elle le retrouverait à Osaka et il devait lui faire confiance... Si cela ne fonctionnait pas, il pourrait toujours faire appel à l'un des plans qu'il avait imaginés pour parvenir à prendre un bateau ou un avion à destination du Québec. Une fois là, il ne lui resterait plus qu'à contacter sa bien-aimée.

Il pensait également au merveilleux moment qu'ils avaient passé dans le Transsibérien. Il n'aurait jamais cru que les choses se feraient si vite. Aussi, était-il très heureux de constater que ses sentiments pour elle étaient réciproques. Même en sachant qu'il était un meurtrier, elle l'aimait. Heureusement, il ne lui avait pas tout raconté... Et dire que sa prochaine cible serait sans doute le président des États-Unis ! Comment cela allait-il se passer ? Au beau milieu du sommet, alors que les vingt présidents seraient réunis autour de la table, il tordrait le cou de l'Américain ? Devant les caméras du monde entier ? Quel choc ! Le président mort, son poste ne resterait vacant que quelques heures et comme la constitution américaine l'indique, un intérimaire occuperait très vite le fauteuil avant la venue d'un nouvel élu. Cela resterait toutefois dans l'histoire comme étant la plus incroyable démonstration de force : le président des États-Unis assassiné en direct, devant le monde entier, par une force invisible qui pour l'éternité, demeurerait impossible à identifier !

« De toute façon, pensait Georges, cet homme est le plus dangereux du globe et représente le peuple le moins aimé de la Terre. Il est temps d'en finir avec cette méthode de gestion des hommes et des ressources naturelles... Le pouvoir doit basculer, car les États-Unis sont en train de tout détruire et s'en fichent totalement. Le colonel Aliocha a raison quand il dit que le salut de notre espèce passe par l'anéantissement des États-Unis ! »

À ce chapitre, George partageait l'avis du colonel Aliocha. Pas parce qu'on lui lavait le cerveau du matin au soir pour justifier l'honorabilité des missions qu'on lui confiait, mais parce qu'il était entièrement d'accord avec cette affirmation. En revanche, il ignorait comment le colonel s'y prendrait pour enlever son pouvoir à l'Amérique. Mais à n'en point douter, il était assez intelligent pour y parvenir. De toute évidence avec l'aide de l'homme invisible, qui se trouvait au cœur même de l'action. Mais comment un homme, même invisible, saurait-il à lui seul accomplir un tel exploit ? Cela apparaissait impossible à Georges. Et pourtant, Aliocha avait un plan !

L'homme de Griffintown pourrait-il disparaître avec Stéphane et échapper au colonel? Était-ce vraiment ce qu'il devait faire? Sa destinée n'était-elle pas plus grande qu'une simple histoire d'amour? Lui faudrait-il choisir au dernier moment? Juste avant leur séparation, Stéphane et lui avaient convenu de se retrouver à Osaka et aussi, d'éviter le meurtre du président américain, si tel était l'objectif. En fin de journée, Georges en arriva à la conclusion que s'il ne parvenait pas à rejoindre Stéphane, il quitterait le sommet et fuirait. «Et s'il arrivait quelque chose à Stéphane? Si quelqu'un la tuait? Si une telle chose se produit, j'utiliserai mon pouvoir pour anéantir le coupable», se promit-il en jetant son verre de Champagne *Roederer* dans l'eau scintillante de sa pataugeoire de luxe.

Stéphane avait quatre jours devant elle. C'était bien plus qu'il n'en fallait pour traverser la mer du Japon, arriver à Sakaiminato, louer une voiture et se rendre à Osaka. La chance aidant, le consulat lui avait promis un nouveau passeport dans vingt-quatre heures, ce qui lui permettrait d'entrer au Japon sans la moindre difficulté. La Montréalaise s'était aussi renseignée sur les heures de départ du ferry : il y en avait huit par jour. Elle pourrait notamment voyager de nuit et arriver à Osaka la veille du sommet. Elle embarqua un peu avant dix-huit heures, munie d'un vrai passeport et d'un sac de vêtements propres. Elle avait même de l'argent. Le confort complet!

Stéphane était heureuse, malgré ce qui l'attendait au cours des prochaines heures... S'offrant un moment de repos à bord du bateau, c'était le calme avant la tempête. Ou peut-être pas. Peut-être qu'elle ne parviendrait pas à retrouver Georges. Dans cette histoire, il y avait presque autant d'espoir que de désespoir. Elle pensait aussi aux cinq derniers jours. Une épopée tellement folle! Et que dire de cette Valérie sortie de nulle part! Elle entendait encore les vrombissements de sa *Porsche*!

En quelques jours, la policière était passée à deux doigts de se faire enlever en pleine nuit par des inconnus, avant d'être sauvée in extremis par une étrangère à moto. Ensuite, elle s'était retrouvée dans le Transsibérien, d'abord dans une cabine, puis sur le toit d'un wagon, et avait quitté le train au beau milieu de la Russie à quelques

kilomètres de la Mongolie. Après quoi, elle avait parcouru presque quatre mille kilomètres en *Porsche* avec le sosie de Madonna. Enfin, elle traversait à présent la mer du Japon pour éviter le meurtre du président des États-Unis à Osaka. Montée officiellement dans l'avion à Montréal à destination de Moscou, elle était réapparue quinze mille kilomètres plus loin, une dizaine de jours plus tard !

Le ferry était plutôt confortable. Sur le pont, le soir tombait, et Stéphane profitait des derniers rayons du soleil. Après quelques minutes, elle se dirigea vers le restaurant où elle mangea légèrement, assise seule à une table pour quatre. Tout en dégustant son repas, elle regarda, par la fenêtre, le ciel et les lumières des autres bateaux qui croisaient le sien. Il n'y avait plus beaucoup de personnes autour d'elle. Au bout d'un moment, contre toute attente, un homme portant une casquette vint s'asseoir à sa table. Elle se tourna et dans un éclair de tonnerre s'écria : « Oh, *my God!!!* » Ensuite, elle se leva dans l'intention de frapper son vis-à-vis de toutes ses forces. Après avoir arrêté la course de son bras, celui-ci l'obligea à se rasseoir.

— Que faites-vous ici, espèce de rat ? rugit-elle. Je vais vous tuer ! Partez ou je vous tue !!!

L'homme n'était nul autre que Jim Lambeer, l'agent de la CIA à la retraite qui avait engagé Réal Tanguay pour l'agresser chez elle et qui était prêt à tout pour mettre la main sur Georges.

— Calmez-vous, madame Laroche, lui dit-il, et restez assise. C'est moi qui vous ai envoyé le texto.

— Quel texto ?

— *Je suis retenu contre mon gré à Moscou, aidez-moi. GD.*

— Je ne comprends pas ! Comment m'avez-vous trouvée ?

— Je ne vous ai pas trouvée, Stéphane, je planifie votre agenda depuis le jour où je vous ai envoyé ce texto. Nous devons élaborer un plan pour éviter à Georges de tuer le président et pour le sortir de cet enfer...

— Mais de quoi parlez-vous ? Comment savez-vous tout cela ?

— Disons qu'à La Malbaie, lors du G7, je n'ai pas fait une grande démonstration de mon savoir-faire et que je voulais me rattraper, ironisa l'ex-agent de la CIA.

— Comment saviez-vous que Georges était en Russie ?

— Il ne pouvait être que là ! La mort d'Harry Winston, ne l'avez-vous pas trouvée aussi suspecte qu'inexplicable ? Et cette lettre... à

qui profite-t-elle ? En ce qui me concerne, j'ai tout de suite pensé que la Russie était dans le coup. C'est pour cette raison que je vous ai envoyé ce texto... car si j'avais raison, après votre demande de visa, il était certain que les autorités auraient tenté de vous arrêter à votre arrivée... Et je ne me suis pas trompé, comme vous avez pu le constater !

— Et la femme à moto qui parlait français... qui était-ce ?

— Sans doute quelqu'un envoyé par Triple K pour vous sauver.

— Qui est Triple K ?

— Un agent qui travaille quelquefois avec moi et qui me vend des renseignements.

— Je pensais que vous étiez à la retraite... Cet échec à La Malbaie, vous en faites une affaire personnelle, n'est-ce pas ? Vous voulez votre trophée dans votre salon, pauvre salaud ! Et Valérie De Latour... un autre agent ?

— Non. Je ne sais pas qui est cette personne. Qui est-elle ?

— Aucune importance. Que voulez-vous ?

— Je crois que nous ne serons pas trop de deux pour récupérer Georges. L'avez-vous rencontré ?

— Non. Oui... Il m'a retrouvée dans le Transsibérien, à bord duquel la femme à moto m'a demandé de monter. Il veut s'enfuir. Votre texto disait vrai : il est retenu contre sa volonté, mais il vit comme un milliardaire... Alors, il n'est pas totalement malheureux...

— Pourquoi veut-il fuir, dans ce cas ?

— Parce qu'il m'aime. Enfin, nous nous aimons. Depuis le début de cette histoire, Georges n'a qu'une seule envie : retrouver une vie normale. Mais les gens comme vous veulent l'étudier, l'analyser et l'utiliser à des fins malsaines. Vous avez vu juste : c'est Georges qui a tué le secrétaire général de l'OTAN. Il me l'a avoué.

— Vous voyez que je ne suis pas si bête !

— Sur ce coup-là, en effet, vous m'impressionnez.

— Stéphane, je suis de votre côté. Aujourd'hui, vous êtes à même d'admettre combien il était important, à l'époque, que Georges m'accompagne aux États-Unis. Voyez ce qu'il est devenu : un tueur à la solde des Russes !

— Et si vous l'aviez attrapé, aujourd'hui, il serait un tueur à la solde des Américains ! Ne me prenez pas pour une imbécile ! Vous êtes tous les mêmes. Vous m'avez presque tuée pour l'attraper... Vous vous souvenez ?

— Vous êtes une policière, Stéphane, et je ne vous apprend pas qu’il peut arriver, dans des circonstances de la plus haute importance, que des décisions extrêmement pénibles doivent être prises pour protéger la nation. Une fois encore, je m’excuse et suis désolé que vous vous soyez retrouvée au beau milieu de cette affaire insolite.

Stéphane demeura silencieuse, puis pria la serveuse d’apporter deux verres et une bouteille de saké.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-elle ensuite.

— Georges est-il toujours invisible ?

— Oui.

— Sa prochaine mission... il vous en a parlé ?

— Je ne sais pas grand-chose ! Juste qu’elle se déroulera à Osaka. C’est moi qui ai pensé qu’elle aurait lieu durant le G20 et que le président des États-Unis pourrait être la cible. Car si les Russes ont été capables de commander l’assassinat du secrétaire général de l’OTAN, ils seront en mesure de frapper encore plus fort à Osaka. Et puis, je ne vois pas ce que Georges pourrait bien aller faire d’autre au Japon !

— Vous avez vu juste. Moi aussi, je pense que la cible est le président. Peut-être même que plusieurs présidents sont visés... Il ne vous a rien dit d’autre ?

— Il m’a mentionné qu’il ne connaissait pas la cible, qu’il ne le saurait que cinq secondes avant d’agir...

— Wow ! Ils ne plaisantent pas ! Donc, ce qu’on sait pour le moment, c’est que Georges entrera dans l’enceinte du G20 en même temps que la délégation russe, qui lui servira de cheval de Troie. Une fois à l’intérieur, il n’apprendra qu’au tout dernier moment le nom de la personne à liquider... Cela veut dire que c’est un complice qui le lui dira, car Georges ne peut pas se promener nu avec un téléphone cellulaire dans la main... Il devra attendre un signe, une indication.

— Peut-être qu’il ne sera pas nu. Je ne vous l’ai pas encore dit, mais on lui a confectionné des gants et un masque d’une qualité extraordinaire qui lui permettent de vivre normalement... Comme une personne visible, je veux dire. Il pourra donc entrer comme n’importe quel autre individu accrédité et quitter ses vêtements plus tard afin d’agir en toute liberté...

— C’est saisissant ! Avez-vous commencé à penser à un plan ?

— Oui, et vous ?

— Bien entendu !

— De quoi s’agit-il ?

— J’ai pensé à vous utiliser comme appât. Cela a déjà fonctionné...

— Vous êtes vraiment un porc. Mais c’est une bonne idée.

— Quelle est la vôtre ?

— Créer une diversion en disant à la police japonaise qu’un drame va se produire pendant le G20 et que je peux l’éviter. S’ils me font entrer dans la salle où se tiendront les réunions, Georges me verra et me rejoindra. C’est peut-être lui qui créera la diversion à l’intérieur de l’auditorium...

— Je pense qu’il faut agir les premiers, termina Lambeer.

Entretien 16 (extraits) entre monsieur Alekseï Kirilenko, « colonel Aliocha », 1^{er} Maréchal de la Fédération de Russie et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L’entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Colonel Aliocha, lors de notre précédente rencontre, vous m’avez fait part de votre engagement à remettre de l’ordre dans ce monde grâce à monsieur Delson. Comment un seul homme, même invisible, pourra-t-il honorer un tel contrat ?

COLONEL ALIOCHA : En effet ! Les États-Unis, qui croient mener le monde à grands coups de séries télévisées et de films de superhéros, ne peuvent plus exercer leur pression de la sorte. Mieux : ils ne doivent plus ! Quelqu’un à désormais le devoir de les stopper. Dans leur course à l’enrichissement, les Américains oublient qu’ils ne sont pas seuls... Mais comme vous le savez, hélas, ils se fichent complètement des autres peuples. Vous n’existez pas, sauf si vous achetez leurs armes ou leur vendez vos ressources naturelles à bas prix. À force d’augmenter leur consommation d’énergie, ils vident la planète et bientôt, nous devons faire face à une terrible crise mondiale...

Enfin, monsieur Lazlov, oui, comme je vous le disais lors de notre dernière rencontre, nous misons beaucoup sur monsieur Delson... Ou devrais-je dire... Messieurs Delson ? Car madame Makine

a débuté certains travaux dont les premiers résultats dépassent l'entendement. Ils sont même au-delà de nos espérances. Elle vous en a d'ailleurs déjà parlé... Nos services ont réussi à utiliser l'ADN de notre invité canadien pour créer des embryons qui ont été implantés dans l'utérus de plusieurs femmes. C'est un tour de force extraordinaire, mais de grâce, ne me demandez pas de vous l'expliquer, car j'en serais parfaitement incapable !

Quoi qu'il en soit, nous avons débuté la construction de ce qui sera, dans quelques années, la plus puissante armée de l'histoire humaine ! Pour y parvenir, nous avons réuni des experts parmi nos alliés et amis afin de décupler nos forces et gagner du temps, car comme vous le devinez, les enfants qui naîtront devront atteindre un certain âge avant de pouvoir servir efficacement... Cette partie du travail relève de madame Makine, qui gère d'ailleurs fort bien cet immense projet.

— Vous parlez de vos amis et alliés. De qui s'agit-il, plus précisément ?

— De scientifiques à la fine pointe de leur spécialité ! Madame Makine est assistée dans ses activités par plusieurs docteurs chinois émérites. Comme vous le constatez, monsieur Lazlov, nous avons décidé d'unir nos forces et d'en finir une bonne fois pour toutes avec le libéralisme aveugle.

— Ces médecins travaillent donc ensemble pour cloner monsieur Delson et en faire une arme de guerre...

— Une arme, oui. De guerre, non. Il n'y aura pas de guerre. Une guerre suppose au moins deux peuples, monsieur Lazlov... Lorsqu'un des deux est invisible pour l'autre, il ne peut y avoir de bataille. Il peut y avoir une catastrophe naturelle ou une série d'accidents malheureux... Mais à qui attribuer la faute lorsque c'est le destin qui semble vous frapper ? Contre qui tourner votre vengeance et vos canons ? Dites-le-moi, cher Victor !

— Dieu ?

— Bravo ! *In God we trust*, en effet ! Ces incorrigibles Américains... d'une main ils impriment des billets de banque à la gloire de Dieu et de l'autre, ils détruisent sa création chaque jour un peu plus ! Enfin... c'est ce que nous verrons, je l'espère, car nous n'en sommes qu'au tout début des travaux et je sais, comme vous, que les chances de réussite sont très minces. Ce projet en est un à long terme, car nos

clones ne pourront être utilisés que lorsqu'ils seront assez âgés pour exécuter les missions que nous leur confierons, soit vers quinze ans ou seize ans, et pas avant. Ils auront alors, selon ce que j'ai pu comprendre, un corps d'apparence jeune, mais âgé de soixante-cinq ans, chiffre qui correspond à l'âge de Georges Delson, plus le leur. Aussi, pour atteindre son objectif, ce programme que nous élaborons depuis quelques mois devra être adapté aux progrès technologiques qui surviendront dans le monde au cours des prochaines années.

— Que voulez-vous dire, exactement ?

— Je parle de l'intelligence artificielle. Le plan que nous élaborons aujourd'hui sera-t-il encore réalisable dans quinze ans ? Notre *Maison des Mères* aura-t-elle été couronnée de succès ? Les clones seront-ils nombreux ? Aurons-nous été découverts ? Les États-Unis auront-ils mis au point de nouvelles forces capables de réduire nos espoirs à néant ? Grâce à la robotique, aux satellites, au renseignement... Monsieur Lazlov, il paraît qu'on peut déjà faire la guerre dans l'espace ! On peut aussi créer des humanoïdes d'une qualité exceptionnelle ! À s'y tromper, paraît-il ! Des humanoïdes qui apprennent tout le temps ! Les magazines scientifiques affirment que tôt ou tard, les robots inventeront leur propre langage binaire. Celui-ci sera d'une telle complexité, que les humains n'arriveront pas à le décoder. Avez-vous visionné, sur *YouTube*, les exploits du robot de Boston, *Atlas* ? C'est effrayant !!!

On a même fabriqué un homme bionique à Londres, le saviez-vous ? Une savante combinaison d'ingénierie et de biologie ; un genre de *Frankenstein* des temps modernes ! Attirant et dangereux à la fois. Un assemblage terrifiant ! Une créature qui dépasse peut-être la limite qu'il ne faut pas franchir... celle qui excite les Américains : jouer à Dieu. Mais où se situe cette limite ? C'est une question de point de vue, me direz-vous !

L'évolution des hommes est lente, car elle est biologique et ne pourra jamais entrer en compétition avec des machines dotées d'une intelligence qui se redéfinira de plus en plus vite. Peut-être qu'un jour, nous serons leurs esclaves, leurs jouets... Peut-être le sommes-nous déjà ? Le futur est ma crainte. Il y a un siècle, on rêvait de marcher sur la Lune. La science ne fait pas qu'expliquer les miracles, cher monsieur Lazlov, elle transforme aussi la science-fiction en réalité. L'intelligence artificielle, si elle est mal gérée, mettra fin à la race humaine.

—Se pourrait-il que les États-Unis possèdent eux aussi l'ADN de monsieur Delson et qu'ils se livrent à la même expérience que vous ?

—Je ne crois pas. Nous avons pris toutes les dispositions nécessaires pour empêcher une telle chose. D'ailleurs, nous menons, ces jours-ci, une opération visant à éliminer le dernier risque de cette nature. Si nous avons été en mesure de truquer les récentes élections américaines, nous pouvons parfaitement pénétrer les systèmes de défense de plusieurs pays, ce qui me permet d'affirmer que nous sommes seuls à détenir cet ADN et à poursuivre ce type de recherches, et ce, dans le plus grand des secrets.

—Madame Makine m'invitait à vous interroger au sujet de l'éducation des clones. Que leur apprendrez-vous ?

—Nous leur apprendrons que leur vie et celle de leurs compatriotes sont en danger et que les responsables de cette triste situation sont les Américains. Nous ne leur inculquons pas la haine, monsieur Lazlov, mais la compassion et le pardon. Certes, ils devront agir pour anéantir la société américaine, le capitalisme sauvage, la consommation infinie et la démocratie. Cette dernière n'est pas un mauvais concept, mais elle manque d'interdit et brade la liberté à ceux qui ne savent pas s'en servir et qui seraient mieux sans. Mais nos clones garderont la main tendue, car l'Américain, malgré ses défauts, mérite de vivre et d'être heureux. Comprenez bien, monsieur Lazlov... il n'est pas question d'anéantir un peuple, mais de mettre fin à certaines libertés qu'il s'est appropriées et qui causent des dégâts que les plus grands scientifiques au monde qualifient aujourd'hui d'irréparables ! Savez-vous que si la température de la Terre augmentait de cinq degrés d'ici 2100, la vie ne serait plus possible pour aucune espèce, y compris la nôtre ? Au fond de leur cœur, croyez-vous, Victor, que les Américains ont envie de condamner à mort les enfants de leurs enfants ? Ils vous diront que non et c'est sans doute vrai, mais leur égo les pousse dans le sens opposé. Trop de liberté les a menés à devenir ce qu'ils sont : le peuple le plus détesté !

—Très bien pour le fonds, mais concrètement, comment comptez-vous vous y prendre pour que les clones acceptent de mener à bien votre projet ?

—Nous leur apprendrons à sacrifier leur vie pour une juste cause. (...)

Le choc de se retrouver sans s'y attendre face à Jim Lambeer avait pas mal secoué Stéphane. Surtout à bord d'un ferry voguant vers le Japon ! Ce matin-là, l'ex-policière s'était réveillée sur sa couchette avec un beau mal de tête.

La soirée avait été longue ! Elle et son invité surprise s'étaient quittés vers quatre heures du matin, alors que le soleil, sans être visible, éclaircissait un peu les cieux. La jeune femme se refusa de penser à leur conversation avant d'avoir mangé et pris une douche. La matinée était déjà très avancée, puisqu'il était presque onze heures trente.

Une fois propre et rassasiée, elle se rallongea sur sa modeste couchette et se remémora les heures précédentes. Ce faisant, elle s'avoua son admiration pour l'agent de la *CIA*, dont la rapidité de compréhension était extraordinaire. Ils avaient désormais un plan pour se retrouver lors du sommet, éviter l'assassinat du président des États-Unis, récupérer Georges et quitter les lieux en toute sécurité. L'implication d'un agent de la *CIA* du calibre de monsieur Lambeer dans une situation aussi tordue était indispensable.

En effet, bien qu'étant officiellement à la retraite, l'homme disposait toujours d'un réseau parmi les forces américaines. À preuve, il avait quitté le ferry au terme de son long entretien avec Stéphane sans que l'embarcation eût à s'arrêter. Sans doute qu'un *Zodiac* l'avait récupéré. Ou un hélicoptère... Stéphane n'en savait rien, ne faisant qu'imaginer diverses possibilités. Elle avait encore des bouffées de chaleur suite à sa trop grande consommation d'alcool...

Il n'y avait pas cinquante solutions. Selon Lambeer, Georges entrerait dans l'enceinte du sommet en même temps que la délégation russe, c'est-à-dire habillé et muni de son masque et de ses gants. Cela lui permettrait de franchir les détecteurs de métaux et tous les points de sécurité. Ensuite, il abandonnerait ses vêtements et les remettrait à un autre agent accrédité, qui lui, les dissimulerait dans sa serviette ou dans une valise suffisamment grande pour contenir une veste, une

chemise, un pantalon, des sous-vêtements et des chaussures. À partir de ce moment, Georges pourrait frapper ou tuer n'importe qui...

L'idée de Jim Lambeer se résumait à être très visible, de façon à ce que Georges le repère tout de suite. L'objectif était d'attirer son attention sur quelque chose de plus important que sa mission. C'est pourquoi Stéphane servirait d'appât. Jim ne lui avait pas vraiment expliqué la manière dont il s'y prendrait, mais elle lui faisait confiance sur ce point. Déjà, elle savait qu'il lui serait permis d'accéder à la salle des présidents, car elle entrerait sans doute dans le bâtiment avec le personnel américain. Peut-être avec le groupe chargé de traduire les propos des chefs d'État étrangers au bénéfice du président et de ses hauts-fonctionnaires.

Une fois Georges récupéré, il ne resterait qu'à quitter bien sagement le sommet, au nez et à la barbe du personnel russe qui ne se risquerait pas à causer un incident diplomatique en déclenchant une bagarre sous l'œil des caméras. C'est une fois sorti du bâtiment qu'il faudrait faire très vite pour échapper aux forces russes. Pour y parvenir, Jim comptait sur Triple K. Celle-ci les conduirait à un point de rencontre que seul l'ex-agent de la *CIA* connaissait. Là, un bateau leur permettrait de quitter le Japon et, une fois dans les eaux internationales, ils seraient récupérés par les forces américaines, puis menés à l'île de Guam, une île de cinq cent cinquante kilomètres carrés isolée dans l'océan Pacifique. Sur ce territoire américain le plus éloigné des États-Unis, le groupe serait pris en charge par les six mille soldats en poste, transporté à bord d'un bombardier B52 et ramené au pays...

Pour Stéphane, tout cela était digne d'un film d'espionnage ! Elle avait du mal à en revenir et pourtant, les choses se passeraient sans doute ainsi. Bien entendu, elle avait une petite réserve quant au traitement qui les attendrait, elle et Georges, une fois aux États-Unis. Car même si elle était plus rassurée au sujet de Jim Lambeer, elle conservait à l'esprit que parfois, il y avait des missions plus importantes que les personnes impliquées, y compris les bonnes. Elle craignait donc d'être séparée de Georges et redoutait ce qui adviendrait de lui une fois sous l'autorité des Américains. Lambeer l'avait bien apaisée sur ces deux points, mais la Montréalaise peinait à le croire.

Évidemment, elle savait très bien qu'elle et Georges n'emménageraient pas dans une petite maison de banlieue, avec chacun leur boulot et leurs gentils voisins pour le BBQ du samedi soir !

Ce serait beaucoup plus compliqué que cela, car les responsables du gouvernement ne rendraient pas sa liberté à Georges. Et s'ils le faisaient, ce ne serait que partiellement. Réellement amoureuse de lui, Stéphane préférait l'idée de vivre avec lui privée de liberté, qu'être libre sans lui. Ayant déjà vécu plusieurs rebondissements et n'étant pas une débutante, elle entendait, en cours de route, changer les plans de Lambeer. Mais pour se faire, il lui faudrait tenir compte du fait que cet homme précautionneux et talentueux n'ignorait pas que sa confiance en lui était limitée et qu'elle tenterait sans doute quelque chose.

Il lui restait encore une demi-journée et une nuit à passer sur le ferry, ce qui lui donnerait tout le temps de penser à cette affaire. Une fois à Osaka, elle devrait contacter Lambeer en se servant du téléphone qu'il lui avait confié avant de la quitter.

Un point particulier l'intriguait... Qui était l'agent Triple K et comment parviendrait-il à les aider? Stéphane avait encore en mémoire les propos de Georges lorsqu'ils s'étaient rencontrés sur le Transsibérien. Il avait parlé d'un colonel au nom très russe : Alekseï Kirilenko... Un nom qui compte trois fois la lettre k. L'enquêtrice essayait d'établir un lien, mais son raisonnement ne tenait pas la route. Selon ce que Georges lui avait dit, Alekseï était celui qui lui confiait ses missions, alors que selon Jim, Triple K était la personne qui les aiderait à s'enfuir. Il s'agissait peut-être d'une simple coïncidence. Chose certaine, les deux fois qu'elle l'avait vue, la *Kawasaki 1300* noire était chevauchée par une femme...

En fin d'après-midi, Stéphane s'accorda une pause et s'offrit un bon repas, ce qui ouvrit la voie à une bonne nuit de sommeil. Avant de fermer les paupières, elle eut une pensée pour Georges et sourit en songeant que par amour pour lui, elle était en train de faire le tour du monde.

28 juin 2019. Osaka. Afrique du Sud, Allemagne, Arabie Saoudite, Argentine, Australie, Brésil, Canada, Chine, Corée du Sud, États-Unis, France, Inde, Indonésie, Italie, Japon, Mexique, Royaume-Uni, Russie, Turquie, Union européenne. Les vingt présidents étaient tous réunis autour de l'immense table du *Intex Osaka convention center*. Beaucoup de personnel administratif se trouvait également dans la

pièce. Un étage plus haut, derrière des vitres donnant directement sur les présidents, une quantité innombrable de traducteurs et traductrices. Le premier jour du sommet était amorcé depuis quelques heures. Toutes les délégations étaient à l'intérieur de l'édifice, vers lequel toutes les caméras du monde étaient tournées.

Le ferry transportant Stéphane avait accosté la veille, peu avant dix heures. Quelque quarante-cinq minutes plus tard, elle quittait Sakaiminato à bord d'une voiture louée pour gagner Osaka, où le fameux sommet devait s'amorcer le lendemain. Par précaution, elle avait réservé une chambre dans un établissement situé à une heure de route de son point d'arrivée, persuadée qu'il lui aurait été impossible de trouver une chambre disponible à Osaka. Comme ce fut le cas à l'occasion du G7 de La Malbaie, toutes les chambres de l'endroit avaient certainement été réservées plusieurs mois à l'avance. Elle dormit donc dans un motel de Kasai, à un peu moins de cent kilomètres de sa destination.

Le lendemain matin, après l'avoir appelé, elle rejoignit Jim Lambeer au quartier général des États-Unis, mis en place pour le sommet. L'agent de la *CIA* lui demanda de garer sa voiture à un endroit sûr, en cas de nécessité. Avant de se séparer, les deux complices s'assurèrent que leur téléphone cellulaire était chargé à 100 % et que leur oreillette sans fil fonctionnait bien. À compter de maintenant, et jusqu'à la récupération de Georges Delson, ils garderaient leur ligne ouverte de façon à rester constamment en communication. Stéphane gara sa voiture à proximité d'un petit parc, tandis qu'une trentaine de minutes plus tard, Jim entra dans la salle de conférence où les présidents discutaient de l'avenir du monde.

Dès qu'il y fut, il ressentit une très forte montée d'adrénaline. Ses poils étaient dressés sur ses bras comme des clous. Après plus d'un an, il se trouvait à nouveau sur le chemin de l'homme invisible. Même s'il ne pouvait pas le voir, il sentait sa présence. La grande majorité des personnes impliquées dans le sommet étant assises, l'ex-agent américain fit son entrée en enlevant sa casquette et en regardant partout autour de lui afin d'être vu par Georges. Il attendit que ce dernier réagisse, mais rien ne se produisit. Pourtant, il avait l'intime conviction que l'homme de Griffintown l'avait vu. Sûrement qu'il se questionnait sur la raison de sa présence ici...

Effectivement, Georges l'avait vu, car il se trouvait à seulement quelques mètres de lui. Lorsqu'il découvrit le visage de celui qui avait commandité la sauvage agression de Stéphane, il faillit lui sauter dessus en criant, mais se retint. L'homme de Griffintown était là, debout et nu comme un ver, au beau milieu des vingt présidents assis. Ignorant encore la nature de sa mission, il attendait un signe. Comme Jim l'avait prévu lors de sa conversation avec Stéphane, Georges était entré dans le centre de convention par la grande porte, c'est-à-dire en habit, masque et gants. En guise de laissez-passer, il portait une accréditation officielle autour du cou. Quelques minutes plus tard, il avait confié tous ses vêtements à un autre agent, afin de pouvoir circuler en toute liberté. Maintenant, il patientait en fixant Jim. Après une dizaine de minutes, n'y tenant plus, il s'approcha de ce dernier et lui chuchota à l'oreille :

— Que faites-vous ici, Lambeer ?

L'Américain exultait ! Il avait réussi à détourner l'attention de l'homme invisible. Il plaça sa main devant sa bouche et pria Georges de le suivre. Comme la pièce était surpeuplée, il souhaitait se rendre dans un coin moins dense. Toujours avec la main devant la bouche, il parla à Stéphane assez fort pour que Georges l'entende : « Stéphane, Georges est avec moi ! » Puis il s'adressa à Georges :

— Georges, approchez votre oreille de mon oreillette, Stéphane va vous parler...

— Georges, c'est moi ! s'exclama Stéphane après que Georges se fut exécuté. Je suis là ! On s'est encore retrouvé ! Lambeer est avec nous. Je suis dehors et je vous attends dans une voiture. On te fera quitter le pays et ensuite, nous irons aux États-Unis. Je fais confiance à Lambeer... Tu dois avoir confiance en moi et faire tout ce qu'il te dira, d'accord ?

Jim sortit son téléphone de sa poche et tourna discrètement l'écran vers Georges pour lui permettre de voir Stéphane sur *Face-time*.

— Que dois-je faire ? s'enquit ce dernier.

— Vous devez créer une diversion afin que nous puissions profiter de la confusion pour aller rejoindre Stéphane à l'extérieur. Il faut agir de façon à ce que les gens qui vous accompagnent perdent votre trace... Il y a un bateau qui nous attend et qui nous mènera dans les

eaux internationales. Dès que nous y serons, des amis à moi nous récupéreront.

— Comment ça... une diversion ?

— Débrouillez-vous ! lança Jim. Trouvez quelque chose... Je ne bougerai pas d'ici. Je vous attends.

Georges prit une vingtaine de secondes pour réfléchir, puis se dirigea vers les présidents. La table autour de laquelle ils siégeaient formait une immense lettre C. Le Montréalais se glissa au centre, au beau milieu des convives. De la main droite, il renversa le verre d'eau qui se trouvait devant le président français. Il fit de même avec celui du président argentin, puis celui du président brésilien, puis celui de son voisin... Chaque fois qu'un verre était renversé, le réflexe de la victime était de se lever et de se rasseoir. Georges fit tomber tous les verres sauf celui du président russe qui, sachant exactement ce qui était en train de se passer, avait saisi son verre avant qu'il ne soit renversé. Il était donc le seul à ne pas se lever... et à rester au sec.

À la grande surprise générale, les discussions furent brièvement interrompues. Bouche bée devant ce qu'il ne pouvait expliquer, chacun finit par sourire en affichant un air interrogateur. On put entendre le premier ministre canadien se demander s'il s'agissait d'un tremblement de terre... Le calme étant revenu juste après le renversement du dix-neuvième verre, les présidents, incrédules, se ressayèrent pour poursuivre la séance. Dans les coulisses, les journalistes et observateurs étaient tous étonnés par cette scène qui venait de se dérouler sous leurs yeux et que nul ne pouvait expliquer. Quelques rédacteurs interprétèrent le geste du président russe, soit celui de saisir son verre, comme un refus de le voir se renverser à son tour. Finalement, puisque nul danger ne semblait menacer quiconque, on décida de poursuivre la réunion.

N'étant pas parvenu à causer la confusion souhaitée par Lambeer, Georges se dirigea vers le président américain, sa prétendue cible, s'approcha et lui parla tout bas pour éviter que d'autres l'entendent.

— C'en est bientôt fini de toi... lui murmura-t-il.

Tandis que le président se tourna en direction de la voix, Georges chuchota dans son autre oreille :

— Béni soit le nom de Dieu, d'éternité en éternité. À lui appartiennent la sagesse et la force. C'est lui qui change les temps et les circonstances, qui renverse et qui établit les rois...

Le président se tourna vivement et du bras droit, essaya d'attraper la source invisible de cette voix.

— ...qui donne la sagesse aux sages et la science à ceux qui ont de l'intelligence. Il révèle ce qui est profond et caché, il connaît ce qui est dans les ténèbres, et la lumière demeure avec lui, poursuivit Georges.

Cette fois, l'Américain se leva brusquement et demanda à voix haute : « Qui est là ? Qui êtes-vous ? »

— La fin de ton monde approche... C'est le maître des circonstances qui te le dit, c'est Dieu qui te le dit !

Dans le même temps, tel qu'entendu avec Lambeer, Stéphane envoyait un *tweet* anonyme à l'attention des gardes du corps du président. « Président *américain*. *Danger de mort imminente*. » Quelques secondes après l'envoi du message, une alarme retentit dans tout le centre et les équipes de sécurité de tous les chefs d'État pénétrèrent précipitamment dans la salle pour sécuriser les lieux. C'était la panique ! Des agents américains armés jusqu'aux dents et tout de noir vêtus sautèrent littéralement sur leur président afin de l'extraire de cet endroit. Il en alla de même avec tous les autres hauts-fonctionnaires. Dans une cohue impossible à contenir, tous les gens présents se précipitèrent vers les portes de sortie. Dans leur course, plusieurs tombèrent avant d'être piétinés par leurs pairs. Il y avait tant de cris et tant d'émoi, que la scène s'apparentait en tous points à un attentat terroriste de grande ampleur.

À l'étage supérieur, les membres des équipes de traduction simultanée quittèrent eux aussi les lieux en toute hâte. Les journalistes les plus courageux restaient sur place pour commenter ces événements retransmis en direct dans le monde entier. Incapables d'expliquer ce qui se déroulait sous leurs yeux, ils avaient entendu dire qu'un *tweet* avait été envoyé et que le président des États-Unis avait eu un problème tout juste avant la publication du message dont la provenance était inconnue. Les chaînes de télévision internationales repassaient en boucle les images du président, alors qu'il regardait vers la gauche, puis vers la droite, pour ensuite se lever et s'adresser à une personne que visiblement, lui seul pouvait entendre. Certains témoins l'accusaient de vouloir encore une fois faire la une des journaux, d'autres rappelaient que de nombreux psychologues avaient certifié qu'il

n'était pas en état de gouverner et que l'on venait d'assister à l'une de ses crises de démente...

Pendant ce temps, Georges avait rejoint Jim et tous deux parvinrent à se diriger vers la sortie dans la plus grande indifférence. En un rien de temps, ils furent dehors parmi les centaines, pour ne pas dire les milliers de personnes évacuées par les services de la police japonaise qui malgré l'enquête déjà en cours, étaient incapables d'expliquer les derniers événements. Très vite, un communiqué de presse fut envoyé aux médias : le G20 d'Osaka était annulé. Personne ne savait ce qui s'était passé. La vidéo des verres mystérieusement renversés était diffusée sur toutes les chaînes, alors que les sismologues démentaient la rumeur voulant qu'un tremblement de terre fût à l'origine de ce curieux phénomène. Certains journalistes fantaisistes évoquaient des forces maléfiques provenant d'un monde parallèle... « Nous ne serons plus jamais en sécurité nulle part ! » concluaient certains.

Bref, en quelques secondes, la mise en scène de Georges Delson avait bouleversé l'ordre mondial. Chacun de leur côté, le président russe et le colonel Aliocha étaient ivres de bonheur. La planète entière était sous le choc ! Les images de l'incident étaient analysées par les plus grands spécialistes, parmi lesquels il s'en trouvait pour envisager très sérieusement une présence extraterrestre recourant à des technologies supérieures et encore inconnues des humains. À ce stade, seules les autorités américaines savaient que leur président avait entendu une voix qui, en paraboles, lui avait annoncé la fin du monde. Selon les dires de l'unique témoin, la voix aurait même ajouté que c'était Dieu qui lui parlait. Or, dans l'entourage du président, l'envoi d'un *tweet* écartait toute implication de la part de Dieu. Pour envoyer un *tweet*, il faut un téléphone et Dieu n'en a sûrement pas !

Comme prévu dans le plan, Stéphane, après avoir suivi toute la scène au téléphone, avait quitté sa voiture de location pour aller au-devant de Jim Lambeer et Georges. Lorsqu'elle arriva à la hauteur de l'Américain, elle sentit les bras de Georges l'enlacer.

— Il a mis un sacré bordel là-dedans, votre Georges ! l'informa Lambeer qui n'en revenait pas encore.

On entendait des sirènes de police retentir, ainsi que celles d’ambulances venues prendre en charge les victimes de la bousculade.

— Que faisons-nous, maintenant, Jim ? interrogea Georges.

— On attend la cavalerie ! répondit l’autre en textant un message à quelqu’un.

— La cavalerie ? répéta Georges en se tournant vers Stéphane, qui lui expliqua qu’un agent devait les retrouver pour les mener à un bateau devant leur permettre de quitter le Japon.

Lambeer demanda à Stéphane de lui rendre le téléphone à partir duquel elle avait envoyé le *tweet*. Il en extirpa la puce, l’écrasa en tapant dessus plusieurs fois avec le coin de l’appareil, la plia en deux, l’entoura d’un ruban adhésif qu’il avait dans une de ses poches, plaça le tout dans sa bouche et l’avala.

Alors que cette étrange scène se terminait, les trois fuyards tournèrent la tête vers la droite et virent arriver un motard. Stéphane ressentit un moment d’extrême confusion avant de comprendre qu’une fois encore, il s’agissait de la *Kawasaki* noire... et peut-être même de la même conductrice.

— On ne pourra pas monter à quatre sur une moto ! lâcha Georges avant que l’engin n’arrive à leur hauteur.

Une fois près de Jim, Stéphane et Georges, le pilote stoppa le moteur, descendit et enleva son casque.

— Valérie !!! s’exclama Stéphane qui se demandait bien ce que sa bienfaitrice faisait là.

— Comment ça, Valérie ? demanda Lambeer.

— C’est la femme dont je vous ai parlé... celle avec qui j’ai voyagé jusqu’à Vladivostok !

Pendant que la nouvelle venue souriait, l’ex-agent de la CIA se tourna vers elle en riant et lui dit :

— Vous êtes incorrigible, Kira !

— Comment ça, *Kira* ? Tu ne t’appelles pas Valérie ? questionna Stéphane...

— Elle s’appelle Kira Koursk, lui apprit Jim. Plus connue sous le pseudonyme d’agent Triple K. Vous voyez... il y a trois k dans son nom.

Alors que Stéphane était sous le choc, Georges restait muet.

— Et toi, Stéphane Laroche, lança Triple K, tu ne t’appelles pas Florence Carrel ?

Comprenant que Stéphane nageait en plein brouillard, Jim lui expliqua que Triple K travaillait pour lui et que sa mission consistait à la protéger des Russes afin qu'elle puisse retrouver Georges. De même, elle devait permettre à l'Américain d'élaborer un plan pour le ramener aux États-Unis et ainsi le libérer de ses ravisseurs. Jim poursuivit en lui précisant que Kira l'avait retrouvée à l'hôtel d'Oulan Oude grâce à l'argent marqué qu'elle lui avait remis avant qu'elle prenne place dans le Transsibérien.

Toujours muet, Georges réfléchissait. Aux dires de Lambeer, Triple K travaillait pour lui, et pourtant, elle avait tout en commun avec les agents qui venaient le récupérer au terme de ses propres missions. Sûrement qu'elle était une agente américaine infiltrée. Pendant que l'homme de Griffintown pensait, Triple K tira de sa combinaison une paire de lunettes de soleil qu'elle posa sur son nez. À son simple mouvement de tête, Georges comprit qu'elle était désormais en mesure de le voir. Il s'adressa donc directement à elle :

— Madame Triple K, votre moto ne suffira pas à nous transporter tous les quatre...

Kira le regarda en souriant. Sur le coup, il s'étonna de sa forte ressemblance avec Madonna. Puis le silence fut brisé par une sonnerie provenant de la combinaison de Kira Koursk. Elle répondit, quelqu'un lui parla brièvement et elle tendit le téléphone à l'homme invisible.

— C'est pour vous, lui dit-elle.

— Pour moi ?

Georges saisit le téléphone, le porta à son oreille et reconnut aussitôt la voix de son interlocuteur... le colonel Aliocha !

— Bonjour, monsieur Delson ! J'espère que vous allez bien. Je vous félicite pour votre démonstration de force. Très impressionnant ! Ah, j'oubliais... Votre mission ! Je vous avais informé que vous n'apprendriez l'identité de votre cible que cinq secondes avant de passer à l'action... Eh bien, nous y voilà ! Votre cible est juste devant vous, Georges ! Je devrais d'ailleurs dire *vos* cibles, car votre dernière mission s'est soldée par un échec. Je vous offre la chance de vous reprendre et de l'honorer. Bonne soirée, cher monsieur Delson !

Puis la ligne se coupa. Georges leva la tête, pendant que Stéphane et Jim le fixaient d'un air interrogateur, attendant qu'il leur divulgue le nom de la personne qui se trouvait à l'autre bout du fil. Au même moment, Kira sortit un pistolet de sa combinaison, plus préci-

sément un *Magnum 44*, qu'elle tendit à Georges.

— Vous avez cinq secondes ! lui dit-elle.

Paniquée, Stéphane chercha à savoir ce qui se passait, pendant que Jim s'adressa à Georges pour lui rappeler qu'il était là pour le sauver.

— Trois secondes, Georges... dit Kira.

— Je ne peux pas, refusa Georges alors même qu'il tenait Jim dans sa ligne de mire.

— C'est quoi ce bordel, Kira ? cria Lambeer.

— Plus qu'une seconde, Georges...

L'homme de Griffintown refusant d'abattre l'Américain, Triple K saisit l'arme en un éclair, la dirigea vers la cible et lui tira une balle dans la tête. Jim s'effondra aussitôt. Ensuite, le bras de Kira se déplaça vers Stéphane, qui n'avait aucune arme sur elle...

En un quart de seconde, Georges arracha les lunettes de l'agent double et d'un très puissant coup de pied, frappa sa main droite. Du coup, le pistolet s'envola à une bonne quinzaine de mètres, avant de terminer sa course sous une camionnette. Après quoi, l'homme de Griffintown parvint à immobiliser la tueuse, mais celle-ci étant beaucoup plus forte que lui, ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ait le dessus sur lui. Alors qu'il regardait sa compagne totalement impuissante tout en s'épuisant à retenir Triple K, une voiture noire s'approcha à grande vitesse. La mort dans l'âme, à bout de force, Georges lança à Stéphane :

— Tu dois partir... Pars loin et vite ! Je ne vais pas réussir à la retenir longtemps ! Fuis... Je te retrouverai, c'est promis !

Voyant qu'elle hésitait, il cria de toutes ses forces : « PARS !!! » Les larmes aux yeux, le cœur défonçant sa poitrine, Stéphane jeta un dernier regard sur le corps inanimé de Jim Lambeer, puis un autre vers son bien-aimé. Ensuite, elle disparut au coin de la rue. Georges parvint à contenir Kira encore quelques secondes, jusqu'à ce que l'étau que formaient ses bras autour d'elle se desserrât complètement. Une fois libre, Triple K le frappa à maintes reprises. Il finit par tomber sur le dos, incapable de se défendre. Malgré tout, l'autre continuait de lui asséner des coups de poing au visage, et ce, jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

Ceci fait, l'agente russe, dont les deux poings étaient aussi gonflés qu'ensanglantés, récupéra ses lunettes et son pistolet. La voiture

noire de la délégation russe au G20 s'arrêta juste à côté du cadavre de Jim Lambeer. Deux hommes le ramassèrent et enveloppèrent sa tête dans un sac en plastique pour éviter de salir le tapis de la valise de l'auto.

Triple K ordonna qu'on installe Georges à l'arrière du véhicule. Avant de s'exécuter, les deux hommes durent demander où se trouvait le corps, car il leur était bien sûr impossible de le voir. En leur désignant l'endroit, Kira se rendit compte que la main droite de Georges n'était plus invisible. Ses acolytes le ramassèrent et bientôt, il ne restait plus aucune trace de la terrible scène qui venait de se jouer. L'endroit redevint désert. Jim Lambeer était mort, Stéphane Laroche en fuite, et Georges Delson toujours prisonnier. Sauf qu'à présent, il s'était rendu coupable de trahison, ce qui ne laissait présager rien de bon pour lui... d'autant plus que son corps semblait vouloir redevenir visible.

Kira n'avait rien fait de plus que de vendre ses services au plus offrant... le colonel Aliocha. Donc, depuis l'arrivée de Stéphane Laroche à Moscou, elle jouait un double jeu : en feignant de protéger la Montréalaise, elle avait donné l'impression d'être l'alliée de Lambeer, alors qu'en fait, elle ne l'avait jamais été. La mission de Georges Delson n'avait jamais consisté à tuer le président des États-Unis, mais à réunir les deux seuls Nord-Américains qui pouvaient témoigner de son invisibilité afin de les éliminer. Georges devait tuer les deux et Kira s'assurer que le tout se produirait. Le G20 n'avait été qu'un leurre destiné à tromper l'ex-agent de la CIA !

C'est avec les oreilles encore un peu bouchées en raison du coup de feu qui avait été tiré juste à côté d'elle moins d'une minute plus tôt, que Stéphane entra dans sa voiture louée à Sakaiminato. La violence dont avait fait preuve celle qu'elle connaissait seulement sous le nom de Valérie de Latour l'avait sonnée. Elle démarra le véhicule dans l'intention de s'éloigner le plus vite et le plus loin possible, persuadée que Triple K s'était lancée à ses trousses. De plus, il ne lui serait d'aucune utilité de se rendre au port d'Osaka, car seul Jim Lambeer savait où se trouvait l'embarcation prévue pour leur repli. Inutile, aussi, de se rendre à la police pour expliquer l'inexplicable...

Elle roula presque quatre heures. Instinctivement, elle programma sur le GPS l'adresse de l'ambassade du Canada à Tokyo, dans l'espoir de se sortir de ce cauchemar. Durant le voyage, elle revoyait Triple K tirer de sang-froid dans la tête du pauvre Jim Lambeer, qui ne s'y attendait vraiment pas.... La moitié de son crâne et une bonne partie de sa cervelle s'étaient retrouvées sur l'asphalte, à cinq ou six mètres de son corps, qui lui, donnait l'épouvantable impression de se vider par le haut. L'image était insupportable !

Réfléchissant, Stéphane se demandait comment l'agent de la *CIA* avait pu se faire berner de la sorte. Tout en revoyant le film des derniers jours, elle reconnaissait que Triple K avait drôlement bien réussi à sauver les apparences... Tout d'abord, à l'aéroport de Moscou où elle avait faussement sauvé la Montréalaise, puis à la sortie du Transsibérien lorsqu'elle l'avait prise en charge et conduite jusqu'à Vladivostok, où l'attendait Jim sur le ferry ! Vu sous cet angle, difficile, pour lui, de deviner qu'il était manipulé par l'agent Kira Koursk...

Car Triple K travaillait secrètement pour le colonel Aliocha, dont l'objectif était de pousser Lambeer à croire que Georges frapperait lors du G20, et que ce serait pour lui l'occasion de le récupérer afin de le ramener aux États-Unis. Ainsi, il aurait eu la possibilité de se racheter pour sa dernière mission, laquelle avait été un cuisant échec. Lorsque Triple K lui avait appris que l'agent de la *CIA* avait envoyé un texto à Stéphane Laroche, Aliocha, comprenant que Lambeer avait deviné que l'homme invisible se trouvait en Russie, lui avait tendu ce piège de façon à ce qu'il se déplace à Osaka. L'imagination de l'agent américain, jumelée à celles de Stéphane et de Georges, avait fait le reste du travail. Après tout, n'était-ce pas eux qui avaient supposé que la vie du président américain était en danger. En s'amenant à Osaka, Lambeer avait la chance de faire d'une pierre deux coups : sauver le président des États-Unis et récupérer Georges. Sauf que la mission de ce dernier n'était pas du tout liée au président ! Le premier maréchal de la Fédération de Russie ne souhaitait qu'éliminer les deux seules personnes nord-américaines capables d'identifier l'homme invisible. Et le stratagème avait presque réussi. Si Georges n'avait pas été là, se disait Stéphane, elle serait morte, elle aussi... Sûrement tuée d'une balle en pleine tête par Triple K...

Mais où était Georges à ce moment même ? Stéphane craignait le pire, en ce qui le concernait, se doutant bien qu'il serait sévèrement

sanctionné pour sa trahison. Si seulement Triple K avait respecté son alliance avec Lambeer... Ils seraient tous en train de voguer joyeusement vers l'île de Guam, à l'abri du danger, et cette croisière dans le pacifique aurait constitué un moment de pur délice pour elle et Georges. Hélas, la situation était tout autre. Jamais Stéphane n'avait vécu un moment aussi effroyable. De même, jamais elle n'avait eu aussi peur que ce jour-là. Sa crainte pour Georges était bien plus grande que celle qu'elle éprouvait pour elle-même.

En fin d'après-midi, lorsqu'elle arriva devant l'ambassade du Canada à Tokyo, celle-ci était fermée. Forcée de revenir le lendemain, elle trouva un petit hôtel et gara sa voiture à au moins deux kilomètres de là. Car même si elle avait payé la voiture avec de l'argent encaissé au consulat canadien de Vladivostok, donc non marqué, elle préférerait prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter d'être retrouvée. Elle entra dans l'hôtel et paya aussi la chambre en argent comptant. Par chance, contrairement à ce qu'elle redoutait, on ne lui demanda aucune pièce d'identité... Elle put donc prendre possession de la petite pièce qui comprenait un lit, un bureau, un fauteuil, une télévision et une salle de bain. Comme à son habitude, elle installa son système d'alarme rudimentaire derrière la porte pour prévenir toute intrusion nocturne. Elle avait aussi insisté pour louer une chambre située au premier étage afin de pouvoir s'enfuir par la fenêtre en cas d'urgence.

Avant de fermer les yeux, elle regarda un peu la télévision. Sur les chaînes d'information, on diffusait les images du G20. L'épisode des verres renversés comme par magie et celui du président américain en pleine crise de démence... Stéphane ne comprenait pas les commentaires émis en japonais, mais les personnes interrogées nageaient visiblement toujours en plein mystère. «Vrai, se dit Stéphane, que le pouvoir de Georges est drôlement efficace... Ce qui s'est passé hier le prouve. Ceci fait de lui l'homme le plus redoutable au monde». En quelques secondes, effectivement, il avait créé une telle confusion, que les plus puissants du globe avaient littéralement fui. À la télévision, on en vint à montrer les images où le président russe levait son verre avant qu'il ne soit renversé. En se disant que le terrible pouvoir de Georges était entre les mains de cet homme, Stéphane en avait froid dans le dos.

Le lendemain matin, elle se leva, déjeuna et élaborait un plan. Les Russes voulaient sa peau... Il lui faudrait faire preuve d'intelli-

gence pour parvenir à les semer, car en ce moment même, nul doute qu'on multipliait les efforts pour retrouver sa trace. Sa première action consista à se rendre à l'ambassade du Canada. Une fois arrivée, elle s'en approcha, puis, pour éviter toute mauvaise rencontre, resta à moyenne distance durant une vingtaine de minutes pour observer les lieux.

Lorsqu'elle se considéra en sécurité, elle se dirigea vers l'entrée, se présenta à un guichet, montra son nouveau passeport et expliqua combien elle jouait de malchance, car encore une fois, ses bagages, son argent et ses cartes de paiement lui avaient été dérobés pendant la nuit. Après avoir vérifié son identité et sa situation professionnelle, les agents lui demandèrent pourquoi elle n'était pas retournée à son travail à la date prévue. En guise de réponse, elle leur expliqua qu'elle avait pris quelques jours supplémentaires de congé et qu'elle s'apprêtait à rentrer pour reprendre son poste. Aussi, elle demanda l'autorisation d'appeler sa banque afin qu'un virement d'argent soit fait. Ainsi, elle pourrait acheter un billet retour. Après un peu moins d'une heure, elle quitta le bâtiment avec dix mille dollars américains en poche, soit presque la totalité des économies qu'elle avait réalisées durant son année sabbatique.

Peu après, elle se rendit dans une agence de voyages où elle acheta un billet de retour pour Montréal, au départ de Tokyo. Ce faisant, elle savait que ses poursuivants apprendraient très vite qu'elle avait procédé à cet achat et qu'ils ne manqueraient pas de se rendre à l'aéroport pour la cueillir au moment de son embarquement. L'agence de voyages étant dotée d'une caméra destinée à décourager les voleurs, Stéphane adressa un petit au revoir de la main et un doigt d'honneur à l'œil électronique avant de quitter l'établissement, persuadée que les agents russes s'amèneraient très bientôt pour visionner la vidéo. Son vol était prévu pour le jour même, à vingt heures.

Par la suite, alors que la matinée tirait à sa fin, elle repéra une pharmacie où elle acheta une teinture pour cheveux, une bonne paire de ciseaux et des lunettes de confort.

Le soir, à la porte d'embarquement du vol Tokyo-Montréal, une dizaine d'agents en habits civils attendaient la Montréalaise. Ils durent attendre plusieurs heures, soit jusqu'au départ de l'avion, avant de comprendre qu'ils s'étaient fait berner et que leur cible leur avait échappé. Kira Koursk ne félicita pas ses troupes, encore moins lors-

qu'elle découvrit qu'un billet d'avion Tokyo-Paris avait été acheté par une certaine Florence Carrel. Or, ce vol s'était effectué quatre heures plus tôt, et fortes étaient les chances pour que Stéphane Laroche se trouvât à bord de l'avion. Mais ce n'était que partie remise pour Triple K, qui était convaincue que la Montréalaise était maintenant prise au piège en plein ciel, car un simple appel téléphonique à l'ambassade de Russie à Paris suffirait à la faire arrêter dès sa sortie de l'appareil. Mais hélas, Stéphane Laroche ne sortit jamais de l'avion !

Comment Stéphane s'y était-elle prise pour réussir ce coup ? Effectivement, elle s'était bel et bien rendue à l'aéroport afin d'être filmée par les caméras de surveillance pendant qu'elle faisait la file pour monter à bord de l'avion d'Air France. Une fois son passeport et son billet passés sous le lecteur de codes-barres servant à officialiser son embarcation, elle avait prétexté avoir oublié son sac à main et tout son contenu dans la zone *Duty free*. Aussi, avait-elle prié le personnel de l'attendre une minute avant de décoller, le temps d'aller le chercher... Bien entendu, elle ne revint jamais ; néanmoins, si l'on se fiait au système d'enregistrement des passagers, madame Florence Carrel s'avérait bien être dans l'avion, mais en même temps, elle ne s'y trouvait pas.

Ce n'est que peu avant le décollage de l'avion d'Air France que Stéphane entreprit de modifier son apparence. Après être entrée dans les toilettes des hommes en baissant la tête, elle s'enferma dans l'une des cabines. Après trente minutes, la brune aux cheveux longs avait été remplacée par une blonde aux cheveux courts, dont les yeux étaient cachés derrière des lunettes de vision. Ceci fait, la policière se dirigea vers un taxi qui la déposa à la gare de Tokyo. Une fois là-bas, elle acheta au comptant un billet pour Sakaiminato, ainsi qu'une place sur le ferry menant à Vladivostok. Mais lors du débarquement dans ce dernier lieu, la Montréalaise brillait encore par son absence. Pour ses poursuivants, elle avait totalement disparu.

PARTIE 2

Réapparaître

La veille, dans la voiture, Georges avait repris connaissance deux ou trois minutes après avoir reçu la plus terrible des raclées. Il sentait que son visage était gonflé et voyait des gouttes de sang perler sur son corps invisible.

— Qu’avez-vous fait ? questionna-t-il.

— Ferme ta gueule ! lui répondit Triple K en lui donnant un solide coup de coude dans la poitrine. Tu te prends pour qui ? On ne discute pas les ordres du colonel, pauvre idiot !

— Où est Stéphane ? Où sommes-nous ?

— Nous sommes en route vers l’aéroport.

— Et Stéphane ? demanda encore une fois Georges...

— Elle est dans le coffre de la voiture avec ton ami américain... soupira Triple K.

— Mais elle s’était enfuie ! répliqua Georges.

— Nous l’avons rattrapée et je lui ai fait sauter la cervelle à elle aussi.

Aussitôt, Georges ressentit une immense peine lui serrer le cœur. Il se mit à hurler de douleur dans la voiture, tandis que ses larmes inondaient ses joues. Sa souffrance était si forte, qu’il sentait sa mort imminente. Pour le faire taire, Triple K se positionna face à lui et le frappa encore au visage une demi-douzaine de fois. Durant l’agression, la tête de Georges se tapa contre la vitre à plusieurs reprises. Lorsqu’il fut presque assommé, Triple K ouvrit une boîte noire dans laquelle se trouvait une seringue qu’elle planta dans la cuisse gauche de l’homme invisible... Anéanti, prêt à mourir, celui-ci se laissa glisser dans le sommeil artificiel causé par l’injection. Mais juste avant de fermer les yeux, il remarqua que sa main droite était visible.

Plus tard, il se réveilla dans son lit, dans cette maison qui était presque un palais. Quelques secondes passèrent avant que son esprit lui remette en mémoire les événements d’Osaka. Du coup, il se remit à pleurer comme un enfant. Il était l’unique responsable de tout ce qui était survenu depuis qu’il était devenu invisible. Et maintenant

que son amour était mort, il vivait un véritable supplice. Il revoyait Stéphane dans le train, puis repensait à leur dernière étreinte avant le coup de feu... à ce moment même, sur la Terre, il n'y avait pas homme plus triste que Georges Delson.

Il allait se tourner sur le côté lorsqu'il se rendit compte que ses jambes et sa poitrine étaient retenues par des sangles et que tout ce qu'il pouvait bouger librement se limitait à sa tête. Sur sa gauche, il vit que l'écran qui normalement, diffusait en continu les épisodes de *Star Wars* était éteint. S'il n'entendait pas non plus la musique de John Williams, il pouvait par contre entendre du bruit... Des gens pas très loin de lui qui s'affairaient à quelque chose. Il tourna sa tête vers la droite, et vit qu'un bocal était posé sur la table de chevet. Celui-ci était assez grand et translucide.

Il y avait quelque chose à l'Intérieur, mais comme la fenêtre était ouverte juste derrière, un effet de contre-jour l'empêchait de voir avec précision ce dont il s'agissait. Il se concentra davantage et profita du passage d'un nuage qui assombrit la pièce pour faire l'horrible découverte... Pris de panique, il se mit à crier et à se débattre dans le lit qui le gardait prisonnier. Dans le bocal rempli de chloroforme, l'homme de Griffintown venait de reconnaître sa main droite !

— Vous n'avez pas été raisonnable, mon très cher ami, le sermonna le colonel Aliocha qui de son fauteuil, attendait qu'il se réveille tout en l'observant. Vous avez, semble-t-il, oublié certaines de nos conversations... Vous êtes un super héros des temps modernes, un vrai ! Pas un singe du septième art ! Dois-je vous le rappeler ?

Au son de cette voix familière, Georges se calma et répliqua :

— Vous m'avez trompé ! Vous vouliez que je tue Lambeer et Stéphane, et finalement, c'est votre Triple K qui a fait le boulot... Malheur ! Je ne ferai plus rien pour vous. Je préfère mourir. Tuez-moi, s'il vous plaît ! Prenez toutes les seringues de Makine et plantez-les-moi dans le cœur !

— Vous êtes bien trop sensible, Georges. Cette Stéphane, dont vous parlez, n'est pas morte, voyons !

— Triple K m'a dit qu'elle l'avait tuée...

— Non, elle n'a rien fait de cela ! Elle a plutôt perdu la trace de cette femme qui porte un prénom masculin. Elle nous a fait tourner en bourrique. À tel point, que je suis parfaitement incapable de vous dire où elle se trouve présentement.

—En êtes-vous sûr ? interrogea Georges.

—Absolument, mon cher ami. Votre mission était un test de confiance. Nous savions très bien que vous ne feriez aucun mal à cette Canadienne. Ce que nous voulions, c'est qu'elle vous accompagne à Osaka afin de faire sortir cet ex-agent de la CIA de son pays, et ce, pour que nous puissions l'arrêter. C'est qu'il cherchait à vous enlever à nous pour Dieu seul sait quel terrible dessein ! Heureusement, nous vous avons protégé et sauvé de ses griffes. Où seriez-vous, aujourd'hui ? Et dans quel affreux laboratoire seriez-vous traité comme un rat ?

—Mais vous m'avez demandé de les tuer tous les deux ? se souvint Georges.

—Il n'y avait qu'une seule balle dans le *Magnum 44*, mentit Aliocha.

—Pourquoi cette Kira m'a-t-elle raconté cette horreur et roué de coups, alors ?

—L'agent Triple K est une personne très intelligente, mais elle a aussi ses défauts. Elle aime faire souffrir les gens. Moralement et physiquement. Lorsque j'ai appris qu'elle vous avait maltraité, je l'ai sanctionnée et affectée à une nouvelle mission qui la tiendra occupée durant plusieurs mois. Vous ne la verrez plus jamais, je vous en donne ma parole, cher monsieur Delson. Et c'est la parole d'un ami... comme vous le savez !

—Et Stéphane... vous dites que vous n'en avez plus aucune trace ?

—En effet, et je serais très heureux si vous nous aidiez à la retrouver, car je vais être franc avec vous... La cible, lors du G20, n'était pas le président américain, mais bien Jim Lambeer. Notre plan et la couverture de Triple K ont fonctionné à merveille. Quant à Stéphane Laroche, puisque je me suis rendu compte que vous éprouviez des sentiments pour elle, il n'a jamais été question de s'en débarrasser. Bien au contraire, notre but était de l'attirer vers nous pour qu'elle vous tienne compagnie. Je sais ce qu'est l'amour, monsieur Delson. Et si madame Laroche était avec nous, elle ne représenterait aucun danger, car il est évident qu'elle ne divulguerait rien au sujet de votre existence. Avez-vous une idée du lieu où elle est, actuellement ? Nous pourrions l'inviter à se joindre à nous, ce qui serait merveilleux pour vous deux.

—Non, aucune idée. Et ma main droite... pourquoi l'avoir coupée?

—Quelle tristesse! Je suis tellement désolé! Madame Makine l'était tout autant que moi, mais elle n'a pas eu le choix. Votre statut de haut niveau et votre place prestigieuse au sein de notre société, c'est à votre invisibilité que vous les devez! Sans cette caractéristique qui fait de vous un homme capable d'anéantir un G20 en moins d'une minute, notre grand projet ne serait plus réalisable et nous devrions vous rendre votre liberté, ce qui vous conduirait dans la rue, hélas, comme tous les gens ordinaires. C'est donc par affection pour vous et afin de conserver toutes vos prérogatives que cette fâcheuse opération a été effectuée. Mais soyez rassuré, car je crois que d'ici une douzaine d'années, grâce à la nanotechnologie, le progrès vous permettra sûrement d'obtenir une nouvelle main qui sera plus efficace et plus durable!

—Et si une autre partie de mon corps réapparaissait demain matin... que feriez-vous?

—Bonne nouvelle, monsieur Delson, cela n'arrivera pas! Madame Makine a recommandé que l'on vous pique dorénavant chaque matin dans la cuisse avec le produit que vous utilisiez lorsque vous habitez le quartier de Griffintown à Montréal. Vous savez... celui qui vous a rendu invisible? À ce propos, je n'en reviens toujours pas du nom de ce quartier! Le même que celui du personnage invisible de *Wells*! Avouez quand même que quelquefois, les coïncidences sont troublantes!

—Avez-vous une preuve que Stéphane est en vie? réclama Georges.

Voyant que Georges avait retrouvé son calme, Alekseï Kirilenko fouilla dans la poche de sa veste et lui montra une photo de Stéphane imprimée sur une feuille blanche. On la voyait de face, faisant un doigt d'honneur devant une caméra, ce qui ne manqua pas de faire sourire Georges. Ensuite, le colonel se leva et tout en continuant de rassurer son interlocuteur et de rire de sa blague, il desserra les sangles qui le maintenaient presque immobile. Quand l'ex-assureur montréalais fut entièrement libéré, une femme entra dans la pièce avec des cafés et un copieux petit déjeuner et le grand écran de la chambre se ralluma au moment où *Darth Vader* dit à *Luke Skywalker*, dans *Le Retour du Jedi*: «*Pour moi, il est trop tard, mon fils...*»

Alors que les deux hommes partageaient leur repas dans une ambiance bon enfant, Georges indiqua à Aliocha qu'il serait très heureux si Stéphane venait vivre avec lui dans la maison, que cela lui donnerait des ailes et qu'il serait encore meilleur dans l'exécution de ses missions. Pour sa part, Aliocha parla longuement des États-Unis et de leurs habitants qui s'entretenaient à longueur d'année, tout en déplorant le fait qu'ils abandonnaient leurs anciens combattants et qu'ils n'offraient pas de système de santé pour tous, car incapables de fraternité.

Au fond de lui, Georges était heureux, mais doutait d'Aliocha. Après avoir pleuré la *fausse* mort de Stéphane, il ne désirait plus qu'une seule chose : qu'elle ne réapparaisse jamais et reste en vie, bien cachée et hors d'atteinte... tant pis pour lui s'il ne la revoyait jamais.

Entretien 14 (extraits) entre madame Sofia Makine, directrice de la recherche et du développement auprès de l'administration militaire (direction des grands projets) et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Madame Makine, je comprends que vous et le colonel Aliocha préparez un grand coup dont l'objectif est de bouleverser l'ordre mondial en frappant les États-Unis en plein cœur. Pour cela, vous utiliserez des clones de monsieur Delson, lesquels formeront une armée invisible totalement soumise à vos ordres. Quelles seront les étapes de ce projet ?

SOFIA MAKINE : Vous avez parfaitement raison de me poser cette question, car elle est légitime. Nous vivons dans une époque où l'être humain, qui, s'il possédait hier encore la maîtrise de son évolution pour le différencier du chimpanzé, y a renoncé en mettant en œuvre des politiques industrielles à grande échelle et d'une dangerosité inexprimable. En effet, comme vous le voyez à la télévision, à la une des journaux ou comme on l'entend à la radio, par ses agissements, l'homme a mis l'espèce dans une situation très grave. On parle de réchauffement climatique, d'environnement nettement déficient... Certains affirment que dans moins d'un siècle, nous aurons rejoint la

liste des animaux en voie de disparition. Et je dis *animaux* à dessein, car c'est ce que sont devenus les hommes. Nous devons au plus vite frapper un grand coup sur la table, puis gouverner de façon responsable afin de sauver l'homme de lui-même, car sa cupidité et sa soif de pouvoir en ont fait un véritable diable.

— Comment vous y prendrez-vous pour inverser une tendance au sujet de laquelle les plus grands scientifiques s'entendent pour dire qu'il est trop tard ?

— Pouvez-vous imaginer que nous serons neuf milliards en 2030, dix milliards en 2050 et presque douze milliards à la fin de notre siècle ? Comment ferons-nous pour vivre, alors que la plus grande partie du monde est déjà plongée dans la pauvreté ? Les grands anthropologues l'écrivent depuis quelques décennies : la démographie galopante représente un immense danger ! Comment voulez-vous nourrir douze milliards de personnes, les habiller, les loger, les soigner ? Nous visons, pour l'année 2050, une empreinte en carbone de 2,1 t par an et par personne née dans un pays industrialisé, alors que le chiffre est actuellement de 58,6 t ! Avez-vous une solution, monsieur Lazlov ? Je crois qu'il est temps pour l'homme de prendre les décisions inévitables pour assurer sa survie. Il faut mettre un terme à cet accroissement fou... Il faut limiter le nombre de naissances et augmenter le taux de mortalité pour dépeupler la planète qui se trouve d'ores et déjà dans un état d'asphyxie très avancé.

La population augmente d'un million et demi d'individus par semaine, tandis que la perte de terres cultivables est de cent mille kilomètres carrés par an ! Une étude récente a démontré que durant les quarante dernières années, la perte de superficie fertile représentait la taille des vingt-sept pays de l'Union européenne ! Donc, le fait d'avoir de plus en plus de personnes provoque l'épuisement des ressources et l'effondrement de toute forme de vie. C'est aussi simple qu'une règle de trois ! C'est pourquoi nous devons choisir qui doit naître et qui doit mourir... C'est dans l'intérêt et le bien de l'espèce humaine.

— Comment faire un choix aussi dramatique ?

— Depuis longtemps, la réalité et la science-fiction ne font plus qu'un. Pour bon nombre de sujets, ce qui était impensable hier est devenu une réalité acceptée par tous. Regardez l'Afrique, par exemple : un continent où règnent la maladie, la famine et les atrocités perpétrées par des groupes armés sans foi ni loi qui démembrent, décapitent,

violent... C'est là une vérité qui ne dérange plus personne. Sur Internet, on trouve ces images terrifiantes, bien sûr, et puis... on zappe ! On clique sur une publicité de restaurant ou de voiture... Le monde est tristement indifférent !

Partout, je pense que nous devons stériliser des populations entières, comme on le fait avec les chats et les animaux domestiques qui, je le souligne, ne sont pas en voie d'extinction. Ce que je veux vous dire, c'est qu'il n'est pas question d'annihiler des peuples, mais d'imposer des règles fermes afin de leur offrir un avenir meilleur. Il ne faut pas non plus garder en vie les humains qui présentent des malformations ou des dysfonctionnements, car non seulement ils sont inutiles, mais de plus, ils représentent un poids pour la société. Je veux bien sûr parler des personnes lourdement handicapées, que ce soit physiquement ou mentalement. Même chose pour les vieillards... Lorsque leur niveau de dépendance et de sénilité dépasse l'entendement, il faut les éliminer. Pour ce qui est des personnes atteintes de maladies graves ou incurables, nous devons les utiliser dans l'unique but de faire avancer la recherche médicale. Voilà qui nous permettra de créer des médicaments pour soigner les générations futures. Enfin, les personnes issues des tranches les plus pauvres seront les plus concernées par nos mesures, car elles coûtent beaucoup plus que ce qu'elles rapportent à l'État.

— Vos paroles font froid dans le dos...

— Je comprends votre sentiment. Ce n'est pas celui d'un scientifique qui sait comment la planète fonctionne et qui peut, par des actions fortes et massives, remettre de l'ordre dans ce grand chantier planétaire. Monsieur Lazlov, je vous pose la question : qu'est-ce qui est le plus sage... la disparition de tous les humains ou la disparition de la moitié d'entre eux ? Si vous deviez choisir entre le maintien de l'espèce et son extinction inévitable... que choisiriez-vous ?

— Le maintien, bien entendu !

— Eh bien, c'est là que nous en sommes, cher Victor ! La folie des hommes est en train de les mener tout droit vers l'extinction. Il faut réagir vite si nous voulons que nos enfants aient une chance de vivre... Ce ne sont certes pas des choix faciles, j'en conviens avec vous, mais ce sont des choix nécessaires. L'humain doit reprendre possession de la maîtrise de son évolution. Il ne l'a plus aujourd'hui ! Il n'est plus qu'un animal parmi les autres. Vous savez, monsieur Lazlov, les vrais

super-héros ne portent pas de costume flamboyant... Ce sont des gens comme vous, comme moi, qui dans des moments très difficiles, sont capables de prendre des décisions d'une extrême gravité pour le bien commun.

—Quelle est l'implication de monsieur Georges Delson dans votre projet de *reconstruction* du monde ?

—Il n'est nullement impliqué ! Ses clones, par contre, nous aideront à promouvoir et imposer nos politiques partout, afin d'atteindre notre but qui se résume à bâtir une nouvelle société saine, active, heureuse, durable... Une société qui comptera moins de cinq milliards d'individus. Ainsi, plus personne, même en Afrique, ne sera exclu et tous pourront profiter largement des bienfaits que nous offre la terre nourricière. Vous comprenez, Victor, que notre ambition n'est rien de plus que la recherche du bonheur pour chaque individu qui peuple notre planète... la fin des inégalités et des souffrances qui gangrènent notre société contemporaine.

Les clones de Georges Delson seront les outils qui nous permettront de conserver un monde en paix, placé sous notre bienveillante autorité. Georges, dont nous possédons l'ADN en plusieurs milliers de copies, ne nous est plus réellement utile au moment où nous nous parlons ; pourvu, bien sûr, que les premiers enfants invisibles qui naîtront dans quelques mois soient en bonne santé. Un jour, nous lui érigerons une statue dans chaque grande ville du monde ! Et les gens qui viendront la contempler, tandis que la terre sera redevenue stable et vivable, se souviendront que dans certains écrits séculaires, il était noté que le Messie reviendrait pour juger les hommes... Nous aurons alors écrit une nouvelle page, une des plus importantes de l'histoire des hommes et des dieux. Rien de moins, monsieur Lazlov !

—Lors de mon dernier entretien avec lui, le colonel Aliocha me parlait de vos collaborateurs scientifiques. Quel rôle, précisément, jouent-ils auprès de vous ?

—Un rôle de soutien, essentiellement. Pour résumer de façon un peu caricaturale, ils exécutent les missions que je leur confie et qui sont aussi nombreuses que variées. Il faut dire que notre projet dépasse de loin tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. C'est pourquoi nous avons fait appel à des alliés qui partagent les mêmes craintes et les mêmes espoirs que nous. Je suis très heureuse et fière de pouvoir compter sur eux, car leurs compétences sont très grandes et le pays

qu'ils représentent a parfaitement compris les exigences de notre entreprise.

Bien entendu, l'ensemble des informations liées à nos travaux ne sont pas communiquées à l'extérieur, sauf par le colonel Aliocha qui renseigne ses contacts au compte-gouttes afin de justifier les énormes investissements que nous leur demandons de faire dans le présent, et de les amener savamment à investir des sommes encore plus importantes au cours des prochaines années. Mais ce sont là des sujets sur lesquels il est encore prématuré d'échanger avec vous, monsieur Lazlov.

— Madame Makine, revenons un instant à la Maison des Mères. Lorsque nous avons programmé notre présent entretien, vous me disiez avoir une nouvelle très intéressante à me confier à ce sujet...

— En effet ! Nous y avons admis l'une des prostituées qui vivaient au domicile de Georges Delson. Sa préférée, pour ainsi dire...

— Dans quel but ?

— Contre toute attente, cher Victor, cette *Svetlana de Saint-Petersbourg* est enceinte de lui !

Lors de son débriefing auprès des autorités médicales militaires américaines, le président des États-Unis en était presque venu à sérieusement douter de lui-même. À l'occasion de cette réunion d'urgence tenue à peine quelques heures après le départ forcé d'Osaka, la stupéfaction régnait toujours et les explications brillaient par leur absence.

Selon les observateurs militaires, s'il s'agissait bel et bien d'événements provoqués par une entité intelligente autre qu'humaine, ils étaient incompréhensibles. Du côté des professionnels du milieu médical, la situation n'était pas moins obscure, pour ne pas dire indéchiffrable. Le président avait toutefois été entendu, jugé saint d'esprit et apte à gouverner. Les faits ne s'en trouvaient que plus déroutants... Toutes les personnes chargées d'analyser la situation étaient impuissantes.

Cinq faits distincts avaient été relevés, des faits qui ne menaient nulle part... Un : les verres qui s'étaient renversés comme par magie. Deux : le geste posé par le président russe pour éviter que son verre

se renverse à son tour. Trois : le *tweet* de danger de mort imminente du président américain. Quatre : la prétendue crise de démence de ce dernier. Cinq : la présence, sur les lieux, d'un ex-agent de la CIA et sa totale disparition.

Le premier point était totalement inexplicable. Non seulement les verres s'étaient renversés, mais cela s'était fait de façon très organisée, allant d'un président à l'autre, jusqu'au président russe. Pas de tremblement de terre, aucune image pertinente captée par les caméras et ce qui étonnait encore plus, c'est que l'un après l'autre, tous les présidents étaient presque restés sans réaction en voyant les verres se renverser, comme s'ils voulaient voir l'étrange phénomène se manifester jusqu'au bout de la table. Au chapitre du personnel présent dans l'enceinte du centre d'Osaka, chaque personne avait été dûment accréditée et contrôlée. De ce côté, tout était en règle et aucun participant ne faisait l'objet d'un quelconque soupçon.

Le deuxième point était peut-être le plus étonnant. Pourquoi le président russe avait-il saisi son verre, tout juste avant qu'il soit renversé ? Étonnant à deux titres pour le président américain... D'abord, parce que cela pouvait indiquer que son homologue russe savait ce qui était en train de se passer et qu'il était *peut-être* à l'origine, sinon complice, de cette blague. Ensuite, parce que son geste visant à empêcher son verre de tomber l'élevait sur un piédestal, ce qui ne plaisait pas du tout au président des États-Unis dont l'égo était très fort. De ce fait, il ne supportait pas la contrariété.

Le troisième point constituait un autre sujet d'interrogation. Le téléphone avec lequel le *tweet* avait été émis avait complètement disparu quelques minutes après l'envoi. Plus aucun signal. La puce électronique qui y était forcément insérée n'avait laissé aucune trace. Et le plus étonnant, pour les observateurs américains, était la presque simultanéité entre le renversement des verres et la réception du *tweet*... Comme si quelqu'un ou quelque chose contrôlait le jeu. « Vous voyez ce que je viens de faire avec vos verres... maintenant, je vous informe que le président américain est en danger de mort imminente ! » La seule information concrète était celle voulant que le *tweet* eût été émis à moins d'un kilomètre du Centre des congrès.

Le quatrième point était celui qui dérangeait le plus le président. Celui-ci n'ayant pas que des amis, certains doutaient fort de ses propos. Heureusement pour lui, sa *crise* avait été précédée par deux

autres événements inexpliqués : les verres et le *tweet*. Néanmoins, le chef des armées qu'il était restait aux aguets, car si une force nouvelle existait désormais, une force capable de contrôler les objets à distance et de s'exprimer directement dans la tête des gens, cela n'avait rien de rassurant...

Le cinquième point, relié à la présence de l'ex-agent de la *CIA* Jim Lambeer sur les lieux, étonnait également. L'homme avait été mis à la retraite au terme d'une mission particulièrement ratée mettant en scène (selon ses courts rapports de 2018) un homme présentant la caractéristique d'être invisible. Cette enquête n'avait absolument rien donné, hormis quelques images vidéo que n'importe quel *geek* aurait pu fabriquer dans sa chambre et quelques entretiens et témoignages. Mais au final, cette histoire ressemblait à un canular bien orchestré...

Toutefois, sur les images visionnées à partir de la vidéo de la salle du congrès, on voyait l'ex-agent parler avec la main devant la bouche. Son oreillette était également visible. Que faisait-il là ? À qui parlait-il ? À propos de quoi ? Une fois la panique installée, il avait quitté la salle et le bâtiment, jusqu'à ce que les caméras de surveillance perdent sa trace. Selon la *CIA*, Jim Lambeer avait proposé son aide pour le G20, car il désirait sortir de sa retraite et reprendre du service. Vu ses succès passés, sa requête avait reçu un accueil très favorable. Pour les deux autres questions, pas de réponses, car il s'agissait d'un téléphone personnel. Pourquoi cachait-il le mouvement de ses lèvres ? Sans doute par déformation professionnelle...

Bref, dans la tête du président américain, les choses étaient plutôt confuses, mais un scénario à saveur beaucoup trop *surnaturel* restait envisageable... Lambeer avec un homme invisible... La Russie qui savait ce qui se passait... Quel était le but de cette mise en scène, si mise en scène il y avait ? Tout cela était si soudain et les idées les plus farfelues si nombreuses, que le président avait préféré garder sa théorie pour lui-même. Un peu plus tard dans la journée, reconnaissant toute la folie entourant l'événement, il décida de ne plus y penser, jusqu'à ce qu'une explication acceptable finisse par émaner de l'esprit des observateurs, plus particulièrement des journalistes. Finalement, à part quelques pantalons mouillés et une menace de mort de plus... il ne s'était rien passé !

Un dernier point, par contre, piquait encore un peu sa curiosité : Jim Lambeer avait disparu et personne, à la *CIA*, ne savait où il se

trouvait. Le retraité s'était évanoui dans la nature juste après sa sortie du Centre des congrès d'Osaka. En résumé, cette histoire était un véritable casse-tête japonais ! Ni les conseillers ni le président n'avaient envisagé un instant qu'un lien pouvait exister entre les phénomènes d'Osaka et la mort d'Harry Winston, le secrétaire général de l'OTAN. Cependant, le capitaine Élie Chapman, de son propre chef, avait décidé de mener une enquête...

Le lieu était aussi célèbre qu'insolite ! L'ancienne mine d'Iekaterinbourg, sise à quelque mille huit cents kilomètres à l'est de Moscou, était un véritable trésor géologique. À deux cents mètres sous terre, on y dénombrait des galeries parfois longues de plusieurs kilomètres... L'endroit à l'abri des regards n'était désormais plus visité que par des photographes officiellement accrédités, en raison de leurs parois souterraines qui semblaient avoir été décorées pour une éternelle soirée psychédélique ! Les motifs dessinés par les cristaux de différentes couleurs étaient saisissants, et même, fantastiques. Cet incroyable phénomène naturel était dû à la très forte présence d'un minéral, la carnallite, qui pouvait être jaune, rouge, blanche ou bleue.

Pour visiter ce très célèbre labyrinthe russe, il fallait obtenir un permis émis par le gouvernement. Bien entendu, sur l'ordre de madame Makine, le précieux sésame ne pouvait plus être acquis. Officiellement, la mine était très fragile et les promenades n'y étaient plus possibles tant la dangerosité et les risques d'effondrement étaient élevés. Or, dans les faits, il n'en était rien. La mine était en réalité très solide et les camions qui se succédaient à la surface, tout autant que les travailleurs qui étaient *officiellement* sur place pour sauver ce magnifique patrimoine naturel afin que l'on puisse le visiter encore longtemps, étaient surtout là pour aménager le grand site dédié au clonage de Georges Delson. Une usine de production plus qu'une maternité, même si Sofia Makine avait été baptisé l'endroit : la *Maison des Mères*. Une dénomination plutôt poétique pour qualifier un établissement destiné à l'élevage intensif...

Les premiers travaux avaient commencé plusieurs mois plus tôt avec la création d'un système d'aération très efficace. De nombreux conduits furent percés en vue de rejoindre le niveau du sol et ainsi,

permettre l'évacuation de l'air usé et son renouvellement grâce à des moteurs dissimulés plus bas. Ce point relevait de la plus grande importance, car des milliers de personnes étaient attendues en ce lieu lorsqu'il serait parfaitement viable. Des kilomètres de câbles électriques avaient été installés pour éclairer la maternité en tout temps, le jour comme la nuit. De même, des dizaines de génératrices très puissantes avaient été livrées, ainsi que des bureaux, du matériel médical, des lits pour les patientes et le personnel soignant, des réfrigérateurs et des congélateurs pour stocker la nourriture. Enfin, des salles communes devaient être aménagées dans certaines cavités.

On construisait ici un hôpital... pour ne pas dire une ville ! Bientôt, d'innombrables femmes occuperaient les lieux pour attendre la naissance d'enfants dont elles ignoraient l'identité du père. Père qui d'ailleurs n'existait pas, car elles porteraient un œuf conçu avec l'ADN d'un seul et même individu. Aussi, les enfants dont elles accoucheraient leur seraient confisqués dès la naissance, sans même qu'elles aient pu poser un seul regard sur eux. Pas question que naisse une rumeur au sujet de l'existence de nourrissons invisibles. Dans quelques années, l'armée la plus puissante de tous les temps jaillirait du ventre de la Terre et répandrait son pouvoir par-delà les continents ! La mission inavouée de cette dernière se résumerait à générer un immense changement pour le monde et à causer un terrible choc afin de sauver les hommes de l'extinction. Telle était la volonté de Sofia Makine et de ses acolytes : écrire la plus importante page de l'histoire humaine depuis la Création.

Bien entendu, à l'ère de la surveillance militaire et des satellites, il n'était pas question d'attirer l'attention... C'est pourquoi les travaux ne donnaient pas l'impression d'être aussi gigantesques que dans la réalité, alors que les besoins, eux, l'étaient. Ce n'est que petit à petit qu'on aménageait les couloirs et les pièces. Considérant l'étendue du territoire couvert par la mine, on avait construit en plusieurs endroits très espacés de la surface des accès aussi couverts que discrets, de façon à accélérer les travaux d'aménagement.

Pour assurer le ravitaillement en eau potable, des ouvriers avaient perforé le sol à plusieurs endroits, après avoir déterminé la présence de rivières souterraines et de puits. Mais ce dernier problème n'avait pas été le plus difficile à résoudre. Le plus compliqué avait été d'aménager la *Maison des Mères* pour que les premières porteuses

puissent y loger confortablement très rapidement. À ce chapitre, on pouvait dire mission accomplie, car plus de cinquante femmes habitaient déjà les lieux. Pour bien les encadrer, on avait fait appel à une vingtaine d'infirmières spécialisées, chacune ayant fait vœu de silence lors de la signature de son contrat de travail au sujet de ce qui se tramait dans les profondeurs de la Terre.

Les systèmes de douche, de toilettes et d'évacuation avaient également donné aux ingénieurs toutes les raisons de s'arracher les cheveux de la tête ! Au départ, il avait été prévu de nettoyer les eaux usées, c'est-à-dire de vivre en circuit fermé, à l'image de la station spatiale internationale, mais l'installation d'une telle usine de traitement des eaux dans les conditions difficiles de la mine et avec une population en constante augmentation n'avait pas été jugée appropriée. Des géologues s'étaient déplacés afin de sonder le sol. Ce faisant, ils espéraient découvrir un gouffre très profond, capable d'absorber tous les déchets humains. Hélas, ce fut en vain. Finalement, la solution fut brandie par un jeune ingénieur qui proposa de construire un imposant pipeline de quelques kilomètres de long. Comme celui-ci suivrait les contours d'une rivière souterraine, les eaux sales seraient évacuées directement dans les profondeurs voisines du lac Isset.

En résumé, on effectuerait perpétuellement des travaux à la *Maison des Mères*, ou presque ! Aujourd'hui, comme dans les prochaines années. Mais nul n'en saurait jamais rien, car le site était sécurisé et personne n'en sortirait avant longtemps. Toutefois, la maternité vouée à produire les copies de Georges Delson atteindrait, finalement, un très bon niveau de confort, grâce à un excellent éclairage, des installations médicales adéquates, des ascenseurs, des cuisines et aussi, un four. Un énorme four où seraient détruits les corps des femmes mortes en accouchant, des bébés mort-nés, anormaux ou présentant des aberrations, ainsi que ceux des prématurés décédés. Le tout se ferait sans la présence d'aucune fumée à l'extérieur, car la procédure retenue pour cette sombre partie du travail était l'aquamation. Détruits par l'eau brûlante, les tissus humains rejoindraient le lac Isset grâce au large pipeline construit pour éliminer les déchets, tandis que les os seraient broyés et dispersés à la surface. La *Maison des Mères* était donc un lieu de naissance et de mort, dans un décor disco façonné par le temps et la pierre.

Parmi les premières occupantes, il s'en trouvait une qui bénéficiait d'un traitement privilégié. En effet, si les autres femmes portaient un clone dans leur ventre, Svetlana, elle, était réellement enceinte de Georges Delson. Cela lui valait toutes les attentions du personnel d'encadrement, en particulier d'une infirmière que la brune de Saint-Pétersbourg aimait beaucoup, si l'on se fiait aux nombreuses heures qu'elle passait en sa compagnie.

La jeune prostituée s'était plu à raconter à sa nouvelle amie tout ce qu'elle avait vécu dans la fameuse villa de luxe de l'homme invisible, non sans lui décrire les soirées folles qui s'y déroulaient, la cocaïne qu'on y consommait, la musique des années quatre-vingt qu'on y diffusait et toutes les statues de *Star Wars* que Georges aimait tellement. Elle avait avoué le trouver un brin ringard, un peu *old fashion*, mais vraiment très sympa. Ensemble, les deux femmes riaient de bon cœur à longueur de journée. Svetlana, vu ce qu'on la payait, avait accepté de passer les prochains mois dans l'ancienne mine d'Iekaterinbourg pour donner le jour à l'enfant de l'homme de Griffintown. Elle était d'ailleurs très curieuse de savoir si ce bébé serait lui aussi invisible. Depuis qu'elle avait rencontré Mira, son infirmière attitrée, les quelques mois d'enfermement qui allaient suivre lui semblaient moins insurmontables. Chaque jour un peu plus, elle tentait de se rapprocher de cette femme, alors que la nuit, elle se surprenait à rêver d'elle. Drogée du sexe, la brune désirait physiquement son infirmière. D'abord parce qu'elle était d'une gentillesse rare, puis parce qu'elle avait un sens de l'humour très développé. Il y avait aussi le fait qu'elle ressemblait beaucoup à Madonna.

Georges avait bien songé à son plan. Ce jeudi-là, en début d'après-midi, il enfila son masque, son gant gauche, s'habilla, et se dirigea vers le stationnement où il s'engouffra dans sa sublime *Aston Martin*, une réplique exacte de celle de *James Bond*. Il démarra, puis roula en direction de la Place Rouge. Derrière lui, comme d'habitude, une voiture banalisée le suivait, avec à son bord deux agents en civil chargés de sa sécurité. Du moins, *selon la version officielle*, se disait Georges, qui depuis peu, se sentait plutôt surveillé. On ne voulait pas, dans les hautes sphères, le laisser s'échapper. C'est ce qu'on verrait au

cours des prochaines minutes, car justement, le Montréalais venait de décider de disparaître et du même coup, de fuir ses geôliers.

C'est ainsi qu'à un moment bien choisi, il enfonça la pédale de l'accélérateur à fond pour semer ses *protecteurs* qui bien sûr, l'imitèrent. Ainsi, les deux voitures s'engagèrent dans une poursuite très dangereuse, et ce, en plein jour, alors que les rues regorgeaient de piétons, de motocyclistes et d'automobilistes. L'*Aston Martin*, véhicule d'exception, offrait une maniabilité sans pareille, faisant que Georges conduisait un bolide extrêmement rapide et terriblement efficace. Derrière lui, les deux agents le suivaient dans une *Mercedes* noire également très puissante, car il peinait à prendre de l'avance sur elle. Tandis que les deux automobiles approchaient de la Place Rouge, l'homme de Griffintown, qui n'était pas l'*agent 007*, se rendit compte qu'il ne parviendrait pas à s'échapper. C'est pourquoi il décida d'entrer dans un stationnement souterrain.

À très bonne vitesse, il descendit les étages un à un, alla dissimuler son bolide derrière un *VUS*, puis coupa le moteur. Après quoi, La *Mercedes* poursuivit son chemin vers l'étage du dessous, comme si les occupants croyaient que leur cible avait continué son trajet. Durant ce temps, George enleva son gant et son masque, les posa sur le siège passager avant, sortit de la voiture et se débarrassa du reste de ses vêtements, y compris de ses chaussures. Entièrement nu, il remonta les étages du stationnement et émergea à l'extérieur. La température estivale était idéale pour lui, bien que très humide. Ça sentait l'orage ! Deux ou trois minutes plus tard, il vit la *Mercedes* resurgir à la surface, suivie de l'*Aston Martin*. Ensuite, les deux disparurent. L'homme de Griffintown était enfin libre ! Aussi libre que lorsqu'il vivait à Montréal. Durant un instant, il se demanda pourquoi il avait attendu si longtemps avant de reprendre sa liberté...

Il ne lui restait plus qu'à trouver le meilleur hôtel du centre-ville pour s'y installer confortablement, comme il l'avait fait au *Queen Elizabeth*, l'année précédente. Sa nouvelle demeure fut vite trouvée et après une bonne heure d'observation, il s'installa dans l'une des chambres de luxe. Durant la soirée, allongé confortablement sur le lit, il pensa au Maréchal Kirilenko en se demandant quel terrible châtiement ce dernier avait infligé aux deux agents qui l'avaient laissé s'enfuir. Avant de s'endormir, il élaborait toutes sortes de plans pour quitter la Russie et qui sait, rejoindre Stéphane au Québec et s'y cacher pour

toujours. Drôle de vie ! Il avait réussi à fausser compagnie au colonel, mais ses tourments n'en étaient pas pour autant moins nombreux... Enfin, il passerait les prochaines semaines à y penser, tranquillement installé dans cet hôtel bourgeois.

Malheureusement, son rêve de tranquillité ne dura pas, car dès le lendemain matin, il observa un va-et-vient inhabituel chez les employés du cinq étoiles. Ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un, ça ne faisait aucun doute. Georges fut pris d'effroi lorsque dans le lobby, il vit des policiers débarquer avec des chiens et quelques individus en uniforme dotés de lunettes à vision thermique. Aussitôt, il prit ses jambes à son cou et se précipita vers une porte des cuisines donnant sur une ruelle. Puis il changea d'idée lorsqu'il se dit qu'on l'attendait sûrement derrière cette porte. Il entra donc dans une chambre grâce au laissez-passer emprunté la veille à une femme de ménage peu scrupuleuse, qui l'avait dissimulé dans un faux plafond.

Par chance, il trouva très vite tout ce dont il avait besoin pour s'échapper... Des vêtements d'homme, du maquillage, des lunettes de soleil et une casquette. Une vingtaine de minutes plus tard, il quitta librement l'hôtel par la grande porte, la main gauche et le moignon droit dans les poches de son pantalon. Bien entendu, il avait évité de passer à proximité des chiens. Dans la ruelle, tel qu'il s'en doutait, un comité d'accueil attendait un éventuel fuyard invisible...

Il dut patienter jusqu'au début de la soirée pour se débarrasser de ses vêtements et de son barbouillage. Une fois nu, il franchit à nouveau la grande porte du magnifique hôtel de la Place Rouge pour s'y réinstaller. L'un des clients avait déposé une plainte suite à un vol commis dans sa chambre, ce qui, plus tard, laissa penser au colonel Aliocha que Delson se trouvait bien sur les lieux au moment de la descente policière. Cela ne manqua pas de le faire sourire. Quant à Georges, après avoir effectué le tour complet de l'hôtel pour s'assurer qu'aucun policier n'y était, il se coucha et dormit du sommeil du juste.

Le lendemain, le réveil ne fut pas très heureux, lorsqu'il constata que sa main gauche était parfaitement visible. Voilà qui le contrariait au plus haut point... «Je ne peux pas sortir ainsi sans attirer l'attention ! Que diraient les gens s'ils voyaient une main se promener seule ?» se dit-il. Il n'avait aucun autre choix que de réapparaître... voler d'autres vêtements, d'autres chaussures et aussi, du maquillage, dans l'objectif de fuir la Russie une bonne fois pour toutes. Comme il

l'avait fait à Montréal pour se rendre à La Malbaie, il devrait voyager ni vu, ni connu... Fort de ce succès passé, c'est avec une énergie toute neuve et une détermination à toute épreuve qu'il élaborait un plan de sortie.

Malgré la réapparition de sa main, il garda son calme. Au cours de la soirée et de la nuit, il profita du repos des clients pour leur *emprunter* tout ce dont il avait besoin. À l'aube, il était fin prêt à quitter le site de l'hôtel en voiture, grâce à la clé d'une *Audi* qu'il avait volée dans une chambre. Pour plus de sûreté, il avait bien sûr veillé à remplacer la plaque d'immatriculation par une autre. Son objectif consistait à rejoindre la Lettonie et ainsi, entrer dans l'Union européenne. Il en avait pour un peu plus de six heures de route...

Arrivé à la frontière, il lui suffirait d'abandonner sa voiture et son accoutrement pour échapper à la surveillance. Dès qu'il serait rendu en Europe, les Russes perdraient sa trace. Sa main gauche constituait toutefois un problème majeur. Mais au point où il en était, il se disait que le plus important était d'abord et avant tout de quitter le pays. Si jamais sa main le trahissait, il se livrerait aux forces européennes et sa vie n'en serait sans doute que meilleure.

Il démarra l'*Audi* à cinq heures du matin. Il pleuvait enfin et le taux d'humidité était retombé, ce qui ferait le bonheur des Moscovites à leur réveil, eux qui étouffaient depuis plusieurs jours. C'était une très belle matinée. Les rues étaient vides et le jour se levait paisiblement. Dans une heure, l'homme de Griffintown serait loin... Celui-ci jeta un coup d'œil à l'écran tactile à droite du tableau de bord dans l'intention de mettre de la musique. Alors qu'il relevait les yeux vers la route, il entendit un immense bruit de freinage. Peu après, sa voiture fut violemment frappée du côté conducteur par une autre qui arrivait par la gauche après avoir brûlé un stop. Pour Georges, le choc fut très brutal. Si les *airbags* s'étaient gonflés comme ils le devaient, sa tête heurta tout de même fortement la portière. Il ne perdit pas connaissance, mais resta sonné quelques secondes. Pendant que les deux voitures étaient à l'arrêt, il posa sa main gauche sur sa tempe. Ce faisant, il remarqua qu'il saignait et que le maquillage qui lui servait de peau coulait quelque peu.

Il reprit ses esprits au moment où il entendit plusieurs voix. Il ne devait pas rester là. S'enfuir au plus vite ! Il tenta de défaire sa ceinture de sécurité, mais n'y parvint pas. Grâce au bouton qui se trouvait sur

sa portière, il fit descendre la vitre avant, celle du côté passager, pour se glisser vers elle en desserrant le ruban de la ceinture. Au même moment, la porte du côté conducteur s'ouvrit et l'homme de Griffintown vit trois individus le regarder. Après avoir réussi à débloquent la ceinture, le premier le libéra. Ce n'est qu'à ce moment que Georges prit conscience du choc que son corps venait de subir. Non seulement il souffrait du bassin, mais aussi du dos et de l'épaule gauche. L'homme qui venait de le sortir de sa fâcheuse position lui demanda en russe s'il allait bien. À son haleine, le Montréalais comprit qu'il était ivre. De même, il constata que suite à la collision, sa casquette et ses lunettes de soleil avaient été projetées et que de ce fait, celui qui lui faisait face avait devant lui un visage sans yeux ni crâne... L'homme le sortit de l'*Audi* en le tirant par la veste, puis le positionna devant lui pour l'observer. La surprise, l'incompréhension et le choc se lisaient dans son regard...

Sans tarder, Georges lui raconta qu'il était atteint d'une maladie très rare et qu'il devait vite se rendre à l'hôpital. Mais l'autre ne le lâchait pas. Pendant ce temps, ses deux acolytes touchèrent le visage du drôle d'individu et avec le bout de leur index, enlevèrent une couche de maquillage. Du coup, ils ne virent plus rien. Ils déchirèrent ensuite la chemise et là encore... rien ! « *Mais qui es-tu ?* » demanda l'un d'eux. « Je suis le résultat d'une expérience radioactive et si vous restez trop longtemps près de moi, vous mourrez... Il ne faut pas me toucher ! » En entendant cela, les trois types firent un pas en arrière. Georges en profita pour se dégager et s'enfuir à la course. Sans attendre, les autres se lancèrent à sa poursuite. Malheureusement, même s'il était bien entraîné, les blessures résultant de l'accident le ralentissaient considérablement, ce qui n'était certes pas le cas de ses poursuivants qui en raison de leur forte consommation d'alcool, ne ressentaient pas la douleur.

Après avoir atteint la place Pouchkine, l'homme invisible entra dans le seul restaurant ouvert, soit le *McDonald's*. Il chercha une porte de sortie conduisant vers l'arrière, mais sans succès. Lorsqu'il voulut retourner à l'entrée pour sortir, il se retrouva nez à nez avec les trois ivrognes. Dans le restaurant, les cinq ou six clients matinaux, tout autant que les cuisiniers, n'en revenaient pas : devant eux, ils avaient un homme sans main, doté d'une tête qui n'était plus qu'un vague morceau, qui les suppliait de le laisser tranquille. L'une des caissières

filmaient la scène avec son téléphone, pendant que les types étaient sur lui pour immobiliser et le retenir brutalement prisonnier. C'est là que Georges fit une très forte crise d'angoisse. Tout le monde s'approchait de lui. Alors qu'il était acculé au mur et qu'il étouffait, les gens le touchaient et le déshabillaient. Sa chemise arrachée, on lui retira son pantalon.

— LAISSEZ-MOI!!! cria-t-il. Je ne suis pas un monstre!!! Je suis un être humain!!! LAISSEZ-MOI... Ou je vous tuera tous !

Sur ces mots, il se laissa glisser le long du mur en hurlant de rage. Dans son esprit, le désespoir et la haine s'entrechoquaient. On entendit alors d'autres hommes entrer dans le *McDonald's* et bientôt, Georges fut libéré de ses assaillants. Il vit quelques policiers armés jusqu'aux dents écarter les gens autour de lui, puis un personnage lui tendit la main en l'invitant amicalement à rentrer chez lui. Georges attrapa la main, se releva de peine et de misère et accompagna le colonel Aliocha jusque dans sa limousine, tandis que les policiers notaient les noms des témoins et confisquaient tous les téléphones et le système vidéo du restaurant. Or, c'était sans savoir que la caissière qui avait capturé l'incroyable scène avait déjà publié son œuvre sur *YouTube*.

— Ne coupez pas mon autre main ! Je vous en prie, colonel, ne coupez pas mon autre main... suppliait l'homme de Griffintown.

Entretien 17 (extraits) entre monsieur Alekseï Kirilenko, alias « colonel Aliocha », 1^{er} maréchal de la Fédération de Russie, et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Colonel Aliocha, depuis notre dernier entretien, une question me hante et je suis heureux de vous rencontrer aujourd'hui pour vous la poser. Cet immense projet qu'est le vôtre nécessite plusieurs années de préparation... Avez-vous déjà songé à l'éventualité d'un échec ?

COLONEL ALIOCHA : Alors, ce serait la fin pour tous les

êtres vivants, rien de moins, monsieur Lazlov ! Avez-vous vu cette merveilleuse émission de télévision qui décrit la planète telle qu'elle sera une heure, un jour, une semaine, un mois, un an et même, dix mille ans après la disparition des hommes ?

— Non, je ne l'ai pas vue.

— Elle est très pathétique ! On y apprend que les chats feront la conquête du sommet des édifices et que les plantes recouvriront tout. Tout disparaîtra ! Certaines constructions humaines continueront à fonctionner très longtemps, comme, par exemple, les centrales nucléaires et les barrages électriques. Et en fin de compte, si dans dix mille ans des extra-terrestres viennent visiter notre monde, le seul vestige de notre passage qu'ils y trouveront se résumera aux pyramides d'Égypte ! Pour faire court, si en raison du modèle économique américain l'espèce s'éteignait, nous aurions été moins malins que les dinosaures, qui eux, ont peuplé la Terre durant cent soixante-cinq millions d'années ! Même qu'ils auraient pu éviter l'Armageddon s'ils avaient eu un programme spatial ! Ah ! Ah ! Ah ! Vous rendez-vous compte... cent soixante-cinq millions d'années avec un cerveau pas plus gros qu'une noix de Grenoble ! Que se passera-t-il, alors ? J'imagine que tout recommencera de zéro : il y aura des bactéries dans l'eau qui se transformeront en poissons, puis ceux-ci sortiront de l'eau avant de devenir des lézards qui grimperont dans les arbres... Puis, lorsqu'ils en redescendront, l'humain aura une toute nouvelle chance de s'illustrer ! Cette vision des choses est fort troublante, dans mon esprit, car si un tel recommencement est possible, peut-être que l'humanité actuelle en est un... Et pas le deuxième ou le troisième, mais le centième ! Le millième, même !

Pensez-y-bien, jeune Lazlov... Si notre espèce, dans des temps très anciens, face aux mêmes problématiques que les nôtres, avait réussi à s'extraire de notre monde pour aller peupler une autre galaxie... Je sais que cela peut vous paraître fou, mais au fond, qu'en savez-vous ? Qu'en savons-nous ? Absolument rien ! Il y a un peu moins de deux ans, en octobre 2017, des scientifiques américains du plus haut niveau, et je vous parle, ici, de physiciens de Harvard, ont rendu public l'une de leurs observations, ce qui n'a pas manqué de créer un véritable tsunami dans le monde... Ils ont affirmé avoir étudié un objet volant non identifié dans l'espace, lequel se trouvait près de la Terre. Selon eux, l'engin était habité par des êtres chargés de nous observer.

Une sonde extraterrestre rouge et noire venue nous espionner... Était-elle habitée par des créatures appartenant à un autre peuple, ou par des humains d'un temps très ancien ? Tout récemment, une énorme masse métallique a été détectée sous la surface cachée de la lune, une masse de 300 km de profondeur. Les chercheurs parlent d'une superficie de 50,000 km² ! Imaginez un tas de ferraille si gros, qu'il pourrait recouvrir cinq fois le territoire d'Hawaï ! De quoi s'agit-il ? D'une ville ?

Bref, cher Victor, si nous échouons dans notre mission, dans un futur tellement lointain qu'il nous est impossible de le concevoir, l'espèce recommencera, mais sans nous.

— Si la question de la survie est aujourd'hui si importante, pourquoi ne confiez-vous pas l'exploitation de l'ADN de Georges Delson à des entreprises qui pourraient peut-être parvenir à accélérer le processus ?

— Pour des questions morales et aussi, parce que nous voulons maîtriser le projet du début jusqu'à la fin. Indirectement, grâce aux impôts et taxes qu'elles payent à l'État, ces grandes entreprises participent au financement de nos actions et elles continueront de le faire... Mais dans la plus grande ignorance de nos faits et gestes, ce qui est très bien. Les entrepreneurs sont des gens cupides. Ils sont incapables de garder un secret et de mener à bien une telle œuvre humanitaire ! Je crois que moins de gens en sauront sur nos travaux, mieux ce sera. Imaginez qu'il y ait des brevets déposés par des entreprises sur le clonage humain... Nous ne voulons pas déshumaniser l'homme, mais plutôt lui rendre sa place d'envergure au sommet des espèces afin qu'il vive en parfaite symbiose avec son environnement... Heureux, libre comme l'air et capable de maîtriser son évolution.

— J'aimerais revenir un instant sur les derniers moments vécus par monsieur Delson. La mort brutale de l'agent américain qui s'est produite sous ses yeux, la raclée qu'il a reçue de Triple K, l'amputation de sa main droite, sa fuite, l'accident d'auto et le traumatisme qu'il a vécu dans le restaurant... Ne craignez-vous pas de le perdre ?

— Depuis qu'il est invisible, Georges a développé un incroyable instinct de survie, car à de très nombreuses reprises il a dû faire face à des situations hautement périlleuses. Je crois pouvoir affirmer que depuis qu'il est à nos côtés, il est un homme plus fort, autant physiquement que mentalement. J'irais même jusqu'à dire plus intelligent. Mais hélas, ses sentiments le trahissent et font de lui l'homme prévi-

sible que nous connaissons. Lorsque j'ai décidé de le laisser s'enfuir avec l'*Aston Martin*, je voulais savoir s'il avait convenu d'un plan avec cette femme dont il est amoureux, car je souhaitais qu'elle se joigne à nous. J'ai pu vérifier, après l'incident du restaurant, que ce n'était pas le cas et que Georges Delson ne sait pas où elle se trouve. Personne ne le sait, d'ailleurs ! Nous avons manqué notre coup, mais s'il y avait eu une entente entre les deux tourtereaux et que je l'avais déjouée, j'en aurais été bien fier, croyez-moi ! Non, monsieur Lazlov, je ne crains pas de perdre Georges, car nous avons des milliers de copies de lui dans nos congélateurs.

— Quand vous dites souhaiter que Stéphane Laroche se joigne à nous... que voulez-vous dire, exactement ?

— Je crois que Georges aime vraiment cette femme qui porte un prénom masculin. Je pense aussi que ce sentiment est réciproque, puisqu'elle le cherche. Il est vrai que mon plan initial était de tuer l'agent de la CIA et cette Stéphane, car au risque de me répéter, ils sont les deux seuls à connaître l'existence de notre homme invisible. Ensuite, je me suis dit qu'au fond, si nous nous contentions de la garder prisonnière, elle ne serait plus une source de danger et notre invité québécois serait bien plus heureux. Je vais vous confier un secret... Comme vous le savez, je ne suis pas un homme de science. Pourtant, je suis sûr que la réapparition des mains de Georges est liée au stress. Si nous pouvions lui donner l'amour qu'il désire et qu'il mérite, ce serait un atout supplémentaire pour assurer notre succès.

Plusieurs de nos agents la recherchent activement au Japon, en Russie, et même en France. Mais... je dois avouer que de la savoir en liberté ne m'inquiète pas le moins du monde, car l'histoire qu'elle pourrait confesser à une haute autorité étrangère est tellement invraisemblable, que nul ne la croirait. Sur ce point, je suis parfaitement d'accord avec madame Makine. À ce chapitre, l'agent de la CIA constituait un plus grand danger et comme vous le savez, Triple K s'en est chargée à la place de Georges, qui était trop troublé par la présence de sa dulcinée pour exécuter mes ordres.

— Parlant de succès, madame Makine m'a appris que l'une des prostituées qui vivaient chez Georges est enceinte de lui... Qu'en pensez-vous ?

— Que c'est une excellente chose ! Je suis très impatient de voir le résultat de cette gestation, mais je lui préfère de loin la multiplica-

tion du sujet par clonage, car le résultat sera un produit 100 % Georges Delson... Alors que dans le cas de cette grossesse, l'enfant à naître ne disposera que de la moitié de l'ADN de notre sujet. Quant à l'autre moitié, celle d'une prostituée mineure accroc à la cocaïne, je vous avoue qu'elle ne m'excite pas beaucoup. Mais nous verrons en temps et lieu... à condition, bien sûr, que cet embryon survive aux excès de celle qui lui sert de véhicule.

—Ce grand projet nécessitant les installations qui sont effectuées dans la mine d'Iekaterinbourg en est un à long terme. J'ai toujours du mal à comprendre comment des hommes, même invisibles, pourront, sous votre autorité, bouleverser l'ordre mondial. Pouvez-vous me l'expliquer ?

—Il est trop tôt pour le faire et votre incompréhension est justifiée. Toutefois, il est évident que les meilleurs ouvriers ont besoin des meilleurs outils pour fournir le meilleur travail. Nous aurons peut-être l'occasion d'en reparler si un jour vous décidez de me poser les bonnes questions. (...)

La main gauche de Georges lui jouait des tours. Un matin, elle était invisible, et un autre, elle ne l'était plus... Le phénomène pouvait se manifester n'importe quand, et n'importe où. L'équipe de Sofia Makine avait filmé l'un de ces épisodes, alors que la main gauche de Georges, comme toujours, était réapparue d'un seul coup, c'est-à-dire sans d'abord devenir transparente et translucide. L'homme invisible avait réussi à les convaincre, elle et ses acolytes, de ne pas l'amputer. Pour y parvenir, il avait dû leur promettre que si jamais sa main réapparaissait lors d'une mission, il s'empresserait d'agir suffisamment vite pour éviter d'être découvert.

Se trouvant actuellement dans une maison autre que la sienne, Georges attendait le retour d'un homme qui, selon le colonel Aliocha, était un agresseur d'enfants. Mensonge, bien entendu. La cible était plutôt un député qui donnait du fil à retordre aux gouvernants en place. L'homme avait un chat capable de deviner la présence de l'intrus. De ce fait, il ne cessait de cracher dans sa direction.

Vers vingt-deux heures, le député arriva. Il se déshabilla, appela son chat et lui demanda pourquoi il était aussi énervé. Lorsqu'il voulut

l'attraper pour le rassurer, le félin se débattit et le griffa. Après l'avoir traité de méchant minet, l'homme l'invita à le suivre dans la cuisine, où il lui donnerait quelques délices à déguster. Non seulement le chat ne le suivit pas, mais il continua de feuler. Son maître le laissa et se dirigea vers le réfrigérateur pour grignoter quelque chose avant de se mettre au lit. Alors qu'il allait ouvrir la porte du meuble de cuisine, il entendit un bruit causé par un bibelot propulsé au sol. Persuadé que son colocataire à quatre pattes était responsable de ce méfait, il retourna sur ses pas pour constater les dégâts.

Or, si un vase était effectivement brisé, le chat, lui, n'était plus là. Allant jusqu'à sa chambre pour le trouver, l'homme se mit à genoux pour regarder sous son lit, mais en vain. Il retourna à la cuisine, ouvrit la porte du frigo et fut saisi par une vision d'horreur : le chat était là, dépiauté comme un lapin ! Pris de peur, le député s'efforça d'encaisser le choc tout en réfléchissant et en s'interrogeant sur ce qui venait de se passer. Ce faisant, il reçut un violent coup sur la main gauche, qu'il avait posée sur le comptoir de granit. Il tourna la tête et vit que trois de ses doigts étaient entièrement sectionnés, en plus de pisser le sang. Son hachoir se trouvait juste à côté. Le pauvre criait de douleur et d'épouvante. La seconde suivante, il était dans sa chambre à fouiller dans un tiroir, d'où il extirpa un pistolet qu'il tendit devant lui. « *Qui est là ?* » questionna-t-il. Lentement, il retourna vers la cuisine, où il put lire, sur la porte du réfrigérateur, la réponse à sa question... écrite avec le sang de son chat : *Le maître des circonstances est ici*. Le député fut retrouvé par la police quarante-huit heures plus tard, avec un couteau de cuisine planté dans le cœur. Un odieux crime avait été commis, et on ignorait tout de l'auteur. La note sur la porte du réfrigérateur avait été effacée, et donc, ne figurait pas dans le rapport de la police.

Plus tard, on retrouva un autre cadavre, celui d'un homme d'affaires, éventré dans sa salle de bain. Avec une précision chirurgicale, l'agresseur lui avait littéralement ouvert le ventre de haut en bas. Ses intestins avaient été sortis de son abdomen, puis déposés dans la cuvette de la toilette. L'assassin avait tiré la chasse d'eau et les viscères de sa victime avaient été aspirés par les tuyaux sur plusieurs mètres. Dans la bouche du défunt, on avait placé une pomme, comme le font les bouchers avec les têtes de porcs qu'ils installent dans la vitrine de leur commerce.

Un autre jour, Georges assassina une femme dans la cinquantaine qui, selon le colonel Aliocha, avait volé des dizaines de bonnes familles, qui s'étaient par la suite retrouvées à la rue, sans le sou. Alors qu'elle était en train de cuisiner dans son appartement chic du huitième étage d'un immeuble de prestige, Georges saisit sa main et la posa sur la plaque chauffante du fourneau, alors qu'elle était réglée à son plus haut niveau. Alerté par le terrible cri qui s'ensuivit, le mari se précipita pour voir ce qui se passait, avant d'hurler à son tour. En plus d'avoir fondu, la peau fumait et la souffrance de sa conjointe semblait atroce. Pendant que cette dernière se tordait de douleur et que l'homme appelait les secours, Georges tira sa victime par les cheveux jusqu'à la fenêtre et la précipita dans le vide. La scène avait été d'une atrocité sans nom, marquant à vie le triste époux.

Durant plusieurs semaines, l'homme de Griffintown, qui n'était plus lui-même depuis l'incident du *McDonald's*, assassina des dizaines de personnes, toujours à la demande du colonel. Parmi les victimes, quelques opposants politiques et des militaires, mais aussi, plusieurs véritables malfrats à la tête d'organisations mafieuses, ainsi que quelques personnalités étrangères plutôt influentes. La spécialité de Georges consistait, comme il l'avait fait avec le secrétaire général de l'OTAN, à pousser les gens, que ce fut du haut d'un immeuble, d'un pont, ou encore, sur la route ou sur les rails. Chaque fois, la police en venait à la conclusion qu'il s'agissait d'un suicide ou d'un meurtre non élucidé. Lorsqu'il devait exécuter des personnes très mauvaises, particulièrement impures, Georges prenait plus de temps qu'à l'habitude pour effectuer le boulot, histoire de les faire souffrir autant qu'elles avaient fait souffrir leurs victimes. Du moins, selon les propos du colonel...

Devenu rancunier, l'homme de Griffintown s'était vengé des trois ivrognes qui l'avaient empêché de fuir. Arrêtés par la police à sa demande, les individus bâillonnés l'attendaient dans une pièce fermée de son palais. Lorsqu'il y entra, il était entièrement habillé et semblait tout à fait normal. Sous les yeux ébahis de ses prisonniers, il quitta ses habits, son gant et son masque tout en affirmant qu'il était le maître des circonstances et que dans une minute, les trois s'amuseraient. Ceux-ci étaient assis l'un devant l'autre et solidement attachés à une chaise.

Sur une table se trouvait un revolver. Georges le saisit et montra à ses invités que le barillet ne contenait qu'une seule balle. Du coup,

chacun comprit qu'une partie de roulette russe allait bientôt débiter. Georges leur précisa qu'il souhaitait les éliminer tous les trois à l'aide d'un seul tir et que pour se faire, il tenterait sa chance trois fois. Il plaça donc le canon du revolver sur le front du premier, qui urina sur lui. Il y eut un *clic*, mais le coup de feu ne partit pas... Georges refit tourner le barillet et replaça le canon dans la même position. Il y eut un second *clic*, et une fois encore, ses victimes furent épargnées. Il fit tourner le barillet une nouvelle fois, tandis que les trois hommes vivaient un stress incroyable. Il y eut un troisième *clic*, mais les trois chanceux n'étaient pas rassurés pour autant, sachant pertinemment qu'ils faisaient face à un fou. Après avoir salué leur courage, ce dernier replaça le canon sur le front du premier type et tira une nouvelle fois, puis encore... et encore. Au troisième essai, la balle traversa les trois têtes avant de terminer sa course dans le mur.

Entre deux missions, Georges restait seul dans sa grande maison. Il avait ordonné le départ des quatre prostituées et n'avait pas cherché à savoir pourquoi Svetlana la brune n'était plus là. Il s'en fichait. En fait, il se fichait de tout. Sur les écrans, les épisodes IV, V et VI de la *Guerre des Étoiles* défilaient constamment. Parfois, la nuit, le Montréalais installait ses couvertures près des statues de *Darth Vader* et de l'*Empereur*. Leur présence le rassurait. Il n'avait plus qu'une seule envie : multiplier les missions afin d'exterminer la vermine. Chaque nouveau meurtre constituait pour lui un plaisir, même si chaque fois, on le bernait sur la vraie nature de sa victime. Pour le colonel Aliocha, mais également pour les psychologues qui étudiaient l'homme de Griffintown, il s'agissait de pousser celui-ci dans ses plus lointains retranchements, histoire de mieux former ses futurs clones. Au fil des épreuves, on voulait tester ses capacités en le mettant totalement à nu au plan mental, et ce, dans le but de produire les meilleurs soldats possible. Si nécessaire, on espérait pouvoir transformer, dans son ADN, tous les défauts susceptibles de ralentir le développement de l'armée invisible.

Le capitaine Élie Chapman avait douze ans lorsque les tours jumelles de Manhattan disparurent dans un immense nuage de poussière. Le 11 septembre 2001 était pour lui un jour doublement triste,

car son père, Nemrod Chapman, avait perdu la vie dans les escaliers de la tour 1. Alors qu'il se trouvait en compagnie de ses coéquipiers du service de sécurité incendie de New York, celui que tous surnommaient *Rod* n'avait jamais été retrouvé dans les décombres, à l'instar de centaines d'autres victimes innocentes. Bien sûr, le petit Élie, sa sœur aînée et leur maman avaient beaucoup souffert et pleuré après le terrible drame.

Treize années plus tard, en 2014, Élie était engagé à titre de policier dans un poste de Brooklyn. Depuis 2017, il figurait parmi le personnel affecté à la sécurité du président américain à Washington. À vingt-neuf ans, le jeune père de deux garçons et époux d'une enseignante avait effectué un parcours spectaculaire, parsemé de succès professionnels et personnels. Bénévole à la Synagogue de son quartier, il était très aimé pour ce qu'il était, mais aussi, parce que son défunt père était un héros américain.

Les événements d'Osaka l'empêchant de dormir depuis plusieurs jours, il avait décidé de mener sa propre enquête, en dehors de ses heures de service et pour son propre compte. En clair, sa hiérarchie n'en savait rien. Durant ses recherches qu'il effectuait tard le soir, c'est-à-dire quand tout le monde dormait à la maison, il s'allongeait sur le canapé du salon avec son *iPad*. Sans objectif précis, il cherchait toutes sortes d'informations sur l'invisibilité : les films, les livres, l'état des recherches scientifiques, les expériences loufoques... Tous les sites Internet y passaient. Le jour, il profitait de ses pauses pour essayer de comprendre la nature des phénomènes filmés au Japon. À force de lire sur le sujet, il commençait sérieusement à croire à cette histoire de personnage invisible, aussi farfelue pouvait-elle sembler... La façon dont les verres des présidents étaient tombés l'agaçait tout particulièrement. La présence de Jim Lambeer également.

Au bout d'un temps, il sollicita auprès de ses supérieurs l'autorisation de mener une investigation. Sa proposition fut acceptée et on lui accorda une semaine pour obtenir des résultats et les présenter à une commission d'évaluation. Pour y parvenir, il eut droit à un accès illimité aux dossiers de Jim Lambeer. Malheureusement, il n'y trouva pas grand-chose, hormis une vidéo et la photo d'un permis de conduire. Celui d'un Canadien appelé Georges Delson. Dans un mémo datant de 2017, le nom de Stéphane Laroche était également cité. Mais rien d'autre... Décidément, l'ex-agent de la *CIA* ne prenait pas beaucoup

de notes ! Sans doute parce que les affaires sur lesquelles il travaillait étaient classées *secret défense*. Quoi qu'il en soit, son labeur au sujet du Canadien prétendument invisible n'avait pas abouti et il n'en restait que ces quelques éléments.

Il faut préciser que, selon les rapports officiels de la *CIA*, Jim Lambeer œuvrait sur deux dossiers en même temps... En effet, il travaillait secrètement au Canada sur une affaire de menaces faites au Consul américain de Montréal, laquelle s'était soldée, comme bien souvent, par une prise d'otages et la mort du terroriste (un certain Monsieur Tanguay). L'absence de références au sujet d'une personne invisible était aussi peut-être due au fait que Lambeer semblait être un homme très sérieux qui n'avait sans doute pas accordé beaucoup d'importance à cette histoire pour le moins surnaturelle.

Un peu plus tard, grâce à un programme bilatéral d'échanges d'informations entre les services de police du Canada et des États-Unis, le capitaine Chapman avait eu accès aux dossiers de son homologue québécoise, la capitaine Stéphane Laroche. Il y avait trouvé deux plaintes à peu près semblables portées par messieurs Y et Z, puis retirées quelques jours plus tard, la copie du même permis de conduire de monsieur Delson, un rapport d'une visite effectuée au petit matin au domicile que ce dernier avait déserté, quelques articles signés par le journaliste local Joren Leendert... En gros, rien de bien concret. Le policier américain découvrit enfin que monsieur Y avait été assassiné, visiblement par un laborantin ripou œuvrant pour le compte de la police de Montréal. Ce meurtre devait résulter d'une affaire crapuleuse, car on avait récupéré une grosse somme d'argent au domicile du meurtrier, qui s'était enlevé la vie. De même, on avait retrouvé dans la bouche du défunt un mouchoir portant les initiales GD. Bien sûr, ces deux lettres pouvaient mener directement à Georges Delson, mais ce dernier était introuvable. Il figurait même sur la liste des personnes disparues. Les deux lettres de sang demeuraient donc un mystère.

La première idée de Chapman, en l'absence de Jim Lambeer, dont on avait perdu la trace, fut de contacter Stéphane Laroche. Or, on lui apprit qu'après une agression très brutale perpétrée à son domicile (un crime non élucidé), elle avait pris une année sabbatique, mais ne s'était pas présentée au poste le jour où était prévu son retour au travail. Après quelques recherches, l'agent découvrit que la policière avait quitté le Canada en juin pour se rendre à Moscou, sauf que là-

bas, son arrivée n'avait pas été déclarée. Ensuite, elle s'était rendue au consulat canadien de Vladivostok pour signaler la perte de ses papiers et de ses bagages. Quelques jours plus tard, elle avait refait une déclaration similaire à l'ambassade du Canada à Tokyo. Après quoi, elle devait prendre un vol à Tokyo pour gagner Montréal, mais elle n'était jamais montée à bord de l'avion. Bref, beaucoup de kilomètres parcourus et autant de problèmes rencontrés ! Au moment où Chapman apprenait toutes ces informations particulières, Stéphane Laroche était introuvable. Ses parents, contactés en Floride, étaient sans nouvelles d'elle.

À ce stade, plusieurs points chicotaient l'agent de sécurité : d'abord, Stéphane Laroche qui embarque dans un avion à Montréal, qui ne parvient pas à destination et qui réapparaît dix mille kilomètres plus loin, et ce, plus d'une semaine plus tard. Ensuite, elle prend un ferry à Vladivostok pour se rendre à Sakaiminato, situé à quelques heures d'Osaka et du G20 où Jim Lambeer, censé être à la retraite, se trouve également. Troisième point : le renversement de tous les verres, à l'exception de celui du président russe. Enfin, le retrait de dix mille dollars américains effectué à l'ambassade canadienne à Tokyo par la policière le surprenait. Il y avait, dans cette affaire, beaucoup trop d'anomalies.

Chapman avait également un peu lu sur l'histoire de monsieur X, sorte de mégalomane richissime, petit génie des systèmes de communication, mort dans un bête accident à l'école de son fils. Élie avait aussi parlé au chroniqueur Joren Leendert, qui lui avait répondu très amicalement que cette histoire sans fin n'était qu'un canular mal ficelé au sujet duquel lui-même, l'éminent journaliste d'investigation, avait jeté l'éponge. Monsieur Z, l'un des deux hommes qui avaient raconté à la police avoir été agressés par un être apparemment invisible, lui avait précisé que le soir de l'événement, il avait beaucoup bu. Conséquemment, toute cette histoire était fantaisiste et il n'y avait aucun homme invisible.

Bref, pour le capitaine américain, soit ses quelques interlocuteurs mentaient pour protéger quelqu'un, soit ils craignaient de dire la vérité, redoutant d'éventuelles représailles. Après une semaine d'enquête, l'homme n'avait rien de probant à rapporter à ses supérieurs, à part quelques faits troublants qui ne conduisaient à rien. C'est alors qu'après un beau samedi soir bien arrosé, tandis que ses deux enfants

et son épouse dormaient, il tomba sur la vidéo captée au *McDonald's* de la place Pouchkine. Le lendemain matin, il tenta de retracer la source, mais en vain.

Après six mois passés dans la *Maison des Mères*, Svetlana la brune avait déjà le ventre gros. Jour après jour, elle et son infirmière Mira imaginaient leur avenir avec cet enfant et se faisaient des projets à deux... Elles rêvaient d'une maison et d'élever ensemble leur petit. Il faut dire qu'au cours des nombreuses semaines, elles avaient tissé des liens très étroits. Il n'avait fallu à Mira qu'une minute ou deux de prise en main par sa protégée pour succomber à ses caresses. Les deux femmes étaient désormais très intimes et leurs rapports sexuels étaient très fréquents, même si Mira devait s'absenter de temps à autre pour justifier sa présence en ces lieux. Aux yeux de Svetlana, qui ignorait que son vrai prénom était Kira, elle devait passer pour une véritable infirmière.

Triple K mêlait donc plaisir et travail. À la demande de son patron, le colonel Alekseï Kirilenko dit Aliocha, elle devait surveiller la jeune pensionnaire de la *Maison des Mères* afin de protéger son rejeton d'elle-même et des autres femmes enceintes qui peuplaient les couloirs de la mine. Elles étaient de plus en plus nombreuses à vivre ici et leurs diverses origines pouvaient parfois créer des incidents semblables à ceux qui se produisent dans les prisons. Malgré la mixité raciale et sociale instaurée dans l'institution secrète, des clans s'étaient formés : les Chinoises déportées, les Russes sans famille et les prostituées formaient les principaux groupes. Parmi celui des prostituées, les quatre colocataires de Georges avaient rejoint leur cadette, Svetlana.

Lorsque Kira s'absentait pour quelques heures, ce qui se produisait rarement, les cinq amies se retrouvaient pour discuter et consommer des médicaments volés par Svetlana. La jeune femme de presque dix-huit ans profitait de son statut particulier pour se promener à certains endroits où les autres mères n'étaient pas admises, tels les emplacements réservés au stockage des produits pharmaceutiques. Ainsi, les cinq prostituées consommaient régulièrement des opioïdes et buvaient de l'alcool à vocation médicale coupé avec de l'eau. Une fois la fête

finie, les quatre porteuses de l'ADN de Georges abandonnaient Svetlana et retournaient à leur lit.

Au retour de son amie Mira, Svetlana agissait comme si rien ne s'était passé. Mais un soir, alors que ses quatre amies l'avaient quittée, elle fut prise de grandes douleurs au ventre. Un peu sonnée par ses excès des dernières heures, elle avala un grand verre d'eau. Or, non seulement la souffrance persistait, mais elle augmentait. Bientôt, elle n'eut d'autre choix que d'appuyer sur son bouton d'alarme afin qu'on vienne vite à son chevet.

Tandis qu'elle se tordait de douleur, elle remarqua qu'elle perdait du sang au niveau de son sexe. Instinctivement, elle mit sa main dans sa culotte, puis la retira... Ses doigts étaient rouges. C'est à ce moment que les infirmières arrivèrent dans sa chambre, sans Triple K. On appela Sofia Makine d'urgence. Maintenant couchée sur le dos, Svetlana hurlait sa souffrance. Une infirmière prépara une injection pour la calmer, tandis qu'une autre filmait la scène et qu'une troisième apportait une couveuse pour bébé prématuré. Lorsque Sofia Makine arriva, c'en était fini... Svetlana dormait et le bébé était mort. Sur la vidéo réalisée, on pouvait voir tout ce qui s'était passé. Les draps blancs du lit étaient maculés de sang. De même, on voyait le sexe de Svetlana s'ouvrir, mais sans parvenir à distinguer le bébé ! À l'aveuglette, l'infirmière utilisait délicatement ses mains pour le sortir. Voyant qu'il se présentait par le siège, elle inséra son bras dans le vagin de la mère pour le retourner doucement. Elle y parvint puis, au moment où la patiente exerçait une poussée pour libérer l'enfant invisible, celui-ci apparut d'un seul coup. Entrée dans la pièce au même instant, Sofia Makine en conclut que l'enfant était visible pour la simple raison qu'il était mort. C'est qu'en le retournant à l'aveugle dans l'utérus de Svetlana, l'infirmière avait entouré le cou du nourrisson avec le cordon ombilical. Du coup, le petit s'était étranglé, alors même que sa mère poussait pour le délivrer.

Quelques heures plus tard, Svetlana fut réveillée très brutalement, puis tomba du lit. Les yeux à peine ouverts, elle était rouée de coups de poing à la figure. Au bout d'un temps, elle reconnut sa copine Mira...

— Que fais-tu, Mira ? cria-t-elle.

— Je vais te tuer ! lança Triple K.

Svetlana réussit à tirer le charriot qui se trouvait à sa droite et à le faire tomber sur Kira, alors assise sur elle, ce qui lui permit de se dégager. En se relevant, la brune attrapa un bassin en métal avec lequel elle frappa durement son adversaire à la tête. Elle prit ensuite la fuite et courut droit devant elle, jusqu'à ce qu'elle se perde. À ses trousses, l'agent Triple K, qui devait veiller à la protection du bébé, venait de voir sa mission anéantie par celle dont elle ne pouvait résister aux caresses. Se croyant victime d'abus de confiance et blessée dans son orgueil, son seul moyen de vengeance se résumait à la violence. Elle avait fait preuve de négligence et cela l'enrageait.

Svetlana finit par se retrouver seule. Ne sachant trop où elle se situait, du fait que dans sa course effrénée elle n'avait pas prêté attention aux couloirs qu'elle empruntait, il lui semblait qu'elle avait réussi à semer Mira. Non loin d'où elle était, elle distingua une cavité. Après s'en être prudemment approchée, elle aboutit près d'une porte où il était écrit : *Entrée interdite / Personnel autorisé seulement*. Sachant que Mira était sans doute à ses trousses, elle ne put faire autrement qu'avancer pour éviter un nouveau déluge de coups de poing. Elle entra donc dans la pièce interdite, avant d'assister au plus terrifiant spectacle de sa vie : à même le sol gisaient les cadavres de plusieurs femmes, dont certaines étaient éventrées suite à une césarienne. Près d'elles reposaient de nombreux bébés. Si certains étaient bien formés, d'autres ne l'étaient pas entièrement. Sûrement que celui de Svetlana se trouvait parmi eux. Il y avait aussi beaucoup de sang. Après un certain temps, l'attention de la prostituée de luxe fut attirée par une autre porte. Située devant elle, celle-ci était dotée d'un hublot. Après s'y être dirigée, elle vit trois personnes charger des corps sans vie dans ce qui ressemblait à une capsule. C'est ainsi qu'elle découvrit en direct le procédé de l'aquamation. Sous ses yeux, des corps étaient bouillis, réduits et littéralement évaporés... emmenés par le flux d'eau brûlante. Il n'en restait que les os. Une scène indescriptible !

En état de choc, Svetlana fit marche arrière, pour bientôt se retrouver face à Triple K, qui lui sauta dessus. Ce faisant, elle la fit tomber et la roua à nouveau de coups. Cette fois, Svetlana ne se défendit pas ; elle ne sentait même pas de douleur. Soudain, en se redressant, elle se rendit compte que ses quatre amies avaient immobilisé son assaillante. Elle se releva, puis invita ses salvatrices à la suivre dans la salle interdite en tenant Triple K bien serrée. Svetlana ouvrit la porte et

profita de l'absence des trois personnes qui s'y trouvaient auparavant pour placer Kira à l'intérieur de la capsule. Cette dernière eut beau se débattre, mais à cinq contre une, elle ne put résister longtemps. Svetlana la regarda la supplier un moment, puis activa la machine infernale. Triple K fut bouillie vivante, dans une souffrance sans commune mesure.

Entretien 15 (extraits) entre madame Sofia Makine, directrice de la recherche et du développement auprès de l'administration militaire (direction des grands projets), et monsieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Docteur Makine, vous êtes présente depuis plusieurs semaines à la Maison des Mères où nous nous trouvons actuellement. Les premiers clones sont nés, mais les choses ne se passent pas aussi bien que vous le désiriez... Comment évolue la situation ?

SOFIA MAKINE : Les premiers bébés sont nés, effectivement, mais beaucoup sont morts. Pour répondre à la question qui vous brûle les lèvres : oui, certains sont invisibles ! Mais pour le moment, ils ne sont que deux à être stables. Près de mille grossesses ont déjà été menées à terme, ici, à deux cents mètres sous la surface du sol. Comprenez par là que notre cabine d'aquamation tourne à plein régime... Nous en ajouterons d'ailleurs deux autres sous peu pour suivre la cadence. Nombre de grossesses se sont soldées par de fausses-couches, d'autres ont donné naissance à des êtres difformes... Pouvez-vous imaginer, monsieur Lazlov, des bébés dont seulement les deux bras et les deux jambes sont visibles ? Je vous parle de ce genre de monstruosités... Et celle que je viens de vous décrire est loin d'être la plus effrayante ! Nous avons aussi pratiqué de très nombreuses césariennes et certaines mères en sont malheureusement décédées.

Une trentaine de bébés sont nés normaux. Nous les gardons en observation et effectuons des tests sur eux. Nous ne pouvons pas les

confier à l'assistance publique sans savoir si, dans un mois ou dans dix ans, ils deviendront invisibles. Le stockage de toutes ces copies posera à terme un problème d'espace, de personnel et d'alimentation. Je ne sais pas si vous avez des enfants, Victor, mais je vous laisse imaginer une famille qui en aurait deux cent cinquante... Cela demande beaucoup d'organisation ! Enfin, nous avons également des bébés qui sont nés invisibles et qui inexplicablement, le sont restés une fois décédés. Alors, en effet, nous rencontrons de nombreuses difficultés. Une très forte mortalité des bébés et une population adulte croissante dans la Maison des Mères ne rendent pas les choses faciles...

Mais nous avons deux belles répliques de Georges Delson en parfait état ! Elles fonctionnent aussi bien que lui ! On ne les voit pas du tout. Les deux sont sous haute surveillance, car la réapparition de la main droite du corps original et, peu de temps après, de sa main gauche nous inquiète un peu. Il faut dire que nous ignorons totalement les raisons de cet état de fait. Croisons les doigts ! Il naît des Georges Delson chaque jour, ici ! Nous parviendrons bien à apprendre de nos erreurs tout en augmentant la quantité de clones réussis.

— Cette prostituée mise enceinte par Georges Delson... a-t-elle accouché ?

— Cette idiote a avalé des pilules d'opioïdes et bu de l'alcool de pharmacie pour s'amuser... Son organisme l'a mal pris et a déclenché la perte des eaux, puis une hémorragie. Lors de mon arrivée dans sa chambre, le bébé était déjà mort. Une infirmière qui ignorait la façon de manipuler un prématuré invisible lui a placé involontairement le cordon ombilical autour du cou. Alors, pendant la délivrance, le poupon s'est étranglé avec.

— Comment cette femme a-t-elle pu accéder à ces drogues ?

— Considérant la disparition de Triple K, qui devait assurer sa surveillance et sa protection jusqu'à l'accouchement, je pense que c'est elle qui les lui a fournies... moyennant des services sexuels, si j'ai bien compris. C'est très décevant, mais il semblerait que Svetlana est une experte en la matière ! Mais de là à faire tourner la tête de Triple K... Son expertise doit être du plus haut niveau ! Enfin bref, ce bel espoir nous a filé entre les doigts à cause de stupides bêtises.

— Qu'est devenue Triple K ?

— Je pense qu'après la perte du bébé et les aveux de Svetlana, qui nous a indiqué que c'était bien elle qui lui procurait les médica-

ments, Triple K a pris ses jambes à son cou pour remonter à la surface et disparaître. Nous ne la retrouverons sans doute jamais, car pour ce qui est de changer d'identité, elle n'a pas son pareil !

— C'est une nouvelle déception !

— En effet, oui, c'est vraiment dommage. J'ai étudié le corps de l'enfant naturel quelques heures après son décès et bien que prématuré de dix semaines, il aurait survécu. Le plus triste, dans cette histoire, c'est qu'il était parfaitement invisible et que nous n'avons pu vérifier l'effet des gènes de sa mère sur lui. Ou devrais-je dire... *sur elle*... car il s'agissait d'une fille.

— Svetlana est-elle toujours ici ?

— Oui. Et elle est à nouveau enceinte... Mais d'un clone de Georges Delson, cette fois. Après un sevrage par isolement de deux semaines et grâce à une surveillance accrue, les produits de pharmacie ne lui causeront plus aucun tort. En agissant bêtement, elle a perdu ses prérogatives... Toutefois, elle n'est pas malheureuse, car les quatre prostituées qui partageaient la chambre de Georges à Moscou avec elle sont également ici. Lorsque leur contrat s'est terminé, Georges ne souhaitait plus leur compagnie. Nous les avons donc, pour ainsi dire, *achetées* à leur proxénète pour en faire des mères porteuses.

— Je comprends que les premiers résultats vous déçoivent, car vous me disiez que les chances de succès étaient d'environ 2%... Finalement, la réalité est de deux pour mille ! Comment réussirez-vous, à ce rythme-là ?

— C'est mathématique, monsieur Lazlov ! Il nous faut plus de ventres... c'est tout.

— Plus de ventres ? Cela veut dire plus d'espace, plus de personnel, plus de candidates...

— Pour l'espace et le personnel, nous y arriverons... Pour les candidates, c'est déjà plus difficile et d'ailleurs, nous avons changé notre méthode de recrutement...

— C'est-à-dire ?

— Les femmes qui entrent dans la Maison des Mères n'en sortiront plus avant d'avoir mis au monde un minimum de cinq clones...

— Vous voulez dire que vous signez avec elles un contrat de presque quatre années et que durant tout ce temps, elles seront constamment enceintes, en plus de ne pas avoir la possibilité de voir le jour ?

— Il n’y a plus de contrat. Mais, effectivement, vous avez tout compris ! Je sais, monsieur Lazlov, que cela ressemble à un emprisonnement, mais la situation est tellement grave, que nous avons dû prendre d’importantes décisions comme celle-là pour y faire face. Nous devons accélérer le processus afin que notre projet ait toutes les chances d’aboutir d’ici quinze ans.

— Mais où trouverez-vous toutes ces femmes ?

— Au cœur de la pauvreté et du malheur... Leur sacrifice ouvrira la voie à un monde meilleur et surtout, à la survie de l’espèce.

— Que voulez-vous dire par : *au cœur de la pauvreté et du malheur* ?

— Beaucoup de femmes issues de nos régions vivent dans la pauvreté et la souffrance. Durant toute la durée de leur passage chez nous, nous aiderons leur famille. Parmi les femmes que nous hébergeons déjà, il y en a qui arrivaient à peine à survivre. Et croyez-moi, elles sont franchement plus heureuses à la *Maison des Mères*, où elles ont trouvé une nouvelle famille... Et dans certains cas, un sens à leur vie. Enfin, nos partenaires chinois nous envoient des femmes qui connaissent plus ou moins des problèmes similaires.

— Donc, vous les déportez pour qu’elles servent votre cause ?

— Monsieur Lazlov... Ne vous méprenez pas ! Ces personnes sont totalement isolées, sans éducation, sans avenir et sans intérêt. Ici, nous donnons un sens à leur vie. Nous ne sommes pas en train de répéter le génocide des Juifs commis durant la Seconde Guerre mondiale ! Ce n’est pas cela du tout ! Nous ne tuons pas ces femmes... Bien au contraire, lorsque le jour sera venu, nous érigerons un immense mur à Moscou et le nom de chacune d’entre elles y sera écrit en lettres d’or. Il y a, sur cette Terre, des milliards de gens dont la vie n’a aucun intérêt. Je pense que nous ne naissons pas sans raison, et c’est pourquoi nous sommes fiers d’ouvrir la porte de la *Maison des Mères* pour y accueillir celles qui ignorent pourquoi elles vivent. Quitte à me répéter, nous donnons un sens à leur existence. Mieux : nous leur *imposons* un sens. Je vous parle, Victor, de personnes semblables à des déchets que nous recyclons pour leur donner une seconde vie... Et beaucoup plus intéressante que la première. Je sais que la comparaison est rude, mais ne faites pas comme si vous n’aviez jamais croisé ce genre de personnes !

—Madame Makine, une telle population rassemblée sous terre doit engendrer des conflits et ces conflits, des règles et des sanctions... Comment organisez-vous la *Maison des Mères* sur ce point délicat ?

—Je suis désormais ici en tout temps ou presque. Je peux donc voir tout ce qui se passe et effectivement, cet enfermement, jumelé à l'absence de lumière du jour et à l'ennui, cause parfois des crises parmi les pensionnaires. Pour calmer les mères les moins véhémentes, nous disposons d'une batterie de médicaments. Nous avons recours à des produits pharmaceutiques, car nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de mettre une équipe de psychologues à la disposition de nos résidentes. Pour celles qui se livrent à des actes plus violents, comme c'est le cas dans toute bonne société, nous avons aménagé des cabines d'isolement. Certaines femmes doivent y séjourner avant d'être réintégrées avec les autres. Enfin, pour les dures à cuire, nous possédons une arme de dissuasion d'une efficacité redoutable ! Lorsque l'une de nos mères va trop loin, nous lui offrons une journée complète en compagnie du personnel chargé de la destruction quotidienne des corps de bébés et des porteuses qui n'ont pas survécu à leur accouchement. Je peux vous confirmer que l'amoncèlement de chair humaine et l'aquamation suffisent à les calmer de façon définitive. Enfin, certains membres du personnel sont armés de pistolets à impulsion électrique.

—Quelle est désormais la situation de monsieur Delson ?

—Il est sous l'emprise totale du colonel et honore ses missions au-delà de nos espérances, même si elles sont moins nombreuses à cause de sa main gauche qui est réapparue et qui le fait beaucoup souffrir. Nous lui administrons de fortes doses de morphine pour le calmer, mais cela ne lui procure qu'un répit de quelques heures. Nous avons examiné sa main sous toutes les coutures et observé un phénomène étrange apparenté à l'épidermolyse bulleuse, une maladie rare de la peau. Les os de sa main forment des bulles. Comme nous ne comprenons pas pourquoi, nous lui avons proposé de l'amputer pour mettre un terme à ses douleurs, mais il a refusé. Du coup, notre relation a pris une toute nouvelle tournure, car nous lui fournissons la drogue dont il a besoin. Pendant quelques mois, l'homme ordinaire qu'il était à Montréal a laissé place à un homme pourvu d'un pouvoir prodigieux et maintenant, il est devenu un misérable *junkie*. Vous voyez, monsieur Lazlov... la vérité d'un jour n'est pas toujours celle du lendemain !

—À propos du colonel Aliocha... Lors de nos entretiens, il a souvent exprimé sa crainte au sujet de l'intelligence artificielle et de ses dérives. Partagez-vous son inquiétude ?

—En partie seulement, car dans le cas du colonel, c'est une véritable obsession ! Pour moi, cette problématique peut se résumer en une question : comment les humains vivront-ils dans trente ans ? Si les machines les remplacent au travail, ils n'auront plus de revenus pour gagner leur vie. Imaginez les militaires, les policiers, les agents d'entretien, les secrétaires... tous remplacés par des robots plus productifs, qui ne tombent jamais malades, qui ne réclament aucun salaire, qui travaillent jour et nuit sans perdre le rythme, qui ne mangent pas et qui ne boivent pas ! Avec des habitants sans revenu, quelles seront les ressources de l'État pour les soigner, assurer leur retraite et réparer les routes ? Les robots ne paient pas d'impôts... Oui, je comprends le danger que représente le progrès technologique, mais je ne suis pas aussi alarmiste que le colonel qui voit dans l'intelligence artificielle la disparition inévitable de notre espèce. Ce futur proche me rappelle l'époque de la première bombe à l'uranium... Après l'explosion d'Hiroshima, le monde entier pensait que l'espèce serait continuellement menacée par cette terrible invention. Et aujourd'hui, le développement de l'intelligence artificielle sème le même émoi.

En résumé, c'est un sujet de querelle entre le colonel et moi, car à l'inverse de lui je crois qu'il y a encore un peu de bon sens dans l'homme. Quoi qu'il en soit, ces questions sur le développement et l'éthique, il faut se les poser aujourd'hui et faire preuve de beaucoup de prudence dans nos choix de société et d'évolution. (...)

Le premier maréchal de la Fédération de Russie, monsieur Alekseï Kirilenko, était un homme d'une qualité extraordinaire et faisait l'unanimité partout. Au sein des partis politiques moscovites jusque dans les familles de l'Extrême-Orient de la Russie. C'était d'ailleurs le peuple qui l'avait affectueusement baptisé *colonel Aliocha*. Il avait l'air du grand-père que chaque enfant rêve d'avoir... Rieur, joueur, compréhensif et attentif. Il donnait son temps sans compter, car c'était pour lui la plus importante des richesses que de pouvoir se consacrer aux autres. Chacun l'estimait pour ses grandes qualités

humaines et aussi, pour les causes qu'il défendait. Lors de chacune de ses apparitions publiques aux côtés du président ou privées dans un hôpital pour soutenir des familles en souffrance, il illuminait l'espace de sa simple présence. En toute situation, il trouvait toujours les bons mots et précisait ses pensées avec un immense talent de vulgarisateur. Pour résumer, tout le monde l'aimait.

Il était le fils de deux mineurs issus de familles pauvres de la région de l'Oural. Son enfance n'avait pas été facile, car malgré leurs efforts, ses parents manquaient d'à peu près tout. Très tôt, le jeune Alekseï avait compris qu'il n'y avait pas d'avenir, pour lui, dans les galeries souterraines où ses parents se tuaient chaque jour un peu plus. Les faibles salaires gagnés permettaient à la petite famille de manger un peu tous les jours, surtout des pommes de terre. Et un morceau de viande quelquefois. Conscient de leur pauvreté, les parents avaient renoncé à donner naissance à un second bébé.

Enfant, Alekseï, que la vie de ses créateurs effrayait au plus haut degré, disait à ces derniers qu'il préférerait utiliser l'argent de la viande pour acheter des livres. C'est ainsi que par privation, il se mit à étudier très tôt. Il lisait plusieurs fois les mêmes ouvrages autorisés par l'État, faute d'en avoir de nouveaux. À l'âge de dix ans, il avait déjà sauté plusieurs classes lorsque ses parents reçurent une lettre portant le somptueux cachet du gouvernement. Celle-ci les informait que leur bien-aimé fils allait être pris en charge par la Russie, car il représentait un grand espoir pour la nation. Le cœur brisé, le père et la mère laissèrent leur rejeton partir à Moscou par un beau matin de septembre avec pour seul bagage une vieille valise en carton dur. Tout au long des années qui suivirent, ils reçurent des nouvelles de lui grâce à des lettres qu'il leur envoyait chaque mois. Puis ce fut par l'entremise des journaux, qui décrivaient le jeune homme aux talents multiples. Bien entendu, ils étaient très fiers de lui. Un beau soir, ils purent quitter définitivement la mine pour rejoindre Alekseï, à qui l'État avait prêté un grand appartement.

Devenu docteur en géologie à un âge où un individu normal entre à peine au lycée, Alekseï, à vingt-sept ans, collectionnait les diplômes de très haut niveau. Psychiatre, anthropologue, docteur en philosophie, major de l'école d'enseignement supérieur militaire de Moscou... le petit Kirilenko assumait fort bien sa réputation de génie intellectuel. Conseiller auprès des plus hauts dirigeants de l'État,

il intervenait déjà comme porte-parole pour plusieurs d'entre eux, y compris l'actuel président. Avant la trentaine, il partit étudier au Royaume-Uni. Droit, puis histoire politique des États-Unis, un sujet qui le passionnait. C'est d'ailleurs dans le cadre de ce cours qu'il rencontra celle qui allait devenir son épouse quelques mois après leur premier baiser.

C'était une femme splendide ! Un peu plus jeune que lui, elle ne comptait pas autant de diplômes à son tableau de chasse, mais avait réussi avec la mention *très bien* son doctorat en médecine. Passionnée par la recherche, elle s'y était adonnée durant quelques années avant de retourner aux études. Comme Alekseï, elle avait une insatiable soif de connaissance. Leurs soirées étaient parfois mouvementées, mais leurs querelles intellectuelles se finissaient toujours dans l'harmonie, grâce à l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ensemble, ils avaient effectué une longue tournée de plus d'une année en Russie pour rencontrer des professeurs, des étudiants, et aussi, des chefs d'entreprise et des élus politiques. Après quelques mois, ils étaient tous deux reçus comme des monarques partout où ils se rendaient. Leurs idées, leurs raisonnements et le couple qu'ils représentaient soufflaient un véritable vent d'espoir sur leurs auditeurs, pendant que les journalistes s'en donnaient à cœur joie.

S'ensuivit une tournée européenne qui elle, toutefois, ne fut pas semée de pétales de roses partout. Malgré leur droit de s'exprimer et de défendre leur point de vue, les deux surdoués devaient bien admettre qu'ils n'étaient pas bienvenus partout dans le monde et que leurs idées avaient de très nombreux détracteurs. Durant les conférences les plus animées, leur regret était souvent de voir des assemblées incapables de débattre ou d'écouter l'autre pour essayer de le comprendre et d'échanger en paix. Trop souvent, le couple devait réagir à des commentaires d'une épouvantable stupidité exprimés par des ânes. Vu leur soif d'apprendre, l'un et l'autre étaient de très grands intellectuels ouverts aux concepts différents des leurs, mais cette façon de débattre leur semblait particulière. Plutôt qu'échanger avec leurs invités, les gens lançaient des : « Communistes ! » « Abuseurs ! » « Exploiteurs ! » La tournée internationale des deux cerveaux fut donc interrompue et après quelques dernières conférences dans des pays de l'ex-URSS, ils posèrent leurs valises à Moscou, où madame reprit ses travaux de recherche en médecine, et où monsieur devint le premier maréchal de la

Fédération de Russie, ainsi que le conseiller permanent du président.

Le couple n'eut pas d'enfant. Malgré leurs différentes tentatives, rien n'avait abouti de ce côté. Aliocha en était très attristé et son épouse très étonnée, elle qui était la onzième d'une famille de treize rejetons et dont toutes les sœurs avaient donné naissance à de beaux bébés. Résignés, les deux scientifiques se lancèrent alors corps et âme dans leur travail. Toujours mariés, ils ne vivaient plus ensemble, mais communiquaient régulièrement par courriels et par téléphone. Leur relation avait dépassé la normale, en ce sens qu'ils étaient liés intellectuellement et que leur amour se trouvait là. Elle le considérait comme un génie, tandis que lui était persuadé que les recherches médicales de son épouse lui permettraient tôt ou tard de changer le monde. Alors qu'il avait choisi de rester en Russie, elle partit vivre au Canada à l'aube de ses cinquante-cinq ans. Malgré leur séparation physique, pour les Russes, Alekseï Kirilenko et Sofia Makine formeraient toujours l'un des plus beaux couples contemporains.

Après s'être cachée deux mois au Japon, Stéphane Laroche prit finalement la décision de quitter le pays. Cela ne pouvait être fait que dans l'illégalité, car en utilisant son passeport, elle ne manquerait pas d'attirer Triple K et ses amis. Elle avait bien réussi à les semer, mais au moindre faux pas, les Russes la retrouveraient dans le temps de le dire. La plus grande prudence était donc de mise. Mais sachant que sa vie était menacée, elle ignorait où se réfugier. Il lui semblait évident que son domicile personnel était surveillé, au même titre que ceux de ses quelques amis et la maison de ses parents en Floride. Elle s'inquiétait d'ailleurs pour ces derniers. Non seulement ils ignoraient où elle se trouvait, mais de plus, ils n'avaient aucune idée de la périlleuse situation qu'était la sienne. Au fond, c'était mieux ainsi, pensait-elle.

Les Russes la poursuivraient-elle éternellement ? Poser la question, c'était y répondre... Si Georges n'avait pas été là pour empêcher Triple K de lui tirer dessus, elle serait maintenant morte et enterrée depuis la fin du mois de juin. La fausse Valérie De Latour avait reçu l'ordre de l'assassiner en même temps que Lambeer. Visiblement, dans les hautes instances russes, on voulait se débarrasser de tous ceux qui connaissaient la situation de Georges Delson. En y parvenant, il n'y

aurait plus que les Russes qui seraient au courant et dès lors, ils pourraient faire de lui ce que bon leur semblerait. Sauf qu'il y avait une autre personne qui connaissait l'existence de l'homme de Griffintown, même si celle-ci ne pouvait en être absolument certaine : monsieur Z, ce riche assureur montréalais que Georges avait intimidé et qui s'en était beaucoup mieux sorti que messieurs X et Y, décédés tous deux. Stéphane décida donc de le contacter.

Elle se rendit tout d'abord dans un café Internet, se connecta au site professionnel de monsieur Z et nota le numéro de téléphone de sa compagnie. Le lendemain, elle l'appela à partir d'une cabine téléphonique durant les heures d'ouverture de son bureau, en tenant compte du décalage horaire de quatorze heures entre Tokyo et Montréal. Après avoir composé le numéro, elle entendit cinq sonneries avant que quelqu'un décroche.

— Bonjour, j'aimerais parler à monsieur Z.

— Bien sûr, qui le demande ?

— La police de Montréal...

— Ne quittez pas.

— Madame, vous êtes en communication avec Monsieur Z, laissa entendre la réceptionniste au bout de quelques secondes.

— Bonjour, monsieur Z, je suis Stéphane Laroche de la police de Montréal. Vous vous souvenez de moi ?

— Non... Votre nom ne me dit rien.

— Cessez de faire l'idiot, monsieur Z ! J'ai enquêté sur l'homme invisible qui vous a agressé, l'an dernier. Vous n'en meniez pas large ! On vous a mis sous protection, et messieurs X et Y sont décédés... Vous vous souvenez, maintenant ?

— Que voulez-vous ?

— J'ai besoin de votre aide. Vous courez peut-être un grave danger ! Vous ne devez parler de notre entretien téléphonique à personne. Si vous le faites, vous devrez en assumer les conséquences.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Il y a bien un homme qui est invisible... Un ancien employé qui vous a fait une mauvaise blague. Il est tombé entre les mains de très mauvaises personnes qui l'utilisent à des fins criminelles. Vous avez certainement entendu parler de ce qui est arrivé au secrétaire général de l'OTAN ? De ce qui s'est passé lors du G20 ? Tout ça ne vous rappelle pas la blague dont vous avez été victime ?

— Où êtes-vous et que voulez-vous que je fasse ?

— Ils ont tué un agent de la *CIA*. Ensuite, ils ont voulu me tuer également, mais n'y sont pas parvenus...

— Où êtes-vous ?

— Je suis au Japon... Là où s'est déroulé le G20, il y a deux mois. Je ne peux pas en sortir légalement, car si j'utilise mon passeport, ceux qui sont à mes trousses me localiseront.

— La police de Montréal ne peut pas vous aider ?

— La police de Montréal ne gère plus ce dossier...

— Qui le gère, alors ?

— Vous ne devinez pas ?

— Les services secrets canadiens ?

— Entre autres, improvisa Stéphane. Nous avons besoin de votre aide pour planifier mon départ du Japon.

— Pourquoi les services secrets ne s'en occupent-ils pas ?

— Parce qu'il y a visiblement une taupe au sein de notre service... inventa l'ex-policier.

— Une taupe ? Et cet homme invisible, où est-il ?

— On ne le sait pas. Peut-être à Moscou.

— Moscou ?

Commençant à perdre patience et se souvenant que son interlocuteur paniquait facilement, Stéphane lui envoya une torpille :

— Monsieur Z, m'aiderez-vous ou préférez-vous que je dise aux gens qui ont tué l'agent de la *CIA* que tout comme lui et moi, vous savez qu'il existe un homme invisible ? Car si vous ne l'avez pas encore compris, sachez qu'ils veulent éliminer tous ceux qui sont au courant !!!

— Rappelez-moi dans quinze minutes, répliqua Z après un moment de silence.

Un quart d'heure plus tard, Stéphane s'exécuta et entendit :

— Madame Laroche, présentez-vous au port industriel de Tokyo demain à huit heures, heure locale. Vous demanderez à parler à un capitaine de navire mexicain dont le nom est Marquez De Souza. J'assure la compagnie internationale qui l'emploie depuis très longtemps... Il vous fera sortir du Japon... Que dois-je faire, maintenant, madame Laroche ? Suis-je en danger ?

Z songea à lui dire qu'il avait reçu un appel d'Élie Chapman, mais s'abstint.

—Non, vous ne l'êtes pas si vous ne parlez de tout ceci à personne. Je suis la seule à savoir que vous avez croisé le chemin de l'homme invisible. Merci pour votre aide. Je ne reprendrai plus contact avec vous, sauf en cas de danger immédiat.

Et c'est ainsi que trois jours plus tard, l'ex-capitaine de police embarqua secrètement à bord d'un immense porte-conteneurs battant pavillon coréen. Le cargo quitta le port de Tokyo durant la soirée. Installée dans une petite cabine simple mais confortable, Stéphane avait l'impression d'enfin se reposer... Qu'advierait-il d'elle? Elle n'en avait pas la moindre idée. Le navire prit la direction de Taïwan, passa proche des Philippines, contourna la Malaisie et se retrouva dans le golfe du Bengale. Puis, deux semaines après le départ, il effectua un premier arrêt au Sri Lanka. Durant tout ce périple, Stéphane souffrait de nausées et de vomissements, en raison du mal de mer. La plupart du temps, elle demeurait donc seule dans sa cabine. Quelquefois, elle sortait pour prendre l'air sur le pont. Aussi, le capitaine Marquez De Souza lui faisait apporter trois repas par jour.

La nuit, il arrivait parfois qu'un bruit suspect la réveille. Elle se redressait alors et interrogeait le vide de la petite pièce: «*Georges...* c'est toi?» Mais sa question demeurait sans réponse. Elle se rallongeait et se rendormait, toujours à l'affût du moindre son susceptible de trahir la présence de son bien-aimé et de rompre avec sa solitude.

Le second arrêt se fit au port d'Aden, au Yémen. Le bateau s'engouffra ensuite dans la mer Rouge, s'arrêta à Port-Soudan puis se dirigea vers le golfe d'Aqaba avant de stopper sa course au port israélien d'Eilat. Au terme d'un voyage d'un mois, Stéphane Laroche fut sortie discrètement du bateau, c'est-à-dire sans avoir à se présenter au service de douane. Coupée du monde ou presque depuis plusieurs semaines, la Canadienne se sentait bien perdue, même si Eilat était une ville très agréable où il faisait très chaud. Elle trouva très rapidement un hôtel. Le tarif était cher, mais elle disposait encore d'une bonne partie des milliers de dollars américains qu'elle avait retirés de son compte. Le voyage avait été très long et pas de tout repos, son mal de mer ne l'ayant pas quittée de tout le voyage. Les quelques médicaments offerts par le capitaine De Souza ne lui avaient malheureusement pas été d'un grand secours.

Après quelques jours, Stéphane avait fait le tour de la ville et déniché un petit motel au prix plus raisonnable, où elle avait élu

domicile. Ne se sentant plus en danger, elle restait plusieurs heures dehors pour contempler les vagues de la mer. Bizarrement, ses nausées ne la quittaient toujours pas... elle n'en comprit la raison que lorsqu'elle constata que ses règles accusaient un retard de plusieurs semaines. Elle était enceinte de Georges. D'abord effrayée, elle se calma ensuite. Bien entendu, pas question d'aller consulter un gynécologue... Si jamais son fœtus était invisible, cela ne manquerait pas d'attirer l'attention. C'est donc seule qu'elle devrait le porter et lui donner le jour. Et ce jour-là finirait bien par arriver...

Durant sa grossesse, elle était souvent réveillée par un terrible cauchemar. Elle voyait un paysage urbain très nord-américain sur lequel une pluie de boules de feu s'abattait. Tout se cassait et s'effondrait, tandis que l'air noircissait et s'emplissait de poussière. Tout brûlait à une vitesse phénoménale. Les gens couraient, criaient, se bousculaient et tombaient. Certains vomissaient, d'autres ne parvenaient plus à respirer et s'écroulaient... hommes, femmes, enfants, vieillards... des milliers de morts jonchaient les avenues et personne ne pouvait rien y faire. Dans son rêve, Stéphane apprenait que de nombreuses villes du monde vivaient la même situation. Partout, les cadavres fondaient et se consumaient à même le sol, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, pas même des cendres. Des centaines de millions de vies fauchées, peut-être bien des milliards, partout sur la Terre. Les images étaient atroces. Ce cauchemar se répétait plusieurs fois par semaine et cessait lorsque devant elle, à peut-être trente ou quarante mètres, Stéphane distinguait une silhouette que la poussière avait entièrement recouverte et qui semblait la regarder de loin, immobile et parfaitement insensible aux événements tragiques qui se déroulaient sous ses yeux.

Peu après minuit, ce soir-là, allongée sur son lit, le visage déformé par la souffrance et couvert de perles de sueur, la Québécoise avait préparé tout ce qui lui serait nécessaire pour affronter seule cette nouvelle épreuve. Elle savait que ses douleurs seraient grandes, mais en même temps, elle se disait qu'il s'agissait d'un acte naturel pour lequel son corps était préparé. Après mûre réflexion, n'ayant pu s'empêcher d'imaginer le pire, elle avait rédigé une lettre à l'intention de ses parents. Lorsque le travail commença pour de bon, les contractions lui coupaient presque la respiration. Malgré tout, elle s'efforçait de ne pas crier, par crainte d'attirer l'attention. Aussi, à part quelques plaintes qu'elle laissait échapper, rien ne sortait de sa bouche.

Entre deux contractions, alors qu'elle bénéficiait d'un répit de quelques secondes, elle entendit un bruit. Quelqu'un tentait d'entrer dans sa chambre. Lorsqu'elle vit la porte s'ouvrir face à elle, elle afficha un air de surprise et resserra un peu les jambes. Secouée de douleur pendant une nouvelle contraction, elle fixait l'intruse. Il s'agissait de la vieille femme de ménage qu'elle croisait presque chaque jour depuis qu'elle avait élu domicile à ce motel. La dame ferma la porte de l'intérieur et se dirigea vers la salle de bain, avant de revenir près de la future mère avec de l'eau chaude, des serviettes et des gants de toilette. Avec l'un de ces derniers, elle lui épongea le front et les joues en lui souriant. «*Je vais t'aider*», la rassura-t-elle.

Elle se positionna devant le bassin de Stéphane et l'aida à contrôler ses respirations afin de mieux préparer ses poussées. Sous ses encouragements, le travail dura près de trois heures. Puis vint la délivrance... Si la sage-femme improvisée vit le sexe de la jeune maman s'ouvrir, il n'y avait en revanche aucun enfant. Elle s'approcha davantage pour mieux voir, mais en vain.

— Qui est le père de ton bébé ? questionna-t-elle.

À bout de souffle, épuisée, et inquiète pour sa santé, Stéphane lui répondit faiblement :

— C'est un homme qu'on ne peut pas voir... il est... invisible.

N'apercevant toujours pas le bébé alors qu'il était en train de sortir du ventre de sa mère, la ménagère resta bouche bée quelques secondes, consciente qu'elle assistait à un événement qui n'était pas sans lui rappeler la naissance du Christ ! De religion chrétienne et non juive, elle était membre de l'association *Les enfants du saint nom de Jésus d'Israël*.

Tout à coup, Stéphane la tira de ses pensées en poussant une dernière fois. Le corps de l'enfant fut expulsé, suivit du placenta. Aussitôt, la mère se redressa sur le lit et vit le bébé. La scène lui rappela inévitablement le décès de Georges au Manoir Richelieu...

— Oh mon Dieu... il est mort !!! cria-t-elle.

— Non, la rassura la vieille dame en lui tendant le poupon. Regarde... c'est un beau bébé et il est bien vivant. Tu as un beau garçon !

Stéphane ne put retenir des larmes de joie... et en même temps, de peine. Elle prit le bébé sur elle, posa sa tête sur sa poitrine et lui parla. Le petit lui répondit par un pleur, trouva son sein, puis but calmement. La nouvelle maman était si heureuse qu'elle ne cessait de

remercier sa bienfaitrice. Nul doute que son aide lui fut des plus précieuses. Tout en lui baisant la main à plusieurs reprises, la dame lui proposa un prénom pour son fils.

— Tu devrais l'appeler Doron.

— Pourquoi Doron ?

— Parce que Doron veut dire lumière... Et c'est peut-être ce que ton fils incarnera.

Voyant que son interlocutrice frôlait le délire mystique, Stéphane voulut lui raconter l'histoire du père, mais elle était si fatiguée qu'elle remit cela à plus tard. Le lendemain, la ménagère revint avec des victuailles et des articles pour le bébé, tels des habits, des couches, ainsi que des produits d'hygiène et de soins. Pour son nombril, par exemple. Elle informa Stéphane qu'elle était allée voir le père André, la plus haute autorité de l'association *Les enfants du saint nom de Jésus d'Israël*, pour lui raconter ce qu'elle avait vu... un enfant invisible, puis visible. Après avoir rassuré la Montréalaise sur la discrétion du père, elle ajouta qu'il avait été convenu qu'elle et Doron seraient accueillis par l'association où ils seraient logés et nourris aussi longtemps que requis. Voyant que le ciel se décidait enfin à lui venir en aide, Stéphane décida de taire l'histoire de Georges pour profiter de la crédulité de ses nouveaux hôtes. Elle fut donc prise totalement en charge. Doron était un très beau bébé qui avait la capacité d'apparaître et de disparaître. De ce fait, Stéphane veillait à toujours rester près de lui pour éviter de le perdre. Il lui était impossible de savoir s'il avait conscience de son état et s'il le contrôlait selon son bon vouloir. De même, elle ignorait s'il en serait toujours ainsi. Il était beaucoup trop tôt pour le dire. Fait marquant, quand le petit disparaissait, ses vêtements disparaissaient également.

Lorsque le père André raconta secrètement cette incroyable histoire à son délégué apostolique représentant le Vatican en Israël, les services secrets israéliens (en particulier le Mossad) en furent informés moins d'une heure plus tard, mais jugèrent qu'il était inutile d'intervenir.

Entretien 18 (extraits) entre monsieur Alekseï Kirilenko, « colonel Aliocha », 1^{er} maréchal de la Fédération de Russie, et mon-

sieur Victor Lazlov, agent de communication interne des services de renseignement russes, direction des archives nationales. L'entretien est filmé et enregistré. (Retranscription et traduction en anglais – septembre 2036 – Maison-Blanche relocalisée - Californie, USA)

VICTOR LAZLOV : Colonel Aliocha, j'espère aujourd'hui vous poser les bonnes questions, comme vous m'y avez invité lors de notre dernière rencontre. J'ai bien noté votre inquiétude à l'égard des nouvelles technologies et après avoir effectué quelques recherches, j'ai pris connaissance d'un phénomène qui rejoint votre courant de pensée : la singularité. Que pensez-vous de cela ?

COLONEL ALIOCHA : C'est en effet ma plus grande crainte, monsieur Lazlov. Imaginez un monde au sein duquel des machines arriveraient à créer d'autres machines plus puissantes sans l'intervention des humains. Nous avons déjà effleuré le sujet lors d'un entretien différent... Je sais que cela semble tout droit sorti des livres de science-fiction écrits par notre illustre compatriote Isaac Asimov, mais le défunt Stephen Hawking nous a bien prévenus au sujet de cette éventualité ! Sa peur se résumait en quelques mots : la domination des hommes par les machines. Avons-nous réellement envie qu'une situation aussi dramatique se produise en sachant que plutôt que de nous profiter, elle nous anéantira ? Pour ma part, non ! Mais encore une fois, sa soif de pouvoir et sa cupidité mènent l'homme américanisé par le bout du nez et le dirigent directement vers cet écueil !

Bien entendu, plusieurs courants de pensée existent sur le sujet, dont celui des *transhumanistes*, qui veulent fusionner avec la machine et ainsi, permettre aux hommes de devenir plus forts, d'accroître leur capacité de mémoire et de vivre plus longtemps... grâce, par exemple, à des nanorobots qui vous répareront sans arrêt de l'intérieur. On ne craindrait plus la maladie... ni même la mort ! Certains disent que nous sommes tout près d'atteindre la vie éternelle, car bientôt, nous pourrions télécharger le contenu de notre cerveau dans un ordinateur et changer de corps comme on change de chemise ! Toute cette folie est prévue pour la quatrième décennie du XXI^e siècle. Les appareils électroniques sont piratables, monsieur Lazlov ! Je vous laisse imaginer à quoi ressemblerait un monde dans lequel le corps humain pourrait subir des cyberattaques comme le craignent les chercheurs qui se penchent sur ces questions d'une importance énorme. Cela peut sembler fou, je sais, et pourtant, la *NASA* finance un programme uni-

versitaire qui traite de ce sujet. Ce n'est donc pas une plaisanterie. Une *posthumanité* ! Mais attention, car transcender les limites de l'évolution est une arme à double tranchant. Tout ça vient des États-Unis, qui, j'en suis certain, seront incapables de contrôler leur soif de pouvoir... Ils mèneront notre espèce à l'anéantissement en la livrant aux machines. Parlant de cyberattaque, que dire des robots tueurs autonomes ? Je vous laisse imaginer les risques et conséquences liés à une telle invention ! Vous avez bien entendu, mon cher ami : *autonomes* !

Alors, oui, monsieur Lazlov, je suis inquiet, car cette quatrième décennie du XXI^e siècle est celle que nous avons choisie pour lancer notre opération de sauvetage de l'humanité ! Comme vous le savez, les clones produits par madame Makine seront fonctionnels lorsqu'ils auront une quinzaine d'années. Je ne dis pas que toutes ces histoires de domination de l'homme par la machine, d'extinction ou de fusion homme-machine aboutiront vraiment, mais lorsqu'on observe notre monde, on peut facilement envisager ces possibilités surréalistes.

— Sauf votre respect, colonel, notre pays travaille lui aussi à la création de ce genre de robots...

— Oui, bien entendu ! Mais dans un but louable... L'exploration spatiale ! Une vie humaine est trop courte pour atteindre les planètes habitables que nous trouverons peut-être un jour. Ce sont donc les robots doués d'intelligence artificielle, dont l'existence est plus longue que la nôtre, qui les découvriront et qui y installeront les conditions nécessaires à l'humain.

— Je voulais parler des robots tueurs...

— Dans un monde de loups, il faut être un loup et lutter à armes égales ! Souvenez-vous, Victor, que le premier qui maîtrisera parfaitement l'intelligence artificielle sera le maître du monde, et ce, pour longtemps.

— Si je comprends bien, ces possibilités, vous voulez les éviter, n'est-ce pas ?

— En ce qui concerne les États-Unis, absolument. Durant mes études d'anthropologie, j'ai notamment retenu deux phrases d'un scientifique français très réputé ayant pour nom Claude Lévi-Strauss. Cet ethnologue d'une intelligence remarquable disait : *Le savant n'est pas l'homme qui fournit les vraies réponses ; c'est celui qui pose les vraies questions*. C'est dans ce cadre particulier, cher Victor, que je situe ma propre façon de penser. En effet, je crois que certaines ques-

tions nous mettent en danger et qu'il est préférable de ne pas se les poser.

Lévi-Strauss disait aussi : *Le monde a commencé sans l'homme et s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être celui de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle.* Magnifique, n'est-ce pas ? Pour moi, cet achèvement n'est pas une fatalité, car tel que je viens de le mentionner, il n'est pas nécessaire, pour vivre heureux dans un cadre idéal, de répondre à toutes les questions et d'apporter des solutions à tous les problèmes.

Que savons-nous de l'univers ? Pas grand-chose ! Durant les trente mille jours d'une vie, à l'échelle de l'univers, nous n'apprenons presque rien ! Pourquoi risquer de provoquer notre extinction, alors que ce n'est pas nécessaire et que nous retournerons à la poussière quoi qu'il en soit ? Bref, cher Victor, je veux éviter toutes ces questions, car elles n'ont pas de sens et leurs réponses ne nous sont d'aucun secours.

— Comment vous y prendrez-vous pour arrêter le progrès ?

— Pas l'arrêter, monsieur Lazlov, le rediriger... Il n'est pas question de freiner le développement de l'humain, mais d'orienter ses efforts vers de meilleures manières de produire et de vivre ensemble... plus respectueuses pour autrui et plus protectrices de notre environnement. Nous sommes notre propre victime ! Que chacun en prenne conscience dès demain matin et vous verrez notre monde prendre un virage à cent-quatre-vingts degrés !

— Vous voudriez appliquer une sorte de décroissance conviviale à l'ensemble du monde ?

— Oui, c'est un peu cela. Pour le mot *décroissance*, il est encore temps, mais pour le mot *convivial*, il est hélas trop tard !

— Que voulez-vous dire, plus précisément ?

— Qu'il faut agir vite et sans consulter les populations. Nous sommes trop nombreux et trop libres ! Le monde doit être mieux réglementé et pour y parvenir, il doit être moins peuplé. Après tout, nous ne sommes pas à la veille de nous envoler vers une autre planète ! Par contre, nous sommes à la veille de détruire la seule que nous avons. Je veux réduire la population de moitié et redonner un sens à la vie des gens...

On n'est pas plus heureux parce qu'on possède cinquante voitures ou vingt-cinq maisons ! C'est stressant, cela suscite la jalousie, attire les voleurs et les risques de danger pour sa vie. Non, monsieur Lazlov... On est heureux lorsqu'on a cinquante amis qui possèdent les mêmes choses que nous et qui vivent paisiblement, dans le respect, l'égalité et la fraternité. Des gens qui se saluent le matin, qui vont travailler et qui rentrent le soir, heureux de retrouver leur femme et leurs enfants autour d'un bon repas. Je ne vous parle pas d'un monde anachronique, monsieur Lazlov, mais d'un monde meilleur ! D'un monde RAISONNABLE.

Les impacts humains sur la Terre modifient le cours de l'évolution de toutes les espèces... Les plantes et les animaux réagissent à la pression que nous leur imposons. Plus d'une espèce végétale ou animale sur cinq est actuellement en voie de disparition à cause de nous. Si nous ne faisons rien pour résoudre, ou du moins, freiner les changements climatiques, il n'y aura bientôt plus que les pigeons et les rats pour nous tenir compagnie ! Les bienfaits d'une réaction unanime dans ce sens seraient extraordinaires. La Terre n'a pas besoin de nous ; c'est nous qui avons besoin d'elle !

Par exemple, si la totalité des voitures fonctionnait à l'électricité, l'air s'en trouverait plus respirable. Et ce ne serait pas tout... Simultanément ou presque, l'organisation des pays exportateurs de pétrole s'effondrerait en même temps que le terrorisme religieux, car l'énergie fossile, la source de financement de ce mouvement, ne serait plus l'or noir que nous connaissons aujourd'hui, mais de la vulgaire boue sans valeur ! Ces pays s'effaceraient mécaniquement de l'échiquier géopolitique mondial. Vous voyez, Victor, les choses sont beaucoup plus simples qu'il n'y paraît ! Il faut juste se poser les vraies questions et imposer les solutions aux peuples aveugles.

— Très bien. Mais comment ramèneriez-vous la population mondiale à trois milliards et demi d'individus ?

— Avec l'aide de Georges Delson pour commencer, même s'il participera à l'opération à son insu, puis avec de très bons outils.

— Hélas, j'ai entendu dire que Georges n'est pas au plus haut de sa forme...

— Il est maintenant atteint de schizophrénie. Il délire... il entend des voix et perd tout contact avec la réalité, puis tout redevient normal

durant un temps, jusqu'à ce qu'il rechute. Nous lui administrons des médicaments, mais ses douleurs sont si intenses que même les fortes doses de morphine qui lui sont injectées ne suffisent pas à le calmer, alors qu'elles tueraient un cheval ! Nous refusons les électrochocs, car le problème n'est pas psychiatrique et aussi, parce que cette pratique relève d'un autre âge. Quelles sont les causes de ses troubles ? Peut-être une prédisposition familiale... Nous ne pourrons jamais le vérifier, car ses parents manquent à l'appel. Des causes biologiques ? Avec tous les examens que nous lui avons fait subir depuis son arrivée en Russie, je ne pense pas... Par contre, il pourrait sans aucun doute s'agir de facteurs environnementaux. Dernièrement, et à plus d'une reprise, Georges a vécu des événements terriblement violents et aussi, très traumatisants.

Ce qui est troublant, c'est que sa schizophrénie s'est installée en quelques heures à peine ! Plus particulièrement, il est victime d'hallucinations auditives et alimente un dialogue dans lequel il interprète à voix haute les deux personnages... C'est assez étonnant ! Bref, il rencontre des troubles sévères de la pensée... Je crains que tôt ou tard, il ait des envies suicidaires ou décide de s'en prendre à son entourage, ce que je ne souhaite pas.

— Pourquoi le laissez-vous s'enfoncer, alors que vous et madame Makine souhaitiez le garder heureux et en bonne santé le plus longtemps possible ?

— Parce que nous l'observons toujours et poursuivrons ainsi tant qu'il sera en vie et en notre compagnie. Nous ne l'avons pas laissé tomber, cher Victor, nous continuons de l'étudier afin que nos diagnostics profitent à ses futurs clones. Lorsque le moment sera venu, nous lui donnerons les antipsychotiques, les antidépresseurs et autres sédatifs qui le ramèneront très rapidement parmi nous. Mais je crois bien qu'il faudra amputer sa main gauche et dans quelques mois, ses deux pieds. Même si ceux-ci sont toujours invisibles, ils le font également souffrir. Cela devrait le faire revenir à la réalité. Au sujet de ce type d'amputations, je vous rappelle que dans les années quatre-vingt-dix, on parlait de *chirurgie de progression*... C'est un peu le problème avec Monsieur Delson : il est incapable de comprendre ce genre de concept ! Il voit le verre à moitié vide alors qu'il est à moitié plein !

— De quels très bons outils parliez-vous, il y a un instant ?

— De chars d'assaut par milliers et de tenues antiradiations par

millions, monsieur Lazlov ! Voilà le traitement qu'il faut prescrire au monde pour le guérir ! (...)

Au terme de ses derniers entretiens avec madame Makine et le colonel Aliocha, Victor Lazlov, pensif, rentrait chez lui pour y retrouver sa mère. Il l'avait appelée dans le courant de la matinée pour lui dire qu'il arriverait peut-être un peu plus tôt, ce vendredi, car il avait travaillé durant sa pause-déjeuner. La météo, en ce début de soirée, n'était pas fameuse, mais au moins, il ne pleuvait pas. C'est pourquoi le fonctionnaire des archives nationales avait décidé de marcher, car à pied, le temps qui le séparait de sa résidence n'excédait pas quarante minutes. Comme il passait le plus clair de sa vie à l'intérieur du bâtiment où il œuvrait du matin au soir, soit en entretien, soit devant son ordinateur, cette grosse demi-heure lui permettrait de s'oxygéner et de se changer les idées.

Parfois, en été ou lorsque la température était assez élevée, il s'arrêtait dans un café pour y boire une ou deux bières bien fraîches importées de Belgique sur la terrasse. Là, il observait discrètement les gens heureux. Ceux qui s'étaient trouvés et qui célébraient cette chance inouïe, ceux dont le travail insignifiant leur permettait de s'amuser en ayant l'esprit libre, ceux qui profitaient d'une meilleure aisance financière et qui exhibaient leur joie de vivre ainsi que leur fierté de disposer de toute chose sans courir le moindre danger.

Évoluant du lundi au vendredi dans un milieu des plus sérieux, Victor, quant à lui, ne pouvait afficher la même légèreté, même s'il en mourait d'envie. Son travail austère, la gravité des informations qui lui étaient confiées, la qualité intellectuelle hors-norme de ses interlocuteurs professionnels et son devoir contractuel de conserver chaque mot entendu ou lu dans le plus grand des secrets avaient fini par faire de lui un homme renfermé. Cela n'avait pas toujours été le cas, car durant sa jeunesse, il était à l'image de ceux qu'il rencontrait quelquefois sur les terrasses et qu'il se plaisait à espionner du coin de l'œil. Dans son esprit, les choses étaient souvent confuses lorsqu'il était question de lui-même... ce qu'il était, ce qu'il voulait être, ce qu'il pouvait être...

Lorsqu'il se sentait nostalgique, il se convainquait presque de tout lâcher pour aller à la découverte du monde. Tel l'aventurier qui part heureux, car il ignore de quoi demain sera fait ! Puis après quelques minutes de rêveries, il se ravisait... Jamais il ne pourrait abandonner sa mère dépendante qu'il aimait tant à son triste sort. Et puis, il y avait aussi tout ce qu'il savait au sujet de l'homme de Griffintown... Pas sûr que sa hiérarchie le remercierait de ses services aussi facilement ! Vu sous cet angle, monsieur Lazlov se sentait un peu coincé. Lui-même, à la place du colonel Aliocha, ne laisserait pas s'évanouir dans la nature un employé connaissant autant de secrets d'État que lui.

Cependant, Victor n'était pas dupe. Il savait que ce qui se préparait ne laissait présager rien de bon pour le monde libre. Oui, il comprenait l'analyse de Sofia Makine sur les dangers de la démographie galopante et l'extinction des espèces, comme il comprenait la colère du maréchal Kirilenko à l'égard des États-Unis et ses peurs au sujet de l'intelligence artificielle susceptible d'enrayer l'humanité. Mais en lisant la presse internationale, il comprenait aussi que de nombreux pays développés tentaient d'améliorer les choses afin de laisser aux hommes un environnement viable pour de nombreuses générations à venir. Y compris l'ONU, dans le délicat cadre de l'intelligence artificielle appliquée à la robotique militaire. Il n'était pas certain que les projets guerriers d'Aliocha et de son épouse permettraient un jour l'avènement d'un monde meilleur !

Enfin bref, Lazlov, tout en exécutant son travail d'archiviste, se questionnait beaucoup. Tout ce qu'il avait enregistré jusque-là lui semblait hallucinant, insaisissable. Il faut dire qu'il entendait beaucoup parler de Georges Delson, même s'il ne l'avait jamais vu. Ou plutôt, jamais rencontré en personne. Il lui était donc impossible de réellement déterminer si les projets de ses supérieurs, aussi fous fussent-ils, n'étaient pas dénués de sens ! D'ailleurs, la naissance des premiers bébés invisibles dans la *Maison des Mères* faisait froid dans le dos ! Il suffisait d'imaginer ce que pourrait faire une armée invisible. Le projet de clonage de Georges Delson étant maintenant une réalité, ce n'était plus qu'une question de mathématiques et de temps pour voir cette armée sortir littéralement de terre !

Lorsqu'il tourna au coin de sa rue, Victor leva la tête pour voir la lumière à la fenêtre de son appartement et l'ombre de sa mère, derrière

le rideau, qui surveillait son arrivée. Comme chaque fois, il sourit. Il adorait sa mère. À ses yeux, elle était l'être le plus pur, le plus doux, le plus aimant. Elle faisait son bonheur chaque jour, car il avait le sentiment de posséder un véritable trésor. Il monta tranquillement les marches de bois jusqu'au septième étage. Alors qu'il se rapprochait de la porte de chez lui, il sentit une odeur familière s'infiltrer dans ses narines. Reconnaisant le fumet merveilleux de son plat préféré, il se souvint que c'était aujourd'hui sa date d'anniversaire ! Avec un sourire élargi, il termina son ascension en gravissant les marches quatre par quatre, comme un enfant !

Une fois arrivé, il frappa, puis sa mère vint lui ouvrir. Tout sourire, ses yeux bleus brillaient de mille feux. Victor, qui la connaissait mieux que quiconque, devina tout de suite que quelque chose d'inhabituel se passait. « *Nous* avons un invité spécial, ce soir ! » l'informa-t-elle alors qu'il enlevait sa veste. Surpris, il lui adressa un sourire inquiet et se dirigea vers la salle à manger. Là, debout devant lui, beau comme un dieu, les bras grands ouverts, Dimitri, son amour de jeunesse était revenu...

— Je sais que le colonel m'aime et que s'il me demande de faire tout cela, c'est pour sauver le monde...

— Tu es un imbécile, Georges ! Le colonel ne t'aime pas... Il t'utilise parce que tu es fort, courageux et aussi, parce qu'il est jaloux de toi !

— Non, il n'est pas jaloux ! Il me considère comme le fils qu'il n'a jamais eu... C'est tout le contraire ! Il m'aime.

— Tu racontes n'importe quoi, idiot ! S'il t'aimait, il vivrait près de toi et il ne t'aurait jamais attaché à ton lit avec des sangles qui font mal !

— Il devait le faire... C'était ma faute ! Je m'étais mal comporté... Je n'avais pas fait ce qu'il m'avait demandé de faire... Je m'étais rebellé.

— Et qu'as-tu fait quand tu t'es rebellé ?

— Je me suis enfui !

— Et lui ?

— Il est venu au restaurant pour me sauver et m'a ramené à la maison.

— Tu ne vois pas qu'il se sert de toi pour faire des choses mauvaises ? Tu es un assassin, Georges ! Tu as tué beaucoup de personnes qui ne t'avaient rien fait !

— Mais le colonel me l'a demandé et je l'ai fait parce que ces personnes étaient méchantes ! Il fallait les tuer pour éviter qu'elles fassent encore du mal...

— Et elle... sa femme... c'est elle qui t'a coupé la main ! C'est aussi elle qui t'a soigné à l'hôpital de Montréal... Tout ce qui t'arrive... c'est à cause d'elle !

— Je sais... mais ce n'est pas ma faute... Je n'ai rien fait pour que tout ça arrive... J'ai été choisi pour sauver les hommes !

— Tu es un parfait crétin, Georges ! Crois-tu qu'on sauve l'humanité en tuant deux à trois personnes chaque semaine ?

— Je ne sais pas...

— IL et ELLE ont un plan... Ils préparent quelque chose dans ton dos !

— Non, je ne crois pas ! De toute façon, je ne peux plus faire grand-chose, car je ne suis plus complètement invisible... Des bouts de mon corps apparaissent et disparaissent à tout moment... Je ne peux rien y faire. J'ai terriblement mal à ma main gauche et aux pieds. La femme me donne des médicaments pour que je me porte mieux.

— Elle te drogue, oui ! Elle veut te couper l'autre main et ensuite, elle te coupera les pieds ! Tu es son jouet. Tu crois que tu es important, mais tu ne l'es pas !

— Si, je suis important... Je suis le maître des circonstances.

— Où es-tu ? Tu n'es plus dans la grande maison ?

— Non, je suis dans une pièce sans fenêtre avec des murs en pierre de toutes les couleurs. C'est beau, mais je m'ennuie de la maison.

— Tu es seul dans ton trou.

— Non, je suis avec toi, Georges.

— Oui, c'est bien. Tu as raison. Je vais bien m'occuper de toi, Georges. Mais nous devons agir bientôt pour retrouver notre liberté...

— Oui, notre liberté ! La retrouver ! Et retourner dans l'appartement de Griffintown avec elle. Elle... Il nous faut la retrouver...

— Mais avant, nous devons penser à un plan pour les tuer tous

les deux. Moi, je t'aime et je vais bien prendre soin de toi, mon chéri.

—Oui, moi aussi, je t'aime ! Nous pourrions les tuer tous les deux et prendre leur place !!! Ce serait amusant !

Fin de la 2^e partie

